APR 26 1921

28e Année | No 7 | 1er Avril 1921

GENERAL LIBRARY
APR 26 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Renan.	*Lettres d'Italie.* — II.	449
Frédéric Masson. . . .	*Marie-Louise et ses Carnets de Voyage.* — IV. .	470
Victor Segalen.	*D'après René Leys.* — II.	507
Félicien Challaye. . . .	*Les nouveaux Riches au Japon.*	545
V. Blasco-Ibañez. . . .	*Les Ennemis de la Femme* (fin).	574
Auguste Dupouy. . . .	*Les Vicissitudes du Port de Lorient.*	616
Francis Carco	*La Leçon des Indépendants*	644
Émile Haumant. . . .	*Ernest Denis et son Œuvre slave.*	659
Comte de Fels.	*L'Histoire des Négociations avec l'Autriche en* 1917.	667

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

L'ORGANISATION D'UNE DÉMOCRATIE LES DEUX FORCES : LE NOMBRE, L'ÉLITE

par **Henri Chardon.**

« Une démocratie ne peut vivre et se développer qu'avec deux organes aussi essentiels l'un que l'autre : le pouvoir politique, le pouvoir administratif. » Au premier, c'est-à-dire au Parlement et aux ministres, le contrôle ; au second, c'est-à-dire aux directeurs responsables des services publics, l'action. Dans notre pays, une évolution fatale tend à confier de plus en plus la question administrative au Parlement et à ses émanations, grandes commissions, et ministres. D'où à la fois, absence de contrôle et absence de responsabilité, et mauvaise administration. M. Henri Chardon, qui connaît par expérience les rouages actuels de la machine politique et administrative, les démonte avec dextérité et précision. Son analyse n'est pas dépourvue d'ironie, et les remèdes qu'il propose sont pratiques et simples. Ce petit livre vient à son heure : beaucoup de Français ont séjourné depuis 1918 à l'étranger, en Rhénanie notamment, ils y ont fait des comparaisons instructives.

SOUVENIRS DE LA GUERRE

par **le vice-amiral Ronarc'h.**

Le Vice-Amiral Ronarc'h a écrit, en hommage à ses anciens soldats « vivants, mutilés ou morts », le récit chronologique des gestes de la brigade qu'il commanda d'août 1914 à décembre 1915. Le rôle que joua ce corps d'élite dans la bataille de l'Yser prête à ce document d'histoire un intérêt pathétique, auquel on échappe d'autant moins que le style, exact et sobre, a banni tous les artifices par lesquels ceux qui reconstruisent une bataille d'imagination ont coutume de suppléer au peu de sincérité de leur vision.

LES LIVRES A LA GUERRE

par **Théodore Wesley-Koch.**

Ce livre est le récit de l'effort admirable fourni par l'Association des bibliothèques américaines pour fournir des livres aux soldats du corps expéditionnaire américain, pour faire naître en eux le goût de la lecture, et pour le rendre durable. L'armée et la marine américaines ont conservé pour le temps de paix l'essentiel de cette œuvre. En outre la bibliothèque fondée en 1918 par l'Association à Paris a pu subsister et doit servir d'organe de rapprochement intellectuel entre l'Amérique et la France.

LA SAINTE BIBLE

éditée par les soins de la Société Biblique.

La Société biblique a pris l'initiative, pour commémorer son centenaire, d'une traduction de la *Sainte Bible*, dont elle a confié l'exécution aux plus éminents exégètes et orientalistes. Malgré les difficultés présentes, plusieurs fascicules ont déjà paru. La présentation est simple ; l'apparat critique est réduit au strict minimum. Un système de signes conventionnels économise la place. La traduction est d'une exactitude et d'une clarté qu'on n'avait pas atteints jusqu'ici. L'œuvre en cours s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux antiquités sacrées.

LA THÉORIE DE LA CERTITUDE DANS NEWMAN

par **C. Bonnegent.**

Cet ouvrage posthume de l'abbé Bonnegent vient d'être publié, après quelques remaniements, par M. l'abbé Boisne. La doctrine de Newman est exposée dans une première partie, sous une forme logique à laquelle le génie très personnel du Cardinal a dû se plier malaisément. La critique que l'auteur présente ensuite procède de l'intellectualisme dont se réclament actuellement, à la suite de saint Thomas, les apologistes chrétiens. Les deux méthodes sont si radicalement différentes que la logique de M. Bonnegent ne semble pas porter des coups sérieux au fidéisme du philosophe anglais.

LA JEUNE CAPTIVE

par **L.-J. Arrigon.**

André Chénier l'immortalisa en quelques vers que tout le monde sait par cœur. Mais si Aimée de Coigny, duchesse de Fleury, avait déjà, grâce à lui, sa légende qui se détache si poétiquement sur le fond lugubre de la Terreur, son histoire était encore à écrire. M. Arrigon en a rassemblé avec un soin consciencieux les éléments épars dans les bibliothèques ou les archives ; il a su les reconstituer d'une façon qui nous rend présente et vivante cette figure gracieuse, passionnée et frivole à la fois. Aimée de Coigny qui nous apparaît comme une plaintive héroïne d'élégie dans les vers de son poète, fut en réalité une des femmes qui représentent le mieux cette heureuse fin du XVIIIe siècle qui a connu mieux qu'aucune autre époque la douceur de vivre. Venant après le *Ravalet* de M. Tancrède Martel, qui a paru dans la même collection, *la jeune Captive* est un nouveau livre d'histoire unissant au souci scrupuleux de la vérité le plus romanesque intérêt.

LETTRES D'ITALIE[1]

V

A LA MÊME

Mont-Cassin, 17 janvier 1850.

De toutes les surprises que me réservait l'Italie, chère Henriette, le Mont-Cassin m'aura sans contredit, procuré la plus douce, et je ne sais si les jouissances intellectuelles et morales que Rome m'a fait goûter durant le premier mois de mon séjour ont égalé les délicates impressions dont je suis redevable à la noble abbaye, où depuis quelques jours nous recevons la plus aimable hospitalité. Naples m'a trouvé bien sévère, sans doute parce que le sens des beautés de la nature est chez moi beaucoup moins vif que le sens de la beauté morale : une belle âme, une œuvre élevée, me parlent plus que des horizons colorés de mille nuances, que des rivages délicieux, que des îles qui semblent dormir sur les mers. Si Sorrente et Portici, Baïa et Pausilippe n'ont pu dissiper le nuage de tristesse que l'affreuse dégradation morale de ce pays répandait autour de mon esprit, je doute que les beautés mâles des Apennins eussent obtenu de moi plus d'indulgence, si je n'avais trouvé sur ce mont célèbre que de grossiers ou ridicules adeptes d'institutions surannées. Mais c'est là le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1921.

miracle, chère amie ; c'est là ce qui fait en ce moment du Mont-Cassin un des lieux les plus curieux du monde, et celui où l'on peut mieux connaître l'esprit italien dans ce qu'il y a de poétique et d'élevé. Le Mont-Cassin est le centre le plus actif et le plus brillant du mouvement moderne en ce pays, le Mont-Cassin offre l'étonnant spectacle de moines persécutés par l'autorité séculière pour leur patriotisme et l'élévation de leur sentiment religieux.

Cette lettre parviendra par la voie de Paris, chère Henriette; elle ne sera mise à la poste qu'à Rome, je puis donc te parler en toute liberté de l'affreuse tyrannie intellectuelle qui règne sur cette partie de l'Italie. Ce n'est qu'ici que j'ai appris à la connaître, des moines devaient m'apprendre ce que c'est que la tyrannie de la conscience et le dur martyre de ceux que le sort a doués de nobles aspirations au milieu d'un peuple avili. Grâce à l'influence de quelques hommes d'élite, grâce surtout à de studieuses habitudes et à la grande culture intellectuelle qui a toujours distingué l'ordre des Bénédictins, l'antique abbaye qui fut le berceau de la vie monastique en Occident et qui resta si longtemps un des refuges de la science et de la civilisation, est redevenue dans ces dernières années un centre d'études, de patriotisme et de noble sentir. Les doctrines qui dernièrement ont été condamnées sous le nom de Rosmini, de Gioberti, de Ventiera avaient envahi toute l'école et avaient un de leurs plus brillants organes dans P. Tosti, l'auteur de la *Lega Lombarda*, de la vie de Boniface VIII, du *Salterio del Pellegrino*, du *Veggente del Secolo XIX*, espèce de Lamennais italien, dont la poétique imagination avait exercé sur tout ce monde monastique une véritable fascination. Le Mont-Cassin n'a jamais eu dans le courant de sa longue histoire de plus beaux jours que les premiers mois de Pie IX, alors que toute l'Italie s'ouvrait si naïvement à ses mystiques élans de patriotisme et de liberté. Rosmini, le père de l'abbaye selon l'esprit, s'approchait de Rome pour recevoir le chapeau et les fonctions de secrétaire d'état ; Tosti ne quittait pas Pie IX, qui ne l'appelait que le prophète à cause de son *Veggente*, Pie IX lui-même, après le funeste assassinat de Rossi, songeait à se conformer à la bulle de Victor III, en vertu de laquelle le Mont-Cassin a le privilège exclusif de

donner l'hospitalité au pape, toutes les fois qu'il se retire vers le midi de l'Italie. Mais le roi de Naples l'emporta; le bon mais faible pontife consentit à venir couvrir de sa robe blanche les infamies de ce tyran, et pendant que le roi des consciences occupait ses loisirs à voir bouillir tout exprès pour lui le sang de saint Janvier, il oubliait et laissait persécuter ses anciens et meilleurs amis. Un matin, un régiment de dragons gravit au pas de course la longue rampe qui mène à ce paisible sommet. Tosti reçut l'ordre de s'éloigner dans les vingt-quatre heures, Rosmini put rester, mais avec une garde spéciale à laquelle il ne voulut pas se soumettre, Papalettere fut mandé à Naples, comme accusé de rationalisme et de panthéisme (nous savons depuis longtemps ce que cela veut dire), les scellés furent mis sur l'imprimerie de l'abbaye, coupable d'avoir mis au jour les poétiques aspirations de Tosti, qu'on traitait de pamphlets impies et révolutionnaires. Ils y sont encore, et nous les avons vus, sauf un seul que le tremblement de terre de novembre a rompu, ce qui fit une grosse affaire. Depuis ce temps l'abbaye vit sous le régime de la plus incroyable inquisition : visites domiciliaires, persécutions personnelles, suppression complète de communications avec l'étranger, rien n'est oublié : nous-mêmes à notre arrivée à San-Germano, nous fûmes l'objet d'un espionnage odieux.

Juge, chère amie, combien toutes ces circonstances contribuaient à nous rendre désirable cette belle abbaye, et aussi combien elles ont dû contribuer à faire de notre arrivée une fête pour ces bons religieux, qui depuis plusieurs mois, n'avaient pas entendu parler du monde civilisé. Étrange surprise en vérité, la plus douce et la plus inattendue de ma vie. Il fallait venir en ce désert, sur un des sommets les plus élevés de l'Apennin, loin de toutes les routes battues, pour nous retrouver en pleine France, pour entendre parler de Hegel, de Kant, de M. Cousin. Le premier livre que nous rencontrâmes dans la cellule du Père Sebastiano, le bibliothécaire, fut la *Vie de Jésus* de Strauss ! J'étais sur mon terrain, la conversation s'engage sur la christologie allemande ; en ma qualité d'hôte, j'y allais avec une extrême timidité et n'insistais que sur les points critiquables. Quel fut mon étonnement d'entendre un moine défendre contre moi le point que j'attaquais dans le célèbre

mythologue et parler comme aurait pu faire le plus hardi docteur de Halle ou de Tubingue ! Notre étonnement fut bien plus grand encore, quand nous les entendîmes parler avec la plus grande liberté de la corruption du catholicisme, de la déplorable influence du clergé en ce pays, du culte grossier de Naples, des erreurs fatales qui conduisent la papauté et le catholicisme à l'abîme. Rien ne saurait donner une idée de l'intérêt de nos entretiens du soir, alors que groupés autour d'une immense cheminée monastique, nous causons avec les cinq ou six religieux les plus intelligents de l'abbaye, de la France, de ses hommes illustres, qu'ils connaissent aussi bien que nous, des idées qui s'y agitent, et surtout des choses religieuses et morales. Entre nous soit dit ma chère sœur, ces bons moines sont aussi philosophes que nous. Leurs études les ont menés là où aboutit forcément toute la culture moderne, au culte en esprit et en vérité. Aussi quelles colères contre l'hypocrisie, contre l'obscurantisme, contre les tendances arriérées qui ont définitivement prédominé dans l'église. Ils y portent cette exaltation inséparable de la vie monacale ; car ils sont moines, oh ! ils sont bien moines, Italiens frénétiques, sans ces nuances, sans ces ménagements que donne l'habitude de la vie réelle et l'esprit séculier. Ils me rappellent ces grands moines irlandais du VIIIe et IXe siècle, un saint Colomban, tenant tête aux princes barbares, indomptable, inflexible comme une barre de fer. Nous nous regardâmes les uns les autres, quand le sous-prieur nous déclara que, si on les expulsait de l'abbaye pour y mettre les Jésuites, ainsi qu'on les en a menacés, ils y mettraient plutôt le feu, en emportant leurs archives, comme les moines du moyen âge chassés par les barbares portaient sur leur dos les os de leurs saints. Ainsi le moine se trahit par moments : tout cela fait avec les idées modernes le plus étrange mélange : jamais je n'aurais rêvé une réalisation plus parfaite de la situation intellectuelle si bizarre que G. Sand a peinte admirablement dans *Spiridion*, un de mes livres les plus chers.

Je l'ai rencontré ici tout entier, non plus dans la fiction, mais dans la réalité. Quels types admirables de résignation douce, de délicatesse morale, de culture intellectuelle j'ai rencontré sous ces capuchons de moines ! Des jeunes gens

surtout ; j'en ai trouvé deux ou trois, dont l'image ne s'effacera jamais de mon souvenir, comme la mienne, je crois, ne leur sera jamais indifférente. Ah ! que nous étions faits pour nous comprendre! J'ai retrouvé là toutes mes années d'autrefois, mes doutes, mes combats, mes hésitations. J'ai fait ce que je devais faire, étant Français ; et je crois qu'ils font ce qu'ils doivent faire, étant Italiens. Le salut de l'Italie viendra des moines. Oh ! avec quelles délices, nous nous sommes ouverts l'un à l'autre, nous nous sommes conté notre odyssée. Ils me portent envie, et me parlent de la France, où il est bien probable que plusieurs d'entre eux devront un jour chercher asile. Et moi je leur dis que dans toute situation, on peut mener la noble vie, que pour faire de belles choses en Italie, il faut être prêtre ou moine, que l'évolution des idées modernes en ce pays doit se faire sous forme religieuse. Ils comprennent cela à merveille ; ils me lisent et m'apprennent à admirer les *Inni* de Manzoni, admirables expressions de ce *christianisme moral*, auquel se rattachent toutes les intelligences élevées de l'Italie contemporaine, et auquel pour ma part je me rallierais si volontiers, à condition qu'on me laissât carte blanche pour la critique dogmatique et historique. Nous travaillons toute la journée à l'*archivio*, au milieu de ces bons moines, qui ne nous laissent un moment. Ils sont avides de nous ; hélas ! depuis dix-huit mois, ils n'ont reçu ni livre, ni journaux, ni revue. Tout en feuilletant les manuscrits, la conversation va son train. Presque tous parlent français à merveille, et le besoin de communiquer d'esprit avec quelques-uns des plus jeunes et des plus sympathiques m'a donné du reste une facilité singulière à me faire entendre en italien : souvent dans une même phrase, le français, le latin, l'italien se suppléent et, grâce à la permission réciproque que nous nous accordons, de faire des barbarismes, il n'est pas une seule idée, à laquelle nous soyons forcés de renoncer faute de pouvoir l'exprimer. Nous faisons de délicieuses promenades dans les environs du monastère : ils sont admirables, chère amie. Le Mont-Cassin est le dernier contrefort d'une des ramifications les plus élevées de l'Apennin. La montagne a quatre étages qui se superposent, tout en étant séparés l'un de l'autre par d'assez profondes vallées. Le premier

étage est tout de rochers et est couronné par une ancienne forteresse, jadis bâtie par l'abbé Aligerne pour défendre le pays contre les invasions des Sarrasins et couvrir la ville de San-Germano. Le deuxième est couvert d'oliviers, d'arbres indigènes : sur le large plateau qui le couronne, s'élèvent les immenses bâtiments du monastère, une vraie ville, un labyrinthe, des cloîtres, des portiques, une église comme je n'en ai pas vu depuis mon départ de Rome. Le troisième étage, qui s'élève derrière le monastère, et borne la vue du côté du nord, est à peu près inaccessible. Il est couvert de sapins ; au-dessus s'élève le dernier pic, couvert de neige. Tout cela, chère amie, fait un ensemble admirable ; mais le vrai charme de ce paysage est dans la vue superbe qui se déploie du côté du sud et du couchant. Une plaine admirable, traversée dans tous les sens par les innombrables canaux du Liris et du Garigliano. A droite la grande chaîne des Apennins, toute couverte de neiges, formée de roches primitives, aux formes bizarres et fantastiques. Devant, une chaîne secondaire, qui en se prolongeant à l'ouest, va former le promontoire de Gaète, et se relie à une autre ramification qui fait la limite des États de Naples et de l'Église. L'horizon se trouve ainsi encadré d'une manière admirable : au pied de la montagne est serrée la ville de San-Germano : à côté l'amphithéâtre de l'ancienne ville romaine d'où le mont a pris son nom, et la célèbre villa de Varron.

La première fois qu'on monte la rampe rapide qui en serpentant sur les flancs de la montagne conduit au monastère, l'impression est immense : mais l'incomparable variété d'aspect dont on jouit en prolongeant son séjour sur ces montagnes dépasse toute imagination. Le matin, toutes les vallées sont couvertes d'épais nuages dont on voit la surface supérieure inégale comme celle d'une mer agitée : on ne voit alors que le sommet des montagnes environnantes : et on jouit d'un soleil brillant, tandis que les régions inférieures sont plongées dans les brouillards. C'est vers les dix heures du matin que le spectacle est admirable, quand ces vapeurs se déchirent, qu'on voit apparaître à travers leurs déchirures de larges pans de la campagne, et les cimes des arbres percer çà et là. Quand le temps est nébuleux, le monastère est plongé dans les nuages.

J'éprouve une jouissance très vive à voir ces grandes masses s'avancer, étendre leurs bras, métamorphoser leurs formes et nous plonger dans l'ombre pour quelques instants. Quand je les vois s'avancer, je quitte mon manuscrit et je vais à la fenêtre de l'*archivio* pour contempler ce singulier spectacle. Il est impossible de se faire des idées exactes sur la météorologie, et les divers phénomènes de l'atmosphère sans avoir résidé quelques jours sur ces hauteurs et contemplé ces nombreux plans de vapeurs qui s'étagent sur le flanc des montagnes et donnent lieu aux aspects variés dont on jouit d'en bas. Les beaux souvenirs de ces lieux achèvent de me les rendre chers. Quel homme que ce saint Benoît et quelle force dans ces institutions qui ont traversé tant de siècles ! Qu'est-ce donc que fonder, chère amie? Nous voilà tous tant que nous sommes, philosophes du XIXe siècle, plus savants et plus critiques assurément, que le père de l'ascétisme chrétien au VIe siècle, eh bien ! nous sommes incapables de faire cohabiter deux hommes sous le même toit, de les faire coopérer à la même œuvre ! L'individualisme nous disperse ; chacun a sa voie, chacun a son langage. Ces immenses associations ne sont possibles qu'avec des consciences à peine développées et prêtes à s'abdiquer elles-mêmes au profit d'un plus vaste ensemble.

J'ai beaucoup pensé à toi en visitant la grotte où saint Benoît avait son entrevue *annuelle* avec sa sœur sainte Scolastique, qui habitait un autre monastère sur une des collines latérales de la montagne. Cela m'a fait sentir très vivement certains traits de la vie morale ; il est dans notre nature des instincts qu'il vaut mieux nourrir et amuser que satisfaire ; car à l'état de désir, ils élèvent et ennoblissent ; une fois satisfaits, ils ne sont plus que des jouissances sans idéal. La soif est le but; au lieu de se précipiter sur la coupe pour la satisfaire, il vaut mieux l'entretenir. Heureux saint Benoît ! Il voyait sa sœur une fois tous les ans, et il voyait à toute heure le toit qui l'abritait et sous lequel elle pensait à lui. J'ai trouvé beaucoup dans l'*archivio*. Cette collection de manuscrits est la plus curieuse assurément que nous ayons explorée. J'ai découvert dans un manuscrit, qui jusqu'ici avait été mal décrit, le traité de la *Théologie chrétienne* d'Abélard, beaucoup plus

complet que dans le texte publié par Martene. Je rapporte ainsi à M. Cousin, plusieurs pages inédites. Grande sera sa joie. Ce traité doit faire partie du deuxième volume des *Œuvres Complètes* d'Abélard, lequel n'est pas encore publié.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Saint-Malo. Nous partons dans deux ou trois jours pour Rome. Adieu, ma bien-aimée ; tu sais toute ma tendresse.

E. RENAN

VI

A SA MÈRE

A l'abbaye du Mont-Cassin, le 21 janvier 1850.

Je vous écris cette lettre, chère mère, du plus beau lieu du monde, du haut d'une des montagnes les plus élevées de la chaîne des Apennins, du célèbre monastère des Bénédictins du Mont-Cassin, où nous recevons depuis quelques jours la plus aimable et la plus généreuse hospitalité. De tous les épisodes de notre voyage, je ne sais si aucun autre aura eu pour nous plus de charmes. Figurez-vous trouver au milieu d'un désert, au milieu des nuages et au pied des neiges éternelles, une réunion d'hommes aimables, instruits, libéraux, et persécutés pour leur libéralisme et l'élévation de leurs sentiments religieux par l'abominable tyran qui règne en ce pays. Il n'en fallait pas tant pour nous inspirer les uns pour les autres une bien profonde sympathie. L'abbaye du Mont-Cassin fut fondée, il y a mille trois cents ans, par saint Benoît lui-même : depuis ce temps, elle est restée un centre d'études et de civilisation : là s'est formée durant des siècles cette précieuse collection de manuscrits que nous venions explorer, et qui renferme de si inappréciables richesses. Aujourd'hui encore les religieux du Mont-Cassin sont les hommes les plus instruits et les plus éclairés de l'Italie : le Père Tosti, maintenant exilé par le roi de Naples, est un des plus grands écrivains de l'Italie ; plusieurs autres hommes de talent font de cette abbaye un centre de lumière et de science. Il est impossible d'imaginer, chère mère, une situation plus pittoresque que celle de ce beau monastère. Le Mont-Cassin est le dernier contre-

fort d'une des ramifications les plus élevées de l'Apennin. On y monte durant une heure et demie de chemin par une longue rampe taillée dans le roc, au milieu des oliviers et des plantes indigènes qui garnissent les flancs de la montagne. Les bâtiments immenses du monastère s'élèvent sur le plateau supérieur. C'est une vraie ville, chère mère, un labyrinthe où l'on se perd, avec des portiques, des cloîtres et une église comme je n'en ai pas vu depuis Rome. De là, la vue est incomparable; au pied du mont, se déroule une plaine admirable, arrosée par le Liris et le Garigliano, qui se divisent en mille canaux pour mieux arroser la contrée. La ville de San-Germano disparaît derrière les rocs qui forment le flanc de la montagne; elle se serre au pied comme à son ombre. Au nord, la vue est bornée par des sommets plus élevés couverts de sapins et de neige; au sud et à l'est, c'est la grande chaîne des Apennins, qui est en ce moment éblouissante de blancheur par la neige qui la couvre, tandis que dans les vallées, il fait un temps de printemps. Au couchant, ce sont d'autres montagnes qui, en se prolongeant, vont former le promontoire de Gaète. Tout cela, chère mère, encadre l'horizon d'une manière admirable, rien ne peut donner une idée de la variété des contours de ces montagnes. Le matin, toutes les vallées environnantes paraissent remplies de vapeur; on dirait une mer; les régions inférieures sont plongées dans l'obscurité, pendant que nous jouissons sur le mont du plus beau soleil. Vers dix heures, le voile se déchire; on voit apparaître de larges pans de la campagne, les arbres et les maisons montrent leurs cimes, quelques vapeurs flottent encore çà et là, suspendues au-dessus de la vallée. Quand le temps est nébuleux, nous sommes ici dans les nuages. C'est un spectacle admirable de les voir s'avancer, étendre leurs grands bras, embrasser le monastère, et nous plonger pour un temps dans l'obscurité. J'éprouve un extrême plaisir à voir cet étrange phénomène. Quand je les vois s'approcher, je mets une marque à mon manuscrit et je m'approche de la fenêtre de la bibliothèque pour les regarder venir. Nous faisons avec les moines des promenades délicieuses sur la montagne, autour du monastère. Ils sont pour nous d'une amabilité charmante, nous mangeons avec eux; le soir, ils viennent causer et pren-

dre le thé avec nous, ils ne nous quittent pas un instant par courtoisie, et viennent à la bibliothèque nous distraire de nos travaux. L'arrivée d'un Français est ici une grande fête ; ce vilain roi de Naples ne leur laisse venir ni livres, ni journaux, ni lettres de la France ; jugez avec quelle avidité, ils entendent ceux qui leur parlent de ce beau pays, où sont toutes leurs sympathies. Ils cherchent à nous faire rester le plus longtemps possible ; et si nous ne consultions que notre goût, chère mère, nous resterions, en effet, bien longtemps. Ah ! qu'il fait beau vivre ici, entre le ciel et la terre, dans la paix, la solitude et la pensée ! J'ai presque eu la tentation d'y rester.

J'ai vu le pape, chère mère ! Nous sommes on ne peut plus satisfaits de notre audience. Pie IX est vraiment une des plus belles et des plus douces natures ; il est impossible de le voir sans l'aimer. Sa physionomie respire un calme et une bonté charmantes ; sa parole est affable et douce. Nous avons causé avec lui à peu près une demi-heure dans son cabinet particulier. Le cérémonial est qu'on lui baise la main en entrant, en guise de salut ; il se tient toujours debout, et ceux qu'il reçoit debout aussi. Son costume est entièrement blanc, d'une grande simplicité. La conversation de Pie IX est vive, spirituelle et enjouée. Il parle beaucoup, comme en général les Italiens, il aime à causer sur toutes sortes de sujets et aime à mêler à sa conversation quelque mot agréable. Il nous a beaucoup parlé de son désir de venir à Rome et des obstacles qui l'en empêchent. Je n'ai rien vu de plus touchant et de plus vénérable que ce beau vieillard rendu plus aimable encore par la majesté du malheur. Je lui ai dit que j'avais une bonne mère qui aimerait bien avoir quelque chose de sa main et il a tiré de son secrétaire un beau chapelet en améthyste, d'une seule dizaine, qu'il a béni et m'a donné pour vous : « Dites-lui, a-t-il ajouté, que je lui envoie avec ce chapelet ma bénédiction à condition qu'elle le dise souvent pour moi. » Nous lui avions apporté plusieurs autres objets que nous lui avons fait bénir et que je vous donnerai pour que vous en fassiez cadeau à qui vous voudrez. Vraiment, j'aime beaucoup Pie IX, et je suis persuadé que la bénédiction de cet excellent homme ne peut que porter bonheur.

Nous partirons pour Rome dans quelques jours. Comme le service des postes est très irrégulier dans ce pays perdu, j'emporterai cette lettre avec moi, et je la jetterai à la poste dès mon arrivée. M. Lacauchie est de retour à Rome ; ainsi il faut recommencer à adresser les lettres par lui. Il saura toujours où me les faire parvenir. Adieu, excellente mère. Combien je vous aime ! Combien je pense à vous ! Qu'un jour nous aimerons à causer de tout ceci !

Votre fils tout amour. E. RENAN

Rome, 26 janvier.

Nous voilà de retour à Rome, chère mère, après un voyage bien accidenté, à pied, à cheval, à âne, en voiture, en char à bancs. Il faut faire avec ce qu'on trouve en ce pays. Nous partons dans trois ou quatre jours pour Florence. On m'apprend que la lettre que j'avais envoyée de Naples à Rome, pour Fanny, par occasion, n'est pas partie. Quelle négligence ! Elle partira par le même courrier que celle-ci, et arrivera de même. Je vous écrirai de Florence. Adressez toujours à Rome, à Lacauchie.

VII

A LA MÊME

Rome, 12 avril 1850.

Voici sans contredit, chère mère, une des plus intéressantes journées que j'aie passées à Rome ! La Rome ancienne avec ses majestueuses ruines, la Rome italienne et artistique, avec ses mœurs poétiques, ses chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture m'était bien connue ; mais je n'avais pas vu encore la Rome pontificale avec ses cérémonies papales, ses cortèges de prélats et de cardinaux, de légats, d'ambassadeurs. Je la connais maintenant, et elle a très vivement piqué ma curiosité. La rentrée de Pie IX a dépassé en splendeur, en éclat, en magnificence, tout ce que rappelaient de mémoire d'homme les fastes de l'ancienne cour romaine. Il nous est impossible à nous Français, avec nos habitudes graves, sérieuses, occupées, d'imaginer ce que c'est qu'une

fête italienne, surtout une fête romaine. Ce peuple possède à un degré supérieur le talent de l'ornementation et des pompes extérieures. Rien n'égalait la grâce des draperies, des festons, des girandoles, qui décoraient la façade de toutes les maisons tout le long du parcours pontifical. Ces innombrables soieries ou tapisseries suspendues à chaque fenêtre et mêlant leur mille couleurs, quand elles étaient agitées par le vent, formaient un des spectacles les plus gracieux qui se puissent voir. J'ai suivi pour jouir de ce beau spectacle un plan dont je me félicite beaucoup. Je suis allé d'abord me placer au péristyle de Saint-Jean de Latran. Le pape devait faire son entrée par la porte située vis-à-vis. J'ai parfaitement joui de ce premier coup d'œil qui a été le plus beau de tous. Cette immense place, ordinairement déserte, et d'où l'œil jouit de la plus admirable perspective, offrait à ce moment un spectacle indescriptible. Une foule compacte couvrait les champs, les ruines, les remparts, le toit des maisons environnantes ; les brillants uniformes, l'état-major français dans tout son éclat, les équipages d'ambassadeurs, tout le Sacré Collège, avec leurs robes rouges et leurs hermines, les insignes pontificaux, les *flabelli* (immenses éventails qu'on porte à côté du pape), les *ombrelle* (parapluies gigantesques qu'on porte derrière lui), tout le clergé romain, tous les ordres religieux, le chapitre de Saint-Jean de Latran, tout cela s'étendant pêle-mêle dans cette vaste plaine aux détonations répétées du canon et au milieu des *Viva* et des cris *Benedizime* de la foule, agitant ses mouchoirs, formait un spectacle qu'il faut avoir vu [pour] se le représenter. Le pape a été reçu à sa descente de voiture par le général en chef ; puis il est entré faire une pause dans la basilique. Pendant ce temps, j'ai pris les devants, et remontant toutes les rues qu'il devait traverser, qui étaient richement tendues et ornées de fleurs, de myrte et de lauriers, j'ai pu jouir de l'aspect de la population, qui faisait haie d'un bout à l'autre et des jolies Romaines qui garnissaient les fenêtres et les balcons en costume d'été. Je suis arrivé ainsi à Saint-Pierre, où j'ai encore eu le temps de prendre une bonne place sous la colonnade, en attendant l'arrivée du pontife. Le coup d'œil de la place Saint-Pierre ne le cédait pas à celui de la place de Latran. L'horizon

étant moins étendu, le plan de cette vaste esplanade légèrement incliné permettait aux masses de s'y déployer d'une manière grandiose ; les gigantesques proportions de l'église et de la coupole couronnaient cet ensemble d'une façon admirable. Le carrosse du pape s'est arrêté au bas des degrés ; puis avec tout son cortège, il est entré dans l'immense basilique, où bientôt la foule l'a suivi pour le *Te Deum* solennel. Quand on ne connaît pas le facile enthousiasme des Romains, leur humeur légère, changeante, leurs accès de joie, le délire de leurs fêtes qui va presque jusqu'à la folie, on ne peut se représenter l'entraînement, la bonne humeur, la vivacité qu'ils déploient dans ces occasions solennelles. A chaque pas, ce sont des chanteurs en plein vent qui improvisent des vers nouveaux, des orchestres populaires, des boutiques et restaurants de feuillage, où l'on va joyeusement s'attabler, des inscriptions pompeuses apposées aux murs, des tableaux, des statues, des bustes entourés de guirlandes de feuillage. Le soir, la ville entière, illuminée *a giorno* avec un art que nous ne connaisons pas, produit un effet magique. Le Borgo surtout, avec ses arcades innombrables de lampes transparentes, est d'un coup d'œil ravissant. La coupole et la façade de Saint-Pierre, toute dessinée en lumière, le Monte-Pincio, le Capitole sont aussi des plus belles choses qui se puissent voir. Mais ce qui charme surtout l'étranger, c'est l'aspect de cette population si impressionnable, enivrée de ces beaux spectacles, et traduisant son enthousiasme avec une naïveté dont rien n'approche. Ce sont des enfants ; ils en ont la vive ardeur, et aussi les caprices. Car hélas ! il faut bien le dire : il y a un an, ils faisaient des illuminations tout aussi belles pour Garibaldi et pour la déchéance de Pie IX. Quoi qu'il en soit, il paraît que la réconciliation est faite, car jamais on n'a tant crié *Viva Pio IX !* Jamais on ne lui a demandé si dévotement sa bénédiction. En attendant qu'il leur prenne encore fantaisie de le prier de partir. Cet excellent homme avec sa bonne et douce figure, et ce charmant petit sourire qui ne le quitte jamais, a été le roi de la fête ; les sympathies des dames surtout lui paraissent particulièrement acquises, et les fleurs qu'on lui jetait partaient en général de fort élégantes mains. Quant aux Romains, ils sont toujours heureux d'avoir à mettre au vent leurs belles

tentures et d'allumer leurs lampions, n'importe pour quelles raisons et pour qui. Ils brûlent encore, pendant que je vous écris ces lignes, tout plein des émotions de cette journée, mais bien désireux aussi d'aller prendre un peu de repos après tant de fatigues.

13 avril.

Une autre nouvelle importante maintenant, chère mère! C'est que je vais probablement entreprendre le long voyage de Venise, auquel j'avais d'abord renoncé. Mon voyage scientifique serait sans cela incomplet ; j'ai là encore à faire des recherches très importantes, et on m'y invite très instamment de Paris. Ce voyage est un peu long, chère mère, mais il est assez facile. Je prendrai à Rome un *vetturino*, c'est-à-dire une voiture et un postillon à mes ordres et en prenant ma route par les Légations, je serai porté en sept jours et demi à Ravenne. Sept jours et demi, direz-vous, c'est effrayant. Rassurez-vous, on va à petites journées, on s'arrête toutes les fois qu'on trouve quelque chose d'intéressant, à la cascade de Terni, à Lorette, à Ancône, etc., et on ne voyage jamais de nuit. Cette manière est très peu fatigante et peu coûteuse. Tout compté, ce long trajet ne revient pas à cinquante francs. J'aurais d'ailleurs des compagnons de voyage, si j'en veux accepter, à mon choix. Les villes par lesquelles je vais passer sont : Terni, Spolète, Foligno, Tolentino, Macerata, Lorette, Ancône, Fano, Pesaro, Rimini, Césène, Forli, Faenza, Ravenne. A Ravenne, je m'arrêterai quelques jours, puis je me rendrai à Bologne, où je ferai un plus long séjour, puis à Ferrare, puis à Padoue, où je resterai encore, puis à Venise. Après avoir exploré Venise, je reviendrai en traversant le royaume lombard-vénitien, par Vicence, Vérone, Brescia, Milan. Après un séjour à Milan, je gagnerai Turin, puis la France. Voilà donc un changement considérable à mon itinéraire, chère mère... Mais ce voyage est bien facile, une fois les montagnes passées près de Terni, ce n'est plus qu'une plaine. Il y a d'ailleurs beaucoup de chemins de fer en Lombardie, ce qui abrège beaucoup la route, et la rend plus économique. Je compte partir dans huit jours, à peu près; de sorte que je serai, je l'espère, de retour à Paris vers la fin de

mai. Je ne ferai pas de bien longs séjours dans les villes diverses où je m'arrêterai. Grâce aux suppléments d'indemnité que m'alloue le ministère, mes finances y seront d'ailleurs plus que suffisantes. Voilà donc un grand et beau voyage pour le bouquet de mon exploration. Ces routes sont d'ailleurs très fréquentées par les voyageurs étrangers, et je ne manquerai pas de compagnons. Je vous écrirai bien souvent, de toutes les villes où je m'arrêterai, et encore une fois bien certainement avant de partir de Rome. Mais hélas ! je n'aurai probablement pas le temps de recevoir la réponse de celle-ci. Adressez-moi donc, chère mère, votre prochaine lettre *poste restante à Bologne*, si vous me faites le bonheur de m'écrire de suite, et si vous tardez un peu, *poste restante à Venise*. Peut-être même vaudrait-il mieux en tout cas l'adresser à Venise, où je ferai un plus long séjour. J'ai reçu, il y a quelques jours une excellente lettre d'Henriette. Elle est probablement maintenant à Varsovie. Adieu, excellente mère; mille amitiés à mon oncle, à ma tante et au cher Alcide. Alain et Fanny savent ma vive affection, et vous, excellente mère, ne doutez jamais de l'inaltérable tendresse de votre fils respectueux et chéri.

E. RENAN

VIII

A SA SŒUR

Bologne, 8 mai.

Un contretemps me força de prolonger mon séjour à Rome de deux ou trois jours, et me fit manquer l'occasion qui s'offrait à moi pour la Romagne. Je n'y perdis rien. Quelques jours après, je trouvai une société composée à souhait partant pour Florence par Pérouse : c'étaient des élèves de l'École française, et un professeur de Beaux-Arts à l'Université de Genève, homme des plus distingués. Je pris ma place parmi eux jusqu'à Pérouse, et je ne sais si dans tout mon voyage j'ai passé des jours plus agréables que ceux durant lesquels nous avons cheminé ensemble doucement et lentement, selon le vieux et classique système des *vetturini*, le seul vraiment avantageux en Italie. Les sites admirables de Narni, la superbe

cascade de Terni, que notre Genevois lui-même reconnaissait supérieure par la beauté du dessin, sinon par la hauteur et la richesse des eaux, à toutes celles de la Suisse, les intéressants monuments de Spolète, de Foligno, les ravissantes campagnes du Clitumne, dont rien ne peut rendre la fraîcheur et la vie, nous ont fait passer des moments d'une joie ineffable, de ces joies qui ne s'effacent pas, et servent de parfums au reste de la vie. Mais que dire d'Assise? J'ai donc vu Assise, après laquelle je soupirais tant, que je me résignais si péniblement à laisser à quelques lieues de moi. J'aime mieux me taire que de te parler à demi de ce lieu incomparable, de ces trois basiliques superposées, de cette église de Sainte-Claire, de cinq ou six autres églises du style le plus original, de l'âpre solitude qui couronne la montagne, de cette ville étrange, plus curieuse encore que ses monuments, où l'on se croit en plein moyen âge, dont les maisons ont presque toutes quatre ou cinq cents ans, où des rues entières du style original le plus pur, maintenant abandonnées, présentent dans toute sa vérité, comme un cadavre momifié, la physionomie du passé. J'ai vu cette grande légende populaire tracée sur ces murs par le pinceau de Cimabue et de Giotto ; j'ai suivi à la trace ce second Christ du moyen âge, cet homme qui à mes yeux marque une période dans le christianisme, et qui faisait dire à Dante, interprète de l'enthousiasme de son siècle : « Ici est né un soleil, comme autrefois cet autre sortit du Gange. Que celui qui veut donner à ce lieu son véritable nom, ne l'appelle point Assise, mais qu'il l'appelle Orient ! » Il m'a fallu voir deux fois ce lieu admirable. Une première visite avec mes artistes ne m'avait pas satisfait. Revenant de Pérouse, j'ai laissé ma malle me devancer à Foligno, et quittant la voiture à Santa-Maria degli Angeli près de là, j'ai gravi à pied l'illustre montagne, ne portant avec moi que mes papiers toujours suspendus à mon cou, et lisant le onzième chant du *Paradis*, le poème de ce lieu :

Intra Tupino et l'acqua che discende
Del colle eletto del beato Ubaldo
Fertile costa d'alto monte s'appende
Onde Perugia sente freddo e caldo.

J'ai passé là un jour délicieux : on n'a rien vu en Italie, si on n'a pas vu Assise. Pérouse aussi m'a beaucoup appris. L'Ombrie est trop négligée : elle a sa physionomie à part, son développement original : plus artiste encore que la Toscane, elle n'a ni sa puissante activité ni sa tendance rationaliste. On ne peut, d'ailleurs, bien comprendre les origines de l'école romaine que là. Malheureusement cette belle région du développement italien a été indignement dépouillée, on retrouve à chaque pas la place d'un tableau de Raphaël, du Pérugin, de l'Ingegno, enlevé par un pape, un cardinal ou par le traité de Tolentino. Heureux quand la trace ne s'en est pas perdue, comme cela est arrivé pour l'admirable *Sposalizio* du Pérugin ! Jamais je n'ai maudit plus cordialement le vandalisme de ces barbares qui croient suppléer à leur impuissance plastique en chargeant sur leurs fourgons les chefs-d'œuvre des vaincus. Combien il serait plus doux d'admirer à leur place, après un long voyage entrepris exprès pour eux, les chefs-d'œuvre de Raphaël ou de son maître, que de les trouver appliqués à la file contre un mur, à côté d'autres œuvres que le hasard seul leur a données pour compagnes, dans les salles presque toujours mal éclairées, au Louvre ou au Vatican. Le *Musée* est la dernière ressource à laquelle il faut recourir ; il indique déjà la décadence de l'art, l'époque où l'art cesse d'avoir un but réel et extérieur, où l'on fait un tableau pour faire un tableau, comme les rhéteurs font des discours pour le plaisir d'en faire. De Foligno à Ancône, j'ai pris un nouveau *vetturino*. Le Col Fiorito est admirable : l'Apennin est superbe en cet endroit. Les Marches sont la Béotie de l'Italie : le contraste est frappant en sortant de l'Ombrie. La peinture des rues, si caractéristique de toutes les villes ombriennes, disparaît, les villes n'ont plus de physionomie, les légendes deviennent pesantes et n'inspirent plus l'art. A Saint-Nicolas de Tolentino, on croirait être dans une église de Naples. Lorette m'a souverainement déplu. Cette lourde et béotienne légende n'a rien inspiré. L'église est du plus détestable mauvais goût : en pensant la faire belle, ils l'ont faite riche. Ils auront beau faire : leur Santa-Casa ne sera jamais qu'un gros mensonge doré. Ce pays est charmant pourtant ; chaque colline est couronnée par une petite ville avec ses remparts,

offrant les plus gracieux profils. Ancône a de beaux monuments byzantins et fait déjà pressentir Ravenne. D'Ancône à Ravenne, autre *vetturino* : on suit constamment l'Adriatique, dont les bords sont fort insignifiants. Pas un rocher, pas une grève, pas une vague un peu blanchissante, pas une baie ou un promontoire un peu caractérisé : toujours le bord monotone d'un étang. Oh ! en fait de mer, rien ne vaut notre Océan. Sur ce point-là, je n'entends pas raison. A Pesaro, on commence à trouver l'influence des cours lettrées du xve et du xvie siècle, de ces petits princes, mélange bizarre du tyran et du civilisateur. Ici et à Urbin les la Rovère, à Rimini les Malatesta. L'église san Francesco de Rimini, bâtie par Pandolphe, ornée en guise de saints des divinités correspondant aux douze signes du zodiaque, et portant au-dessus de chaque autel le chiffre de Sigismond et de la belle et docte Iseult est inappréciable. Nulle part le paganisme de cette époque ne s'est plus franchement exprimé. La route de Rimini à Ravenne, peu fréquentée, est fort curieuse : on voyage au milieu d'immenses lagunes ; à droite la célèbre Pineta forme un sombre et funèbre horizon, qui convient bien à cette ville sépulcrale. Ravenne était, après Assise, ma seconde fantaisie. Je l'ai satisfaite. Je ne crois pas qu'il y ait de ville au monde qui conserve aussi vive dans ses monuments la physionomie d'une époque. On se croit à Constantinople, au temps de Justinien ; on croit voir Placidie, Théodoric, Justinien, Théodora, dans ces précieuses mosaïques où ils vivent encore. J'ai trouvé là une charmante hospitalité, comme on n'en trouve que dans ces parages reculés. Une lettre qu'on m'avait donnée pour le marquis Cavalli, et dont je n'attendais que le banal effet de ces sortes de recommandations, m'a valu des attentions, des soins qu'on ne peut imaginer. Cet excellent homme est en possession de patronner tous les étrangers un peu distingués qui visitent ce pays. Il voulut tout d'abord me faire descendre chez lui, et j'ai vu ensuite qu'il eût été de meilleur goût d'accepter. Je dînais tous les jours chez lui à la place qu'occupait lord Byron, qui du reste, dit la chronique, y était attiré par d'autres charmes que par ceux du mari. Nous avons fait de charmantes excursions en voiture dans la Pineta et dans les environs si curieux de Ravenne. Tout cela m'a bien attardé ; j'y

suis resté cinq jours. La bibliothèque m'a beaucoup fourni, et puis j'avoue que j'avais besoin de me restaurer un peu. — Je me suis oublié à causer, adieu, chère amie.

IX

A LA MÊME

Venise, 17 mai 1850

Dans *deux mois*, nous serons réunis. Oui, deux mois, puisque en août, m'assures-tu, ce serait déjà trop tard. Tout à l'heure, en contemplant cette ravissante place de Saint-Marc, et cette Piazzetta, qui vue du bord du grand canal est bien vraiment, je crois, la perle des choses humaines, cette idée m'est venue. Saint-Marc alors m'a semblé incomparable, et j'ai cru vraiment faire un rêve des Mille et une Nuits. Ah ! que je comprends bien maintenant tout ce que tu me disais de Venise. Oui, c'est une ville sans pareille ; je ne sais si aucune autre se fait tant aimer. Rien n'égale pourtant l'épouvantable tristesse et le deuil qui, en ce moment, pèse sur cette noble et héroïque cité. Toute la partie du côté de la terre, où l'on aborde, n'est qu'un tas de ruines. Ces canaux déserts, où notre gondole seule circulait, ces maisons abandonnées, d'où ne descend aucun bruit, aucun signe de vie me firent d'abord une impression funèbre que ni Pérouse, ni Assise, ni Ravenne, ni Ferrare, que j'avais prises tour à tour pour l'idéal d'une ville abandonnée, n'avaient produite en moi. A Saint-Marc, j'ai retrouvé la vie, et ce style énergique et prononcé qu'on ne rencontre qu'en Lombardie et dans les Romagnes, et qui contraste si singulièrement avec le type italien pur des contrées plus méridionales. Quelque chose vit encore dans ces ruines. Ma vue donne sur le grand canal ; le ciel est adorable ; les cloches de Saint-Marc sonnent à toute volée, et leur son se prolonge au loin sur les eaux. Plût à Dieu qu'il pût arriver jusqu'à toi ! Cela te guérirait, je crois. Quant à l'Adriatique, je suis définitivement irréconciliable avec elle, et, en dépit du Bucentaure, je ne consentirai jamais à l'épouser. Elle n'est pas claire comme notre mer de Bretagne ; elle est

boueuse ; ce bord de terre est insupportable. A la lettre, depuis Ancône, je n'ai pas trouvé un rocher. Et ces fleuves de boue, qui arrivent tous à la mer, sous forme de canaux, avec des parapets et des écluses, font pitié vraiment, quand on les compare à nos beaux estuaires, à l'embouchure de la rivière de Saint-Malo, de Tréguier, etc. Si nos côtes de Bretagne étaient bien éclairées, ce serait la plus belle chose du monde.

X

A SA MÈRE

Milan, 16 juin 1850.

Me voici encore plus rapproché de vous, chère mère. Quand je jette les yeux autour de moi, je crois déjà être en France. Tous les voyageurs qui ont visité Milan ont été frappés de la physionomie parisienne de cette ville. On y parle français presque autant qu'italien, les habitudes d'ailleurs sont toutes françaises. L'Italie a déjà disparu avec ses coutumes locales, ses monuments originaux, ses costumes pittoresques. On ne voit plus que l'habit et le chapeau rond et des dames emmaillotées à la manière française, avec des entonnoirs sur la tête en guise de chapeaux. Oh! je la regrette, je vous assure, cette belle et naïve Italie, demi-barbare encore, mais si intéressante, si originale. Je regrette, logé que je suis dans un splendide hôtel, mes épouvantables auberges de la Romagne. Il n'y avait là ni table d'hôte, ni service d'argent, ni éclairage au gaz, mais un naïf empressement, de joyeux propos, une piquante curiosité autour de l'*étranger*, dont l'arrivée au village était l'événement du soir. Adieu les Madones, adieu les pèlerins, adieu les brigands, adieu les voiturins, adieu les fêtes du village ! J'entrevois déjà le Luxembourg, la rue d'Enfer, le Palais-Royal. A cela près, Milan est vraiment une superbe ville, grande, peuplée, riche, avec de larges rues, des palais superbes, la ville du monde sans contredit qui rappelle le plus la physionomie de Paris. Ce soir, je remontais le cours, au moment où les équipages et les promeneurs reve-

naient des promenades voisines de la ville, je me suis cru un instant au boulevard de la Madeleine. La cathédrale de Milan, qu'on appelle le Dôme, est d'ailleurs un des plus superbes édifices du monde. Il est bâti tout en marbre, depuis la base jusqu'à la flèche la plus élevée. Rien ne peut donner une idée de cette gigantesque ciselure, vraie dentelle de marbre, qui compte plus de 60 clochetons et qui dans ses innombrables niches compte plus de 4 000 statues aussi de marbre. La façade seule en contient 200 pour sa part. C'est un vrai colombier de saints ; il n'y a pas de colonnette, de saillie, qui n'ait le sien. Toute cette population de marbre, animant ainsi tous les coins et recoins de cet immense édifice, produit un prodigieux effet. Tout y est vivant ; la vie y jaillit de toutes parts, les formes inanimées de l'architecture semblent devenues vivantes. L'Arc de la Paix, l'Amphithéâtre, le Palais-Royal sont aussi de superbes édifices dus presque tous à Napoléon, dont la trace est ici si vivante et si profonde. C'est à Milan qu'il fut couronné roi d'Italie, Milan était sa seconde capitale et sa ville de choix. Monza à quelques lieues de Milan offre aussi beaucoup d'intérêt par ses souvenirs historiques. Là se conserve la célèbre couronne de fer des rois lombards ; nul n'avait osé la porter depuis Didier, le dernier de ces rois jusqu'au jour où Napoléon en ceignit son large front. Mais le souvenir qui domine tous les autres à Monza, c'est celui de la grande Théodelinde, reine des Lombards. On y conserve sa couronne, sa croix, sa coupe de saphir, ses armes, et jusqu'à son peigne et son éventail, reliques un peu poudreuses qui seraient peu, je crois, du goût de nos dames.

Turin m'arrêtera peu ; dans huit jours peut-être je serai en France ! A bientôt, chère mère, mille amities à tous nos amis, et croyez à la tendre, à la toute filiale affection, au respect sans bornes et à l'amour parfait de votre

ERNEST

MARIE-LOUISE

ET SES CARNETS DE VOYAGE[1]

Tout le monde, las de nous attendre, s'était couché, et je fus bien contente lorsqu'en sortant de la voiture, le général Fouler me remit une lettre dans laquelle l'Empereur me disait qu'il n'arriverait que le 27 dans la journée. Je me jetai tout de suite sur mon lit, mais je ne pus dormir, je suis logée dans la même maison et dans le même appartement que la dernière fois, mais on l'a meublé, et il est bien mieux, car, anciennement, on y était mangé par les punaises. J'ai la vue sur le pont de bateaux, sur les montagnes de Wiesbaden, et à droite sur une montagne nommée de Mœlibœus, sur laquelle il y a une tour romaine et qui est à 15 lieues de là. Les moulins sont devant mes fenêtres et font un bruit insupportable. De mon salon, j'ai un petit bout de terrasse sur lequel on peut se promener pendant la grande chaleur. Toute la journée se passa à la fenêtre, à regarder le pont de bateaux et la route de Francfort, je savais que l'Empereur devait venir par là, et je pensais qu'il pourrait fort bien me faire une surprise en arrivant le 26. Mon attente fut vaine, et je me couchai mourant de sommeil. Tout le monde, était si fatigué que, lorsque l'Empereur arriva, il traversa tous les salons où le page et mes femmes couchaient, sans que personne ne l'entendît. Je n'essaierai pas de décrire toute la joie que j'éprouvai

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 février et du 1er mars 1921.

de le revoir, cela ne se laisse pas décrire, on ne peut que le sentir. Je le trouvai bien portant et gai. Le 27, je passai toute la matinée chez moi, je reçus les autorités; le maire me dit qu'il n'y avait presque plus de commerce à Mayence. La ville a beaucoup souffert pendant les premières guerres ; on voit encore, dans toutes les maisons, les empreintes des boulets ; cependant, depuis le règne de l'Empereur, la population s'est accrue, elle s'élève à présent à 40 000 âmes. Le préfet est un vieillard, il se nomme M. Jambon Saint-André.

Le soir, je me promenai un moment sur la route de Francfort, cette promenade n'est pas agréable parce qu'il faut passer le pont de bateaux et le fort de Cassel qui est vis-à-vis de Mayence, et dont la route est détestable. Le pays est beau, l'on se promène dans les allées d'arbres fruitiers et des champs et l'on voit toujours devant soi les hautes montagnes du Rheingau. Nous eûmes du monde à dîner, entre autres le maréchal Kellermann. Le vin le mit un peu en gaieté, et il voulut à toute force m'en faire boire beaucoup. Il gagna mon estime parce qu'il eut le courage de dire plusieurs fois de suite à l'Empereur, que c'était une injustice de ne pas donner la croix à un ingénieur qu'il lui nomma; je ne sais pas s'il dit toujours ainsi la vérité, ou si c'est la pointe de vin qui lui a donné cette franchise. Le 28, la chaleur fut toujours affreuse; je reçus, le matin, la visite du vieux prince de Nassau, de sa femme et des deux princesses ses filles. La mère a l'air d'être une personne fort spirituelle, mais les deux princesses sont affreuses. L'aînée, qui est grasse comme le prince Schwarzenberg, a été mariée trois jours avec un prince de Bade; elle a divorcé parce qu'elle avait une inclination pour un des écuyers de son père, et la cadette est je ne sais quoi, car elle ne regarde pas, n'entend pas, et ne dit pas plus de deux mots dans la journée; quelqu'un qui connaît cette cour, m'a dit que depuis six ans qu'il la connaissait, il n'avait pas encore entendu sa voix. Ils ont encore une autre princesse folle, et une qui s'est jetée dans le Rhin l'année passée, et je crains bien que la petite princesse n'en fasse autant sous peu. Le père a une autre manie, il a la passion des lieux à l'anglaise; il en a autant qu'il a de chambres et de cabinets dans son palais, et, dans les galeries, il y en a jusqu'à quatre ou cinq, qui sont si mal

arrangés qu'il ferait bien de consommer beaucoup de bois d'aloès.

J'allai le soir à Wiesbaden, bains qui sont à trois lieues de Mayence; je suivis la même route que la veille, jusqu'à un village où l'on se tourne d'un autre côté. L'on aperçoit de loin, dans une vallée obscure et romantique, le rocher qui porte les ruines de Sonnech, château de l'empereur Adolphe de Nassau. C'est là où il cachait sa maîtresse, et où son chien de chasse vint la chercher pour la conduire sur le champ de bataille où son maître avait péri. Wiesbaden est au pied des montagnes; on bâtit beaucoup de nouvelles maisons dans la ville. Ces bains sont très fréquentés, surtout par des Polonais, ils sont bons pour des blessures et des rhumatismes. La salle de réunion est très belle et digne de figurer dans une grande capitale. Le petit jardin est joli et nouvellement planté, il y a une jolie pièce d'eau. En revenant, comme l'on descend, la vue est superbe; l'on aperçoit le Rhin, la ville de Mayence à gauche, le Mœlibœus et sa tour blanche, et à droite les montagnes dont je me propose de faire le voyage. Je trouvai l'Empereur à Cassel visitant les fortifications; il s'embarqua sur le Rhin et nous fîmes une belle promenade au coucher du soleil. Nous sommes revenus en calèche sur la rive droite du Rhin ; c'est là la promenade des Mayençois. Après le dîner, l'Empereur me proposa à dix heures du soir une promenade sur la terrasse, j'eus beau faire des observations sur mes manches courtes et sur ce que la Faculté m'avait recommandé, il se fâcha, il traita médecins et médecine de bêtes et je fus contrainte d'obéir; cela me valut un accès de rhumatismes dans le bras droit.

Le 29 au matin, je reçus la visite du grand-duc et de la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt et de son frère. La grande-duchesse a dû être bien belle : elle a cinquante ans, et avec l'aide d'un peu de rouge et de blanc, elle est encore belle, elle est très grande, grasse et bien faite. Elle parle très bien et a l'air d'avoir beaucoup d'esprit. L'Empereur me raconta, depuis, que je ne m'étais pas trompée, qu'elle était très spirituelle et qu'il y a quelques années, elle tâchait encore de soulever le grand-duc contre l'Empereur. Celui-ci, qui s'en aperçut, exigea du grand-duc d'exiler un jeune émigré qui

était plus que l'ami de la grande-duchesse ; elle fit tout pour le faire revenir; l'Empereur fut inexorable, et depuis ce temps, la crainte qu'il n'arrive pareille chose à son successeur, fait qu'elle est charmante avec l'Empereur, et qu'elle tâche de lui rendre tous les services possibles.

Je vis aussi le prince de Nassau et le prince d'Isenburg. L'Empereur mit heureusement fin à toutes ces visites; il vint passer, comme les autres jours, la matinée avec moi. Je lui fis lecture de *Gil Blas* : il demanda l'article du docteur Sangrado qui l'amusa beaucoup; moi je ne me suis jamais permis que d'en rire en cachette, car j'ai un profond respect pour les médecins et je crains beaucoup trop toutes les drogues (surtout celles de M. Bourdier) pour m'attirer une vengeance de leur part. J'allai voir Biberich, résidence du duc de Nassau : c'est sur la même rive que Wiesbaden, et au bord du Rhin; le château est très grand, mais gothique. Le prince et sa fille aînée se montrèrent le jardin, il est très joli. Ils ont fait faire un vieux château qui est très joli et qui, intérieurement, est meublé modernement. L'on me força de m'asseoir sur un canapé qui n'était pas très commode; on me dit qu'il y avait dessous une baignoire, je soupçonne que c'était autre chose. On nous servit de la crème tournée; la politesse voulut que j'en avalasse une gorgée, mais il manqua m'arriver la même chose qu'au peintre dans *William Pikle* lorsque le médecin, dans le repas à la romaine, le force de manger un hachis de vers luisants et d'assa fœtida.

Nous eumes le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse Darmstadt à dîner, ce qui m'occasionna un sermon de l'Empereur parce que je n'étais pas prête quand elle arriva. Je ne crains rien plus que de voir l'Empereur être fâché contre moi, mais je mourrais plutôt que de lui faire le plaisir de lui montrer ma peine en pleurant de ses reproches; aussi le chagrin ne se manifeste que quand l'Empereur est sorti de la chambre.

Le 30, le grand-duc de Bade et le Prince primat vinrent me voir dans la matinée. Comme ces visites sont ennuyeuses, et ces démonstrations d'amitié pour des personnes pour lesquelles on ne s'en sent pas sont terribles ! On doit cependant s'en apercevoir à ma figure, car, quand je vois mes amis, je

suis bavarde à être étouffée par les paroles que je veux dire et, pour les autres, j'ai toute la peine du monde à trouver une seule phrase. La chaleur fut extrême toute la journée; je me promenai le soir, avec l'Empereur, en bateau : nous remontâmes le Mein qui se jette dans le Rhin un peu plus haut que les dernières fortifications. La soirée était superbe; tout le monde était gai, moi seule je ne l'étais pas; j'étais à la veille de quitter l'Empereur. Le soir, nous eûmes du monde à dîner. Le Prince primat qui est fort aimable fit lui seul les frais de la conversation, et, après le dîner, il dit même des plaisanteries plus propres à un lieutenant qu'à un prince ecclésiastique; elles firent rire tout le monde, mais elles sont trop jolies pour que je les écrive ici.

Le 31, le temps fut assez incertain, je passai ma matinée avec l'Empereur, je tâchai d'être gaie. Sur les huit heures, je fit une petite promenade dans un joli bois de sapins, sur la rive droite du Rhin. Le temps était très orageux et l'on ne voyait guère les montagnes, ce qui nous fit présager un mauvais temps pour notre voyage sur le Rhin. Le soir, l'Empereur eut beaucoup de monde. Comme c'était la veille de son départ, il eut même une grande discussion avec le Prince primat sur les bois du Spessart que ce dernier veut lui vendre. Le 1er, après la messe, l'Empereur décida qu'il voulait partir sur le champ. Les équipages ne purent être prêts qu'à quatre heures; je fus obligée d'assister à son dîner où il avait invité tout son service, mais j'ai appris à me contraindre, je fis bonne contenance.

Je tâchai d'être calme jusqu'au moment où l'Empereur se soit mis en voiture; il avait trop de peine à me quitter pour lui en augmenter le chagrin. J'ai été contente de mon courage dans cette occasion. Cependant j'aurais pu l'être plus, car je me rappelle d'un grand chagrin que j'ai eu il y a quelque temps et que je sus si bien surmonter, quand l'Empereur me dit : « Je ne te reconnais pas, tu es d'une gaieté fausse aujourd'hui; » mais il y allait de ma fierté de le lui cacher, mais je le payais bien après, car j'en ai été souffrante pendant bien du temps. La soirée se passa bien tristement. Il faut espérer que je n'en aurai pas dans ma vie souvent de pareilles. Je donnai mes ordres pour partir le lendemain; j'étais si isolée à Mayence!

Le 1er août, à neuf heures du matin, je montai dans le yacht qui avait l'air vraiment d'un petit vaisseau de guerre. Il y avait trois pièces : un salon, une chambre à coucher et une salle à manger, outre plusieurs autres cabinets. Je montai tout de suite sur le pont où l'on nous avait dressé une très belle tente. Le yacht appartenait au prince de Nassau qui me le prêta et m'envoya son grand écuyer, grand maréchal, grand veneur, grand chambellan, car toutes ces charges sont réunies sur la même personne, pour m'accompagner. Cela n'empêcha pas mes dames de se moquer devant lui des princesses. Ce trait m'indigna. Il n'y eut que la duchesse qui ne le fit pas, mais c'est une femme parfaite comme il n'y en a jamais eu. Le yacht entraîné par le courant alla assez vite. Nous fîmes une lieue par heure. Mayence s'éloigna peu à peu, Nous passâmes devant Biberich, dont le château a l'air bien beau, vu du Rhin. Les deux princes de Nassau vinrent nous faire leurs adieux. Beaucoup de bateaux avec de la musique et d'autres avec des canons couvrirent le Rhin. J'avoue que je me serais fort bien passée de ces derniers, mais les premiers joints aux sites imposants que nous parcourûmes, donnait (*sic*) quelque chose de si romanesque et romantique à toute notre course, que je me montai la tête. Je m'imaginai être dans les anciens temps : je voyais toutes les ruines des anciens châteaux dans leurs splendeurs, habités par de braves chevaliers ou par des châtelaines.

Cependant la condition des femmes n'étaient pas aussi douce alors qu'à présent, elles n'avaient souvent qu'une seule chambre pour leur famille, et je trouve qu'un bel appartement est une des jouissances de la vie.....

Le Rhin s'élargit considérablement, il forme un sac avant de s'enfoncer dans les gorges de Bingen. On voit, à gauche, la montagne de Saint-Roch et à droite Rudesheim avec ses ruines. Dans le moment où nous y arrivâmes, un livre placé sur la table nous indiqua que c'était ici que l'on conserve, dans un vieux château, les portraits de la famille Brômser qui vivait en 953. Il y avait de quoi tenter des personnes encore moins curieuses que nous, de sorte que nous résolûmes d'une voix unanime d'aller les voir : la chaleur était affreuse, le vent contraire, on fut obligé de louvoyer pendant une heure

avant d'y arriver. Nous grimpâmes la montagne avec courage et nous vîmes les ruines d'un vieux château assez médiocre, bâti du temps des Romains, mais pas de portail. Qu'on juge de la colère que nous éprouvâmes de nous être essoufflées pour rien. Arrivés au yacht, on nous dit que les portraits étaient à 300 pas de là, mais, dégoûtés de notre première entreprise, nous nous contentâmes de la description et nous virâmes de bord.

Il nous fallut encore une heure avant que d'arriver à Bingen où l'on entre dans les gorges. Sur les hauteurs, il y a de jolis jardins anglais appartenant à un comte allemand. Le vent devenait si fort qu'il nous tournait continuellement sur nous-mêmes, et qu'il fallait mettre deux fois autant d'ouvriers à la manœuvre. Je m'amusai, en attendant, à raconter au général Caffarelli qu'il y avait, près de Bingen, des rochers à fleur d'eau qui faisaient échouer les bateaux très facilement. Cela le mit dans un tel état que je vis le moment où il me proposerait de faire les dix lieues restantes à pied. Il est vrai qu'il y a près de Bingen des rochers qui occasionnent des tourbillons, mais on les a fait sauter, et ils sont beaucoup moins dangereux. On raconte, du château de Rudesheim, une histoire de revenant superbe, d'une jeune fille qui s'était jetée dans le Rhin et qui apparaît encore en gémissant, mais elle est trop longue pour que je l'écrive ici.

Nous fûmes bien agréablement surpris en voyant tout d'un coup Saint-Goar où nous devions coucher et où nous arrivâmes à huit heures et demie. Nous fûmes reçus au bruit du canon de la vieille forteresse de Rheinfels et de Saint-Goarshausen qui sont vis-à-vis. Saint-Goar est une petite ville qui n'a guère que 2 000 âmes. La vue de la maison que j'occupais donnait sur le Rhin. Il y avait des bateaux illuminés qui faisaient un joli effet. Mon appartement n'était pas grand : il consistait dans une chambre qui n'avait que les quatre murailles. Mon amour pour les beautés des sites du Rhin me coûta cher. Je fus malade à mourir toute la nuit et j'eus encore assez de fièvre, le matin, pour ne pouvoir partir qu'à midi le lendemain et cela après avoir [eu] une belle colère contre ce pauvre M. Bourdier qui voulait me faire avaler du sirop de chiendent, de la camomille, des potions calmantes et cent mille autres choses qui m'auraient

empoisonnée. Je ne veux rien faire jusqu'à ce que j'arrive à Paris et alors je ne suivrai que les avis du grand médecin. Le 3 nous eûmes assez beau temps pour notre navigation qui se passa fort heureusement. On passa devant Wellmich qui a une bien belle tour gothique et un vieux château nommé la Souris (Maus).

Les rochers sont tout à fait nus jusqu'à Hirzenach, où il y a une très belle abbaye. C'est ici qu'il y a des mines d'or et d'argent et l'on commence à voir plus de vergers.

L'on voit devant soi à gauche une chartreuse. A droite, la forteresse d'Ehrensbreitstein qui est maintenant détruite, et devant soi Coblentz avec l'ancienne résidence de l'électeur qui est très belle.

Nous arrivâmes à quatre heures, j'étais logée chez le préfet. J'avais un très joli jardin devant moi; je n'eus rien de plus pressé que de me jeter sur mon lit, j'avais encore de la fièvre. M. Bourdier vint me voir et me raconta que deux malheureux canonniers, qui devaient entrer dans la Garde, avaient eu l'un le bras, et l'autre les deux poignets emportés en voulant décharger un canon pour fêter mon arrivée. Il est bien triste de penser qu'il ne se passe aucun voyage où l'on ne soit l'occasion quoique innocente d'un pareil accident.

La ville est assez grande et très jolie. Il n'y a pas de commerce. Le soir, après mon dîner, je reçus les autorités. J'eus le malheur de dire au général Caffarelli que l'on m'avait parlé des deux canonniers. Arrivé chez lui, il fit venir M. Bourdier et le gronda non seulement, mais le traita comme on ne traiterait pas même son domestique, et après avoir exhalé sa colère, il lui dit : « Vous voyez que je suis vif, mais cela se passe tout de suite. » Je sais bien que si j'avais été M. Bourdier, je ne l'aurais pas pris aussi patiemment. Le général Caffarelli est colère d'une manière incroyable, et soupçonneux; cependant c'est un excellent homme, aimable et spirituel, et cependant il est insupportable. Dans la conversation, il veut toujours avoir raison, il veut qu'on soit du même avis que lui et cela n'est pas toujours possible parce qu'il se trompe quelquefois; d'ailleurs le charme de la conversation est dans la diversité des opinions.

Le 4, à huit heures du matin, nous nous remîmes en route

bien contentes que ce soit le dernier jour de notre navigation, les beautés de la nature commençaient à nous fatiguer et nous nous ennuyâmes beaucoup de rester toute la journée oisives. Nous regardâmes encore une fois Coblentz et la forteresse d'Ehrensbretstein. On voit à gauche une petite pyramide sur un tertre peu élevé ; c'est là où est le tombeau des généraux Marceau et Hoche.

Neuwied, petite ville charmante, est au bord du Rhin sur la rive droite. La ville est bien bâtie. Le château est petit, mais agréable par sa situation, le jardin est à l'anglaise, et bordé d'allées de peupliers qui sont magnifiques. La princesse régnante est une dame remplie d'esprit et de sensibilité. Elle est devenue très jeune veuve avec beaucoup d'enfants qu'elle a tous élevés à merveille. Elle est même auteur et a fait beaucoup de poésies qui ont du mérite, à ce qu'on dit. Il y a dans cette ville un établissement de frères moraves. J'ai été fâchée de ne pouvoir pas les voir; on m'a dit qu'il était tout pareil à celui que je vis, il y a deux ans, à Zeist, en Hollande. Chaque frère a un métier particulier et ils vendent leurs ouvrages. L'argent revient dans la caisse commune. Ils se réunissent dans la grande salle journellement pour faire leurs prières. Les demoiselles sont à part, les garçons d'un autre côté, les femmes mariées d'un troisième et les veuves d'un quatrième. Ils ont leurs dortoirs. Ils ne sont ni calvinistes, ni luthériens. Quand un frère morave veut se marier, il tire au sort, et il est obligé d'épouser celle dont il tire le billet, de sorte qu'il arrive souvent qu'un jeune homme est obligé d'épouser une demoiselle de soixante-quinze ans. Les femmes ont toutes les mêmes costumes, excepté que les femmes mariées ont un ruban ponceau sur leur bonnet, les veuves noir et les demoiselles rose. Je me rappelle d'une malheureuse distraction que j'eus à cause de ces rubans roses qui me mit dans un cruel embarras et que je ne raconte ici que parce que ce livre est pour moi toute seule. J'avais, dans le temps de mon voyage, en Hollande, une aussi grande dose de distraction qu'à présent, mais j'avais outre cela la belle habitude de répondre à chaque phrase que je n'écoutais pas le mot *pourquoi?* En revenant de Zeist, nous allions doucement en voiture et M. de Saint-Aignan qui était à cheval, tout en

causant avec nous, se récria sur la coutume barbare qui obligeait les frères moraves à tirer au lot, au risque d'avoir une demoiselle vieille, boiteuse, laide ou bossue et il dit : « Si j'avais été dans ce cas, et que malgré mes prières j'aurais été obligé de me marier, la demoiselle aurait gardé le ruban rose toute sa vie. » Et moi qui étais à cent lieues de la conversation, je lui réponds du plus grand sang-froid : « *pourquoi donc*, monsieur? » Il ne fit pas de réponse, la duchesse se mit à rire aux éclats, et m'expliqua toute l'histoire. Je fus si embarrassée que je n'osai pas le regarder pendant quelques jours, et que je restai au moins une semaine sans dire le fatal mot *pourquoi*.

Quand un frère ou une sœur meurent, on ne sonne pas les cloches, mais on joue de la flûte, et je trouve que c'est donner une idée bien plus douce de la mort. Ils ne prononcent jamais le mot mourir, ils disent retourner d'où nous sommes venus.

Après avoir passé Andernach, nous nous mîmes à déjeuner et après, à jouer au pharaon; on m'en donna une leçon, elle m'ennuya tant que je retournai au bout d'une demi-heure sur le pont où le vent était si fort qu'on courait risque d'être jeté dans le Rhin.

On aperçoit déjà de loin Bonn qui est situé tout à fait au bord du Rhin. C'est une assez jolie ville à en juger par les maisons qui sont le long de la rivière. Toutes les autorités vinrent dans des bâtiments à notre rencontre. Il y en avait un rempli de jeunes personnes qui tenaient des guirlandes et qui me présentèrent des fleurs. Les habitants auraient bien voulu que je restasse un jour avec eux, mais je ne pus m'y résoudre. J'étais lasse des beautés de mon voyage du Rhin et je suis surtout bien contente de ne pas retarder d'un jour mon retour à Paris. Le chemin jusqu'à Cologne est entièrement laid, on voit des deux côtés une plaine avec des villages et pas un seul point de vue. Après avoir regardé pendant quelques minutes ce pays, je descendis dans les chambres et j'y restai tout le reste de notre voyage, excepté un moment où j'allai prendre l'air sur le pont. On menait une vie fort agréable dans ce yacht; quoique réunis dans la même chambre; chacun fait ce qu'il voulait. Cela me mit bien à mon aise. Je ne dis pas un mot pendant plus de trois lieues, je hais la conversation; l'Empereur dit que je serai autrement à quarante

ans. Tant mieux, cela prouve que j'aurai acquis un peu d'amabilité; elle me manque encore beaucoup.

Nous arrivâmes à Cologne à neuf heures du soir, bien fatigués, et ayant toutes surtout, un grand mal de tête que nous avions gagné par le bruit des canons qui nous poursuivait sur toute la route. A peine débarquées, on nous mit dans une voiture qui datait au moins d'un siècle et qui était si dure qu'on aurait rendu l'âme au bout d'une lieue, de sorte que la ville de Cologne nous parut d'une longueur excessive. Il est vrai qu'elle est très mal bâtie. Elle n'a que 90 000 habitants et la ville se présente de manière qu'on pourrait croire qu'il y en a au moins 200 000. Je logeai dans la même maison qu'il y a deux ans. Elle appartient à un baron allemand qui vient de mourir. Les appartements sont très sales et remplis de punaises; il y a un joli jardin avec une petite serre où il y a de belles fleurs. Cologne a de très belles églises. Je me rappelle que j'ai été en voir deux, il y a deux ans. L'église cathédrale est très belle, il y a des peintures fort anciennes, du commencement de la peinture. Il y a la chapelle des trois mages dans laquelle on conserve leurs ossements. Ils sont, dans un cercueil d'une richesse extraordinaire. Il est d'or, orné de quantité de pierres fines. Je fus frappée qu'on ait mis, autour des reliques, des pierres gravées représentant des sujets tirés de la mythologie. Au-dessus sont leurs trois couronnes qui sont en diamants avec des pierres de couleur. L'église de Sainte-Ursule est aussi très belle. On y conserve dans une chapelle particulière, les têtes de sainte Ursule, de son mari et de ses 11 000 vierges. Chaque tête a sa niche particulière, elles sont ornées de pierreries. Celles de sainte Ursule et de son mari et une autre, sont dans des sacs de taffetas où l'on voit encore, sur une, des cheveux et du sang caillé près d'une plaie énorme.

Quand un souverain y passe, les métiers viennent toujours défiler devant ses fenêtres avec des accoutrements tout à fait singuliers; ils m'épargnèrent cet ennui aujourd'hui. On voit aussi dans l'église de Sainte-Ursule des peintures fort curieuses, tant à fresque qu'à l'huile, qui représentent l'histoire de la sainte et de ses vierges.

Le 5, nous déjeunâmes à Cologne; après cela, je reçus les

autorités. A midi, nous étions en voiture et je m'y impatientais beaucoup parce que l'on avait fait trop peu de relais pour que nous puissions aller grand train. Je crois que nos voyages sont de vrais fléaux pour les paysans; ils sont obligés de donner leurs chevaux pour conduire les voitures de service; on leur en crève quelquefois le quart et on leur donne 50 francs d'indemnité par cheval. Le premier relais de Cologne à Bergheim est de six lieues; on passe par une forêt superbe; le pays, en général, est aussi bien beau de Bergheim à Juliers. C'est une toute petite ville assez jolie, je trouve que les maisons de celle de Bergheim ressemblent beaucoup à l'extérieur à celles de Hollande et elles ont l'air assez propre. Le dernier relais, de Juliers à Aix-la-Chapelle est de sept lieues. On juge qu'on ne peut aller vite. On est dédommagé par la beauté du pays. Des collines boisées remplies de vergers, des vallons charmants avec des ruisseaux et des chaumières. La beauté du pays augmente surtout à mesure que l'on avance du côté d'Aix-la-Chapelle. On voit beaucoup de jolis jardins et la ville qui paraît encore tout près quand on est encore à deux lieues.

A mesure que nous avancions, les chemins se trouvaient bordés de monde. Il y a dans ce moment beaucoup de baigneurs à Aix-la-Chapelle. Nous arrivâmes à 7 h. 1/2 dans la ville. Elle a l'air assez jolie, et je la préfère beaucoup à quantité d'autres, il est vrai que j'ai un faible pour ce pays, et ne suis-je pas malheureuse : voilà deux fois que j'y passe, sans pouvoir m'arrêter quelques jours à Aix-la-Chapelle pour jouir de la beauté des environs. Je suis logée chez le préfet, M. de Ladoucette, il a une femme qui, à ce qu'on dit, est très aimable et trois enfants charmants. Je ne la connais que par une traduction d'un roman allemand qui est ennuyeux à un point incroyable. J'y aurais été très bien si j'avais pu dormir, mais une jolie petite souris s'était nichée derrière mon lit et y faisait un train terrible. Je ne sais comment cela se faisait, en arrivant j'étais d'une humeur très maussade, de sorte que, lorsque la duchesse vint me demander si je voulais voir la cathédrale avant que de partir le lendemain, je renvoyai bien loin son idée. Elle me représenta tout le tort que j'avais, j'insistai ; elle me dit beaucoup de vérités là-dessus,

et, comme je suis peut-être meilleure que je ne serais, je convins bientôt de mon tort, et la remerciai de tout ce qu'elle avait bien voulu me dire. Une amie pareille à la duchesse est bien rare à la Cour. Peu d'instants après, un orage comme je n'en avais jamais vu éclata, et mon humeur se dissipa, de sorte que je veux l'attribuer à l'atmosphère qui avait agi sur mes nerfs. Je reçus, après le dîner, les autorités et les petites demoiselles qui me présentèrent des fleurs. Le lendemain, à huit heures, j'allai à l'exposition des produits de l'industrie nationale : j'y remarquai surtout de très beaux draps, des toiles, des aiguilles et épingles, et beaucoup de sucre de betterave. On y fait aussi une certaine espèce de toile de coton qui imite en beauté les anglaises. On me montra aussi de très beaux velours de coton qui sont aussi beaux que ceux de Lyon, mais tout aussi agréables à porter. A Spa, l'on fait de très jolies petites boîtes en bois, sur lesquelles on peint des oiseaux, des fleurs ou des paysages. De là, je me rendis à la cathédrale; elle est très belle et très intéressante dans l'histoire, parce qu'il y a eu beaucoup d'empereurs qui y ont été sacrés. L'on me montra l'endroit où Charlemagne avait été enterré. Après cela, je vis ses grandes et petites reliques : les grandes consistent dans des vêtements de Notre-Seigneur et de la Vierge, et les petites, dans le crâne et les ossements de Charlemagne. Les secondes sont enchâssées dans des vases d'or et de pierreries, les autres sont dans des taffetas.

On m'a raconté que M. Corvisart, dans un voyage qu'il fit, il y a quelque temps à Aix-la-Chapelle, alla voir ces reliques et découvrit que l'os qu'on faisait voir, sous le nom d'os de la jambe de Charlemagne, était du bras. On n'a pas rectifié cette erreur. Nous fîmes bénir des anneaux. J'espère qu'ils me porteront bonheur. J'en ai bien besoin depuis quelque temps. On nous fit voir aussi des ornements brodés par des impératrices et le fauteuil de Charlemagne qui est en pierre. Il fut enterré assis, et, depuis qu'il a été exhumé, tous les empereurs, à leur sacre, s'y asseyent un moment. A dix heures, nous partîmes d'Aix-la-Chapelle par une pluie affreuse et par un chemin bien mauvais jusqu'à Battice qui est à six lieues de là. Le pays est bien beau, il y a beaucoup de collines boisées, et beaucoup de beaux vallons. C'est le pays

des houilles. Je parlai de l'histoire du chevalier Goffin : quelqu'un me raconta, à ce sujet, qu'elle avait été beaucoup moins belle qu'on me l'avait racontée, mais comme l'accident arrivé aux mines de Beaujonc avait été occasionné par la négligence et le peu de soins de M. Micoud [1] le préfet; il a tâché d'arranger une action d'éclat afin qu'en en parlant beaucoup, on oubliât ce qui pouvait en être la cause. Il est bien triste de trouver dans beaucoup d'occasions des circonstances qui affaiblissent l'admiration dont vous étiez frappé en entendant citer une action vertueuse. Nous n'arrivâmes qu'à trois heures à Liége qui est à huit lieues de Battice.

Nous mourions de faim. Nous déjeunâmes à la préfecture qui est d'une malpropreté dégoûtante ; elle est encore plus impardonnable, parce que le préfet est marié, et que le premier soin d'une femme devrait être la propreté. Je vis les autorités en passant, et je partis à quatre heures.

L'on voit beaucoup de jolies maisons de campagne; bientôt des collines boisées ; bientôt d'énormes masses de rochers qui menacent de vous écraser au passage. Il y a aussi quelques vieux châteaux, mais ils sont rares. On passe par Chogin, Huy et Schergen. C'est surtout entre Huy et Namur que le paysage est superbe.

J'aurais voulu pouvoir faire sur la Meuse le même voyage que j'ai fait sur le Rhin. Nous arrivâmes à neuf heures à Namur; la ville est petite et laide; elle est fameuse par sa coutellerie; on dit que les fabriques ne sont plus si belles qu'autrefois. J'arrivai toute malade, ma santé ne vaut plus rien. Je vois que je ne serai plus longtems de ce monde, cette pensée m'attriste, je suis si heureuse et je l'étais tant avant cette fatale guerre. Mais à quoi bon parler de cela? Il vaut mieux renfermer son chagrin dans son cœur et se résigner à ce que Dieu veut. Pendant mon dîner, je reçus la visite de M. de Croix, chambellan, et de sa femme qui est dame du palais ; ils ont leur terre à quelques lieues de Namur. Je loge à la préfecture qui est assez belle. Le préfet est un homme âgé. Je reçus encore le soir les autorités. Le 6, je partis à huit heures du matin pour continuer tristement ma route. Le voyage

1. Le baron Micoud, préfet de Liége.

commençait à m'ennuyer, le chemin est beau comme la veille. Entre Bouillon et Dinant est un rocher qui est séparé en deux par la route, il n'y a le passage que pour une seule voiture; j'avoue qu'à cet endroit le courage me manqua un peu. Nous arrivâmes à une heure à Givet, où nous déjeunâmes. C'est une ville composée du Petit et du Grand Givet et de Charleroi, forteresse sur une hauteur qui domine la ville. Il y a à présent un pont de pierre qui réunit les deux Givet. Je me rappelle qu'il y a deux ans, nous fûmes arrêtés pendant seize heures, parce que le pont de bateaux s'était rompu, la Meuse ayant grossi. Ce furent des prisonniers anglais qui bâtirent à la hâte un pont volant sur lequel nous passâmes. L'Empereur leur donna la liberté. Nous déjeunâmes dans la maison que la duchesse a habitée depuis l'âge de trois jusqu'à neuf ans; elle lui rappelle des souvenirs agréables. Nous partîmes à deux heures, nous passâmes devant un grand édifice dans lequel tous les prisonniers anglais sont enfermés. Ils ont l'air d'être entassés les uns sur les autres. En sortant de Givet, l'on va jusqu'à Fumay qui est à cinq lieues de là. C'est là que l'on quitte les bords de la Meuse et que l'on fait une montée très rapide dans une forêt. Elle dure plus d'une heure, et l'on aperçoit toutes les Ardennes dont on sort, à peu de distance de Rocroy, mauvaise petite forteresse où l'on passe à côté. Elle est plus fameuse par son nom qui rappelle la fameuse bataille qui a été donnée dans ses plaines. Le pays est affreux jusqu'à Mézières. A peu de distance de cette ville, le sous-préfet vint à notre rencontre en disant qu'il était impossible que nous allions plus loin, que nous risquerions de nous casser le cou. Ce contretemps me mit de fort mauvaise humeur. Je me rappelai que nous y avions été fort mal il y a deux ans et j'avais d'ailleurs la perspective de ne pas avoir de dîner, de sorte qu'en dépit des peurs que cela pouvait faire à beaucoup de monde, je m'obstinai à continuer ma route. En arrivant à la ville, le sous-préfet jeta le général *Foache* avec son cheval par terre; heureusement que nous en fûmes quitte pour la peur, il aurait pu se tuer. On m'offrit des fleurs. Il était dix heures du soir. Après être sortis de la ville, nous fîmes halte, et nous fîmes un très mauvais dîner en route, surtout moi à qui la viande froide fait mal et qui déteste le pain. Après cela,

je m'étendis dans la voiture, mais le chemin était horrible, si cahotant, et la voiture penchait tellement que je me fis autant de mal que si j'avais versé. Nous arrivâmes enfin le 8, à trois heures du matin, à Rethel, mortes de fatigues. Tout le monde alla faire un second dîner, excepté moi et la duchesse. Je me couchai bien vite et je ne pus pas dormir. Le lendemain, nous entendîmes la messe et je reçus les autorités ; le maire se tua de répéter dans sa harangue qu'il était un bon Champenois — on n'avait pas besoin de parler beaucoup avec lui pour le deviner. Il y a deux ans, nous déjeunâmes ici. En sortant, l'Empereur rencontra dans la cour un homme qui lui demanda une pension en disant que c'était son ancien maître d'écriture. L'Empereur le reconnut, lui accorda ce qu'il demandait et lui frappa sur l'épaule en disant : « Va, mon bon ami, tu as fait là un bel écolier. » Rethel est une mauvaise petite ville de 3 à 4 000 âmes. Je partis à midi de Rethel. Le pays est affreux. Jusqu'à Reims, on ne voit que des plaines et des champs ; il doit certainement être fertile, mais la vue n'y trouve pas d'objets agréables. Nous arrivâmes vers trois heures à la descente du côté de Reims. La ville est très belle, toutes les maisons étaient tapissées de produits de manufactures de cette ville. On m'offrit une corbeille de pain d'épices. A une lieue de Reims est Sillery, terre de M. de Valence — c'est là où j'ai déjeuné quand je suis venue en France. Le pays est assez joli entre Jonchery, Fisme et Braisne. Il y a un joli petit ruisseau dans un vallon et le pays commence à devenir plus boisé. Près de Braisne, je reconnus le cimetière où l'Empereur m'attendit lors de mon passage. Je me rappelai toute la frayeur que j'eus de le voir arriver sans en être prévenue et c'était cependant bien bon à lui, il m'évitait les embarras de la réception qui devait se faire le lendemain. Nous dînâmes à l'évêché qui est très beau et simplement meublé. M. de Beauharnais a ici sa sénatorerie, — mais elle n'était pas arrangée. Nous dînâmes au bruit du son des cloches, ce qui est une vilaine musique et nous nous remîmes en voiture par une averse épouvantable pour quitter Soissons. C'est ici que le roi de Hollande m'attendait avec une lettre de l'Empereur, et il fut tout surpris en ouvrant ma portière de trouver l'Empereur dans ma voiture. Le chemin jusqu'à Compiègne est assez bon. Je dormis presque

tout le temps, et nous arrivâmes le 9, à une heure du matin. Je fus tout étonnée de me trouver dans un aussi grand palais, mais fort contente de trouver un bon lit et de belles chambres : c'est une douce chose. Ce plaisir ne fut cependant pas sans amertume, — je pensais aux jours que j'y ai passés avec l'Empereur et je passai ma nuit à pleurer. Le lendemain matin, je fus surprise du changement que je trouvai dans le jardin que l'on a planté devant la maison. Il s'est beaucoup agrandi et les arbres poussent bien. L'appartement de mon fils qui joint au mien, a été meublé et est très joli. Le 9, je déjeunai avec mes dames, chacune se racontant les aventures qui lui étaient arrivées; on était gaies et contentes parce que l'on arrivait à Paris. A une heure, je me mis en voiture et j'arrivai sans accident jusqu'à Pont-Sainte-Maxence où un malheureux postillon qui était à la voiture du prince Aldobrandini se cassa le bras. C'est vraiment bien triste. J'aime cependant encore mieux que ce ne soit pas arrivé à ma voiture, car, quoique la cause innocente d'un malheur pareil, je me le reproche toujours. Nous arrivâmes enfin, à sept heures et demie du soir, bien portants à Saint-Cloud, où je trouvais mon fils bien changé à son avantage.

VOYAGE DE CHERBOURG

Malgré que l'Empereur, après l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Metternich, ne pût douter de l'accession de l'Autriche à la coalition, il voulait que Marie-Louise n'en eût connaissance qu'au dernier moment. Il avait promis qu'il assisterait à l'inauguration du Bassin à Cherbourg et ne pouvant s'y rendre, il voulut y envoyer Marie-Louise. « Je désire, écrit-il à Cambacérès, le 12 août, que l'Impératrice fasse son voyage de Cherbourg et que ce ne soit qu'à son retour qu'elle apprenne tout cela (l'affaire de l'Autriche), faites-la partir le 17. » Elle pensait partir le 19. « L'Empereur, écrit-elle, m'envoie le 19 à Cherbourg pour voir le nouveau port. » Elle ne part que le 23. Et voici son journal :

C'est le 23 août, à huit heures du matin, que je partis de Saint-Cloud pour me mettre en route pour Cherbourg, et avec de bien mauvaises dispositions. La première résolution que je prends est celle de me bien ennuyer, car je déteste les voyages et à présent plus que jamais; d'ailleurs, j'étais persuadée que ma figure ennuierait tout le monde, car je suis bien triste et je ne cherche pas à le cacher. Je souffrais aussi de me séparer de mon fils qui est ma consolation pendant l'absence de l'Empereur. Tout cela me mit d'une si mauvaise humeur que je ne parlai pas du tout pendant la première poste et que je fus tout à fait insensible aux beautés de la route jusqu'à Saint-Germain. Je fus tirée de ma rêverie par les cris des jeunes gens de l'école qui étaient venus à cheval à ma rencontre. Nous relayâmes bien vite et traversâmes après une bien jolie partie de la forêt. Le chemin jusqu'à Melun est bien joli : des coteaux avec des vignes et des arbres fruitiers, et des maisons de campagne charmantes, il y en a une surtout qui est charmante. La maison est à gauche le long du bord de la Seine et le jardin qui est très grand à droite. Melun est une petite ville détestable, si toutes les maisons sont comme celle où nous déjeunâmes. Les maisons doivent avoir une réputation de malpropreté marquée, il fallait passer par la cuisine et par un vilain couloir obscur, pour aller dans la salle à manger et on y courait risque de la vie à cause de deux ou trois Rominagrobis qui vous passaient à travers les jambes. Mais ces petits accidents sont très amusants en route.

A deux lieues de Melun, on passe devant la maison de M. de Saint-Aignan qui a l'air bien jolie; ses petits-enfants se promenaient dans le jardin, ils sont beaux comme des amours. La route passe à travers les allées du beau parc de Rosny, dont on laisse l'antique château à droite, le long de la Seine, on monte une côte un peu rapide d'où l'on découvre une vue superbe. Le pays jusqu'à Evreux est assez joli surtout lorsqu'on approche de la ville. On aperçoit des collines boisées qui font un bel effet. Nous arrivâmes à cinq heures à Evreux, les postillons allèrent comme des fous dans la ville et furent cause que le général de brigade fut pris de manière, entre la voiture et les maisons, à courir risque de la vie, cela nous fit une peur affreuse, il y a vraiment de quoi avoir le sang tourné,

en route, et la Faculté qui gronde toujours quand on revient mal portant d'un voyage, devrait bien défendre aux généraux de se prendre entre les roues et aux postillons de tomber de cheval. Je fus logée à la préfecture, chez M. de Miramon, chambellan de l'Empereur. J'y ai été à merveille, j'avais quatre pièces et un très joli jardin devant la fenêtre, l'on m'apporta de la crème excellente, j'eus envie d'en manger. Mais je pensais à M. Corvisart et je lui fis ce sacrifice qui ne me coûta pas mal, et qui avait d'autant plus de mérite parce qu'il n'en sera jamais instruit. Evreux est une ville de 16 000 âmes où il y a bien peu de commerce ; il y a d'assez jolies maisons. Après le dîner, je reçus les autorités qui me firent des harangues assez comiques. Des petites demoiselles vinrent m'offrir des fleurs et l'on exécuta un concert dans le salon. On chanta des couplets, une jolie demoiselle joua de la harpe et un garde d'honneur du basson. Le jardin et la ville furent illuminés.

Le lendemain, je partis à huit heures pour Caen. En sortant d'Évreux l'on voit à gauche le château de Navarre qui a l'air assez gothique, une belle allée y conduit. Le chemin qui est superbe, conduit à travers une grande plaine jusqu'à la Rivière Thibouville qui est dans un vallon assez large entouré de hautes collines. Une petite rivière bien claire serpente au fond. Je m'y arrêtai pour déjeuner, dans un endroit nommé La Rivière Thibouville, château appartenant à un M. de Reveillac, la maison est très mal tenue, mais entourée de superbes quinconces. De la terrasse l'on découvre toute la vallée, le village est à gauche ; sur une colline les ruines d'une ancienne abbaye. En sortant de là, nous traversâmes une grande partie du parc où il y a de hautes futaies magniques. Le pays qui est très beau devient enchanteur quand on arrive sur la montagne de Lisieux qui est assez rapide. On voit la ville dans le vallon et l'on descend à travers une haie de jardins, de prés, de vergers. Le pays a beaucoup de ressemblance avec celui qui est autour de Bruxelles du côté de Laeken. Je traversai la ville de Lisieux où je fus reçue d'une manière vraiment touchante. En général, dans toute la Normandie on est bien attaché à l'Empereur et j'ai été bien émue par l'enthousiasme de ce bon peuple. Le maire et

quantité de demoiselles vêtues en blanc m'attendaient à un arc de triomphe où l'on avait fait douze petites fontaines charmantes d'où sortaient des jets d'eau. L'on voulait me présenter des fleurs, je criai à l'écuyer d'arrêter, mais le général Caffarelli qui craint qu'on ne me mange et qui voit des gens suspects partout, fit signe d'avancer et comme on obéit toujours dans ce monde à celui qui se fait craindre, l'on ne m'écouta pas et l'on chagrina beaucoup les habitants de Lisieux. J'ai dit que je voulais y déjeuner au retour.

Jusqu'à quelques lieues de Caen, le pays est charmant ; l'on ne voit que des vergers et des prairies, c'est là où l'on engraisse les plus beaux bœufs, il y a des troupeaux superbes et l'on fait du bien bon beurre et de la bonne crème en Normandie : il faut que je confesse que je ne fus pas aussi vertueuse que le premier jour : je succombai à la tentation au risque de tout ce qui pourrait en résulter. C'est aussi ici où l'on commence à voir des Cauchoises que l'on reconnaît tout de suite à leur bonnet pointu à deux barbes. Le sang est très beau ici ; on y voit beaucoup de belles paysannes. Le pays devient moins beau en s'approchant de Caen, il s'aplatit beaucoup et l'on découvre de très loin Caen où nous arrivâmes à cinq heures. Je fus logée à merveille chez un payeur parce que l'on bâtissait à la préfecture. La ville est assez jolie ; elle a entre 20 à 30 000 habitants. On y fait un commerce d'une assez jolie espèce de dentelles et de bas de coton qui ne valent rien du tout, parce qu'on les blanchit dans de l'eau de chaux. Il y a une très belle église que Guillaume le Conquérant a bâtie et dans laquelle il est enterré. Elle est toute en marbre blanc avec de très beaux vitraux en couleur. Après le dîner, je recommençai ma corvée habituelle et je reçus les autorités. Nous sommes vraiment bien malheureuses dans le rang où nous sommes : quand on est fatiguée, il faut recevoir ; quand on a envie de pleurer, il faut rire et on ne vous plaint même pas. Après cela on me donna une très jolie fête dans le jardin de M. Méchin et toutes les dames de Caen habillées en Cauchoises étaient rangées en cercle. Madame Méchin chanta un récitatif et le chœur des couplets en mon honneur. Après cela un garde d'honneur habillé en paysan m'offrit un taureau en disant un discours qu'il débita bien,

avec beaucoup de chaleur, et l'on apporta la plus jolie petite fille que l'on puisse voir, assise entre deux barils, l'un de cidre et l'autre de lait ; elle en répandit quelques gouttes. Un autre garde d'honneur vint m'offrir un cheval superbe isabelle avec la prière de le nommer Calvados. La fête finit par une ronde normande, où il y avait de bien jolis couplets. La fête a été d'un genre charmant et bien exécutée. Je partis à huit heures du matin, le 25, de Caen, bien contente d'être ce jour en route puisque c'était le seul moyen d'échapper aux ennuyeuses félicitations d'un nombre immense de personnes, qui ne vous veulent pas grand bien, ou qui vous sont très indifférentes.

Le pays est aussi beau que celui que je parcourus la veille. J'arrivai à dix heures à Bayeux, jolie petite ville de 7 000 âmes, où l'on fait aussi une espèce de dentelles pareilles à celles de Caen. A peine avais-je mis la première bouchée dans ma bouche que M. de Béarn vint pour me tourmenter pour savoir si j'irais entendre la messe, ce que je ferais et, à force de questions, finit par me mettre en colère. Il mérite vraiment le surnom de M. l'Embarras ; ce seul mot peint tout son caractère. Il fallut prendre son parti et se décider à aller en procession sous le dais, dans l'église. Elle est assez belle et grande, et dans un style gothique ; elle a été aussi bâtie sous Guillaume le Conquérant. Après la messe, l'évêque me fit attendre un bon quart d'heure en faisant sa toilette. Ordinairement je ris de ces contretemps, mais cette fois-ci j'étais trop en colère, je souffrais, je m'enrhumais et je suis bien aise que les habitants de Bayeux, en me voyant passer disent : « Quelle Impératrice laide et maussade ».

A huit lieues de là, nous passâmes le Day, bras de mer sur laquelle il y a un pont ainsi que sur la rivière de la Conce, la Douvre, la marée était basse dans ce moment. J'arrivai à Carentan, petite ville assez laide, et surtout malsaine à cause des marais qui l'environnent. L'Empereur a déjà fait beaucoup pour rendre la contrée plus saine, mais il reste encore beaucoup à faire. Le pays est toujours très joli jusqu'à Valcgne, petite ville fameuse par ses foires de chevaux qui sont les plus renommées de la Normandie. Nous eûmes pendant toute la route une poussière affreuse, elle fit place à présent à un chemin affreux et pierreux qui cahotait tellement que

l'on ne pouvait se tenir. La vue n'en dédommageait pas, car on ne voyait que des bruyères et des buissons et l'on montait et descendait continuellement, aussi attendîmes-nous avec bien de l'impatience le moment où nous vîmes la mer, et l'évêque de Bayeux avec sa lenteur fut la cause que nous entrâmes à Cherbourg à neuf heures, fatiguées au possible, et bien pressées de trouver un bon lit. Je me retrouvais avec plaisir dans la même maison qu'il y a deux ans, j'avais alors conservé de si beaux souvenirs de ce voyage. J'étais alors si heureuse et si gaie. Quelle différence d'à présent! J'habite l'appartement de l'Empereur qui donne dans une vilaine petite cour, où l'on ne voit rien et où l'on a toutes les mauvaises odeurs de la cuisine. Cherbourg n'a que 7 ou 8 000 âmes, mais la ville paraît bien plus grande qu'elle ne l'est; elle a quantités de petites rues sales et pas une belle maison.

Le 26, j'allai voir le bassin qui était encore vide malgré tous les efforts que l'on y avait faits, l'eau avait un peu percé et elle s'élevait à plus de deux pieds, on avait conservé un endroit cependant sec où je descendis, c'est là que l'on avait enterré les médailles et la platine, j'y restai quelques instants et je fus la dernière qui y mit les pieds. Le général Caffarelli y laissa un de ses éperons, ce qui nous fit beaucoup rire. C'est une bien belle chose que ce bassin, il a cinquante pieds de haut et, pour le creuser, il a fallu faire sauter et creuser un roc énorme ; on y travaille depuis dix ans. Ce batardeau a coûté 2 millions, c'est une charpente immense, qui est encombrée de terre et de terre glaise. On va en couper une portion demain. Pour cet objet, on descend du côté de la mer des ouvriers attachés à une corde qui le scient. De cette manière, en attendant, il y a deux pompes à feu qui puisent l'eau qui pénètre. L'on va construire un second bassin qui sera fait dans deux ans, il ne coûtera pas tant de peine parce que l'eau entrera du premier par un simple batardeau. C'est un chef-d'œuvre digne du génie créateur de l'Empereur.

De là j'allai voir l'endroit qui sert à radouber les grands vaisseaux, il est tout en pierre et l'on y a fait venir une source d'eau douce. Tout le bassin ainsi que celui-là sont en pierres énormes qui sont scellées avec du plomb. Ce sont les prisonniers espagnols qui l'ont fait On rencontre ici des galériens.

Les assassins portent des bonnets verts ; les autres sont rouges, et ce qui est bien triste à penser, c'est que l'on attache à la même chaîne le déserteur avec le malfaiteur. Il y a ici aux galères un sous-préfet, un curé avec son vicaire et un maire ; celui-ci pour avoir soustrait son fils unique à la conscription. Quand ils veulent s'échapper, on tire trois coups de canon et, dès qu'on les entend, les gendarmes se mettent sur la route de Saint-Lô et sur celle de Nay de sorte qu'il n'y a pas moyen qu'ils s'échappent.

Je reçus après les autorités; il y en a deux qui me firent des discours si ridicules que tout le monde éclata, je tins bon. Il est vrai que je n'y avais pas de mérite, car je ne peux rire depuis l'année passée. Je me promenai en calèche du côté de Valogne à une jolie maison de campagne de M. Dumancel, le parc est grand, mais on n'en tire pas parti et la maison est fort vilaine; on n'en tire pas tout le parti qu'on pourrait en tirer. En revenant, la vue est superbe, l'on suit le grand chemin et l'on voit la mer avec tous les bateaux qui sont en rade et les vaisseaux de guerre; on voyait de loin deux bâtiments ennemis. Il est dommage que le chemin soit si mauvais que cette promenade est une véritable corvée. Le soir, de jeunes demoiselles me présentèrent des fleurs.

Dans la campagne de M. Dumancel il y a des mélèzes superbes et des tuyas assez grands. En revenant, on voit le camp des gardes nationales, il est sur une colline.

Le 27, jour destiné pour l'ouverture du bassin, il fit un temps affreux. La mer fut très orageuse et l'on décida que la cérémonie ne pourrait pas avoir lieu avant quatre heures du soir. Je me fis conduire en calèche sur le bord de la mer du côté du fort de Querqueville et je me promenai à pied. Le chemin n'était pas très beau, l'on enfonçait dans le sable jusqu'à mi-jambes. Je cherchais des coquilles, mais nous n'en trouvâmes pas de très jolies. Nous vîmes aussi beaucoup de petits crabes de différentes couleurs. Il y avait cinq bâtiments ennemis en vue, mais ils ne pouvaient pas s'approcher parce que le vent était effroyable. Il n'y a pas beaucoup de bon poisson dans ce pays. Il faut le faire venir de dix ou douze lieues, on mange de bonnes langoustes et des homards. Comme je suis sûre que je ne serai pas grondée sur ce chapitre pendant mon

séjour ici, j'en mange à m'en donner des indigestions, mais, quand je serai obligée à Paris d'en venir à la confession, je crois que je n'oserai jamais l'avouer. Je rentrai à trois heures. On nous dit, en retournant, dans un endroit du côté de la mer, qu'il y avait là une ancienne forêt qui paraissait dans les plus basses mers dont la marée était très basse et je n'ai rien aperçu.

En rentrant de la mairie, le ministre me fit dire que le bassin ne pourrait être prêt qu'à trois heures et demie; on nous traîna comme cela, d'heure en heure, jusqu'à six heures. Je ne connais rien de plus impatientant que d'attendre. Cela m'empêche de m'occuper. Je n'ose rien entreprendre de sérieux. Nous nous consolâmes de ce contretemps par une lecture d'une dispute entre un médecin et un peintre : le médecin surtout était très plaisant. Enfin, à six heures, le ministre vint me chercher et nous mena dans une sente à côté du batardeau où il faisait si froid que deux shalls et une redingote fourrée ne purent me réchauffer, l'eau commençait déjà à entrer par deux jours et formait une cascade de quinze pieds de haut. Il s'en forma bientôt une troisième, mais le batardeau n'avait pas l'air de vouloir se briser. M. Cachin lui-même était de fort mauvaise humeur de ce que son coup de théâtre n'avait pas réussi. Pendant ce temps, tous les vaisseaux pavoisés passaient devant le bassin. L'amiral leur fit faire des manœuvres superbes et très hardies en les faisant tourner sur eux-mêmes. S'il avait été un peu moins adroit, les vaisseaux se seraient choqués et il y en aurait eu infailliblement un de perdu. A sept heures et demie, l'eau n'avait pas encore augmenté et j'étais de si mauvaise humeur d'avoir vu mon attente trompée que je m'en retournai chez moi. A neuf heures, le ministre entra d'un air consterné, en disant que le batardeau s'est enfoncé sans que nous l'ayons vu. « La cascade est encore superbe si vous voulez venir la voir.» Nous nous dépêchâmes d'aller au bassin à neuf heures un quart; il n'y avait plus de cascades et le bassin était plein, l'eau calme comme si elle y était depuis plusieurs siècles. On m'a raconté qu'à neuf heures, l'eau s'étant pressée avec plus de force contre le batardeau, en avait emporté un morceau de la largeur de plus de trente pieds avec un fracas horrible et que la terre en avait tremblé, je ne me

consolerai jamais d'avoir manqué ce spectacle, d'autant plus que c'était pour lui que j'étais venue à Cherbourg. On va ôter à présent le reste du batardeau.

La nuit était superbe et chaude, ce qui est vraiment étonnant après le froid qu'il avait fait dans la journée. On nous fit remonter en voiture pour aller voir les 10 000 fusées que l'on devait tirer du fort du Homet, mais, comme un malheur n'arrive jamais sans l'autre, le prince Aldobrandini nous fit tellement arpenter toute la ville que nous arrivâmes une demi-heure trop tard. Ce n'était peut-être pas un grand malheur : les méchantes langues disent que les 10 000 fusées se bornaient à cinq ou six qui ont encore manqué.

Le 28, la mer fut un peu moins mauvaise, j'en profitai pour aller me promener sur l'eau ; nous sortîmes par le port des Marchands en rade. Il y eut du tangage et du roulis, mais, malgré tout mon désir d'avoir le mal de mer pour guérir mon rhume, mes vœux ne furent pas exaucés. La mer était cependant assez mauvaise pour que M. de Montalivet soit malade à mourir. Nous abordâmes à la digue qui est à une lieue dans la rade. Voilà trente ans qu'on y travaille. Elle n'est pas encore finie et ce n'est qu'à force de jeter des pierres perdues dans la mer qu'on a pu élever ce qui en restait. On a à présent fait la batterie Napoléon qu'on a élevée depuis deux ans de vingt-cinq pieds plus haut avec des peines incroyables. Le ministre nous avait fait dresser une très jolie tente où nous admirâmes les bords de la mer, la ville de Cherbourg, les vaisseaux en rade et la mer qui était devenue tout à fait calme.

On me montra l'endroit où, en 1809, périrent 147 hommes sur la digue. Ils s'endormirent un jour pour ne plus se réveiller, la mer les emporta avec le fort, il n'y en a qu'un qui, étant ivre, s'était fourré dans un trou et qui fut très surpris de se trouver, le lendemain, seul sur la digue; il y a à présent un (abri) pour retirer la garnison au moindre danger.

En revenant à Cherbourg, nous montâmes à bord du vaisseau amiral le *Courageux* de 82 canons. Nous prîmes une collation dans la chambre du capitaine, où l'amiral nous assurait que l'on trouverait toutes les commodités de la vie dans un bâtiment pareil. C'est cependant une triste

habitation qu'un vaisseau de guerre. Les troupes firent des manœuvres, je descendis dans la première et la seconde batterie; je ne me hasardai pas au fond de cale où l'on met les blessés, parce qu'on risquait de montrer ses jambes et qu'il fallait descendre une échelle.

Les autres bâtiments qui sont en rade sont le *Polonais*, [la ...] et l'*Iphigénie*, frégates, des bricks et corvettes. En revenant à Cherbourg, tous ces bâtiments nous saluèrent, je trouve que ces coups de canon font bien mal — surtout dans ce moment. Le soir nous eûmes spectacle ; la salle est laide, mal éclairée et ne contient que quatre cents personnes, et l'on nous donna *le Petit Matelot* où l'on avait mis des couplets pour moi, qui me mirent tout à fait en scène, ce qui me mit en colère et me donna un tel embarras, que je ne savais où me fourrer. Je n'aime pas les louanges en face, surtout quand elles ne sont pas vraies, comme quand on dit que je suis belle. Je n'aime qu'une seule espèce de louange, c'est quand l'Empereur ou mes amis me disent : je suis content de vous, cela me donne encore plus le désir de faire du bien, mais, ce soir, je me mis tellement en colère que j'en toussai pendant plus d'une heure et que j'aurais volontiers battu tout le monde.

Le 29, nous nous promenâmes encore sur mer. La mer fut plus houleuse qu'hier ; il y eut des coups de tangage qui étaient insupportables, et nous ne pûmes jamais approcher du fort Impérial, but de notre promenade. Il est situé dans l'île Pelée, dans la même ligne que la digue. Après des efforts de deux heures, nous fûmes obligés de retourner du côté où la pêche devait commencer. Il fallut pour aborder, se mettre dans un autre canot et le vent balançait tant le bâtiment, qu'on courait risque en y sautant de tomber dans la mer entre les deux bateaux. La mer était trop basse pour pouvoir aborder entièrement et nous fûmes obligés de prendre notre parti et de nous faire porter dans des fauteuils jusqu'au moment où la pêche commença. Je la vis en calèche. On tira cinq coups de filets qui étaient placés sur la plage jusqu'au port de Cherbourg. Ces coups de filets ne furent pas très heureux, l'on ne prit que du petit poisson, surmulets, des plies qui sont d'un bien beau vert, des raies, mais encore toutes petites, des seiches qui rendent l'eau noire quand on les touche, des crabes

et un polype qui est si affreux que son image ne me sortira pas de longtemps de la tête. Il avait un corps rouge avec une poche et une douzaine de jambes ou bras qui avaient la couleur de la viande crue qu'il allongeait à volonté et avec lesquels il vous entortillait tant que l'on ne pouvait plus s'en défaire. Les Anglais vinrent si près que nous jugeâmes prudent de nous retirer. Le soir, tous les vaisseaux de guerre furent illuminés. L'on me donna une fête le soir qui ne fut pas très mal pour cette petite ville, je m'amuse assez aux fêtes que l'on me donne en personne parce qu'il y a des personnes qui dansent assez ridiculement, il y avait entre autres une dame qui levait tellement le pied qu'on lui voyait la jambe jusqu'au genou et un monsieur qui, en dansant, ressemblait pas mal à une écrevisse qui ouvre ses pattes.

Le 30, il fit tant de vent que l'on ne put pas aller sur mer; ces dames s'y hasardèrent un instant et furent obligées de rentrer au bout d'un quart d'heure, j'avais bien envie d'y aller parce que l'on me disait que cela ne se pouvait pas, parce que je possède l'esprit de contradiction à un point supérieur, mais le ministre ne le voulut pas parce qu'il craignait le danger. Je fus donc obligée de me contenter d'aller sur le *Zélandois*, vaisseau sur le chantier qui sera lancé le 10 septembre. Il est aussi de 82 canons et est tout à fait achevé, à l'exception de ses mâts, mais il n'est pas encore armé. La place du *Zélandois* est remarquable parce que c'est là où l'on fonda les premières maisons de Cherbourg, dont on lit, dans l'ancienne chronique, que, vers le milieu du XIIe siècle, Mathilde, petite-fille de Guillaume le Conquérant, reine d'Angleterre et duchesse de Normandie, fut, non loin du port de Cherbourg, assaillie d'une violente tempête ; que, se croyant près de périr, elle fit vœu de chanter une hymne en l'honneur de la Sainte Vierge et de fonder une abbaye sous son invocation au lieu où son vaisseau pourrait aborder. Le pilote ayant aperçu la terre et conçu l'espérance d'y arriver s'écria avec transport « cante Reyne vechi terra ». Aussitôt Mathilde reconnaissante, se prosterna à genoux, chanta l'hymne et fit construire une chapelle près du ruisseau où elle aborda et qui porte encore le nom de Chantereine. Cette chapelle dont on voyait encore les ruines en 1790, était située un peu au-dessus de la place,

où, dans ce moment, on construit le vaisseau *Zélandois*. Mathilde, toujours fidèle à son vœu, fonda aussi l'abbaye de Cherbourg, desservie par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin et rasée par Charles II roi de Navarre, de peur que les Anglais n'y vinssent; la chapelle de Notre-Dame-du-Vœu éprouva le même sort, dans la suite. Et l'abbaye et la chapelle furent reconstruites, mais elle fut portée un peu au-dessus de l'emplacement qu'elle occupait jadis. Elle existe encore tout près du ruisseau de Chantereine et de l'ancienne abbaye de Cherbourg, qui est devenue depuis la Révolution l'hôpital de la Marine. L'abbé, aujourd'hui cardinal de Bayanne, a été le dernier abbé commendataire de l'abbaye de Cherbourg jusqu'à la Révolution. On dit presque chaque jour la messe dans la chapelle de Notre-Dame-du-Vœu; c'est à elle qu'à l'exemple de Mathilde se recommandent les marins assaillis par des tempêtes. A peine descendus à terre, ils allaient en procession s'acquitter de leurs vœux avec tous les signes de respect et de reconnaissance envers l'Étoile de la mer. En 1790, cette chapelle a été transformée en poudrière. C'est à Charles VI que la France est redevable de la possession de Cherbourg, mais les Anglais profitant de la maladie déplorable de ce monarque, descendirent en Normandie avec 50 000 hommes et n'ayant pu venir à bout de s'emparer de Cherbourg vigoureusement défendu par ses habitants, ils en corrompirent le gouverneur à force d'argent, et cette place leur fut livrée en 1418. Charles VII les en chassa en 1450. Les habitants de Cherbourg, toujours pleins d'affection pour leurs souverains légitimes, pendant les trente-deux années qu'ils vécurent sous la domination des Anglais et, depuis 1418 jusqu'en 1450, avaient fait vœu à Dieu que, s'ils venaient à être délivrés du joug de ces insulaires, ils érigeraient dans l'église, en l'honneur de la Vierge, un monument propre à retracer l'image de son Assomption dans le ciel. Ce monument fut exécuté sous la direction de Jean Amber, architecte de Cherbourg, fut achevé en 1468 et placé sous la voûte de la nef de Notre-Dame-de-la-Montée, aujourd'hui l'église paroissiale. Cette machine représentait, en personnages mus par des ressorts, le couronnement de la Mère de Dieu dans le ciel. Ce pieux spectacle attirait un grand concours de monde à Cher-

bourg dans les fêtes solennelles, surtout le jour de l'Assomption, il donna naissance à une illustre et nombreuse confrérie composée de toute la noblesse de la France, de l'Angleterre et de la Hollande et qui s'honorait de compter à sa tête le cardinal Georges d'Autriche, archevêque de Valence, oncle de Charles-Quint. On cessa de faire mouvoir les ressorts de ce monument, en 1704, à cause d'un accident funeste survenu pendant la cérémonie, mais il a existé sous la voûte de Notre-Dame-de-la-Montée jusqu'au commencement de la Révolution. Le 28 avril 1532, le roi François Ier vint à Cherbourg. Les clefs de la ville lui furent présentées par Jean Lasne, gouverneur de la place, lequel, à la tête des douze plus notables bourgeois, harangua Sa Majesté à la porte de Notre-Dame. Ensuite le roi se mit sous le dais, entra dans la ville et fut conduit à l'église, au milieu de laquelle il se plaça sur le trône. Le *Te Deum* fut entonné par le cardinal de Lorraine qui, dans ce voyage, avait accompagné le dauphin. Après cet hommage rendu à l'Être Suprême, le roi se retira au château, y resta trois jours et accorda les plus (grandes) franchises à la ville. Les habitants de Cherbourg avaient amassé la somme de 28 000 francs pour achever le portail de bas de la dite église, mais François Ier ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, la ville de Cherbourg consacra cette somme à la rançon de son souverain.

En 1366, lorsque la ville de Cherbourg appartenait à Charles II, roi de Navarre, ce prince pour honorer les habitants de cette ville en considération de l'ardeur avec laquelle ils avaient repoussé ou attaqué les Anglais dans leur propre pays, les créa tous barons. On disait, en parlant d'un habitant de Cherbourg, *père à baron*. Cette ville où l'affection pour ses souverains, est une qualité distinctive et héréditaire, a pour devise ces mots : *Semper sui conservatrix* (qui s'est toujours défendue elle-même).

Après avoir vu le *Zélandois*, je m'embarquai sur le bassin pour pouvoir dire que j'y avais été de toutes les façons : l'eau était très calme, il y avait des bateaux qui tâchaient d'entrer par l'ouverture du batardeau, mais elle n'était pas encore très grande et la mer était si houleuse qu'ils ne purent pas y parvenir. Je fis trois fois le tour et je me rendis après,

en voiture, dans le jardin de M. Cachin, l'ingénieur en chef. Il est situé à l'extrémité de la ville sur le chemin de Valogne, il est très petit, car il n'a que deux arpents et demi, mais on l'a planté avec un tel goût que l'on peut s'y promener plus d'une heure en passant toujours par de nouveaux chemins. La maison est très petite, elle n'a que trois pièces. Plus loin, il y a une salle de billard taillée dans le roc, et le jardin est si bien arrangé que l'on croit que le Roule y est compris. Ses limites sont un ruisseau d'une eau bien claire dans lequel, par un gros temps, arrivent quelquefois des saumons de 20 à 30 livres. L'on monte et l'on jouit d'une très belle vue : d'un côté, l'on voit la rade, de l'autre le Roule et, derrière soi, le grand chemin et les vallons de Valogne. Le jardin a coûté bien de la peine à arranger. Quand M. Cachin l'acheta, ce n'était qu'un roc inculte et, à présent, il est remarquable par sa belle venue et son beau gazon. Le myrte, les hortensias y croissent en pleine terre et ce qui vient en serre chaude à Paris vient ici dans une serre ordinaire. La température, en hiver, ne va jamais au-dessous de deux degrés, et il ne tombe guère de neige, mais le temps est très inconstant.

Je rentrai à quatre heures chez moi. Il faisait déjà un froid piquant; ce qui n'arrangea pas bien mon rhume et ce qui me fit penser que (je négligeais) un peu trop les sermons de M. Corvisart, mais je veux mériter mon titre de mauvaise malade. Le soir, il y eut spectacle : heureusement pas de pièce de circonstance. J'étais décidée à avoir la migraine dans ce cas. Le 31, je voulus faire mes adieux à la mer, elle était assez calme quand je m'embarquai, mais au bout de cinq minutes, il s'éleva un vent si considérable que je ne pus rien faire de tout ce que nous nous étions proposé. Nous flottâmes donc au gré des vagues pendant une heure et je débarquai dans le port des Marchands pour monter en calèche sur le Roule. Le chemin, pour y aller, est extrêmement mauvais et cahotant. Il faut même faire un détour pour y monter, mais arrivé au sommet l'on est dédommagé par la belle vue dont on jouit de ce fort qui n'est pas très considérable. On voit Cherbourg à ses pieds et les collines à gauche, à droite la vallée délicieuse remplie de maisons de campagne et de bois, et, devant soi, la mer ; la mer à plus de quinze lieues

au large avec tous les vaisseaux qui ont l'air de petits points noirs. Dans le moment où je voulais me retourner pour voir la vue derrière moi, il survint un tel vent que je reçus une si grande bordée de poussière dans les yeux que je fus obligée d'y renoncer et que je fus contrainte à me borner à entendre dire qu'elle était magnifique. Je descendis à pied par un chemin affreux, rempli de cailloux et de grosses pierres roulantes, qui avaient leurs dangers, car quand on s'avisait de regarder (la vue) au lieu de son chemin, l'on courait de grands risques de s'estropier. Deux de ces messieurs se jetèrent par terre, ce qui nous fit rire beaucoup. Nous arrivâmes avec les pieds en compote à la maison où je fus bien agréablement surprise par l'heureuse nouvelle de la grande bataille de Dresde. Cette nouvelle nous fit passer fort gaiement notre dernière soirée à Cherbourg. Tout le monde était si content, il n'y a que moi qui ne jouissait pas d'une joie pure, nous avons gagné une bataille, mais cela ne me ramène pas l'Empereur. Cette seule idée m'empoisonne toute ma félicité.

Le lendemain, nous partîmes à huit heures du matin pour Caen. Le prince Aldobrandini s'était mis dans la tête qu'il ne fallait passer le Day qu'à cinq heures, de sorte qu'il nous fallut aller si doucement que l'impatience me prit. Quand elle cessa, l'ennui s'en suivit, et, pour me distraire, je mangeai toute la journée, il s'en suivit une indigestion, sans que le prince se doutât de tous les maux dont il était cause. Je crois qu'il s'en consolerait facilement parce qu'il a assez l'habitude d'impatienter tout le monde.

J'arrivai trop tard à Bayeux pour voir la tapisserie de la reine Mathilde, nous ne fîmes que changer de chevaux et nous arrivâmes à dix heures à Caen. Je partis le lendemain à huit heures; je déjeunai à Lisieux, dans une très belle maison. Nous quittâmes l'ancienne route entre le Marché-neuf et Brionne. Avant que d'arriver à cette dernière petite ville, l'on traverse un pays charmant. Ce pays devient aride après; l'on ne fait que monter et descendre jusqu'au moment où l'on entre dans un bois très beau. Après cela, on arrive sur un site assez rapide où l'on découvre une vue assez superbe : la Seine à gauche à ses pieds, bordée des deux côtés de maisons de campagne et de jardins; des collines à gauche ; dans le fond de l'horizon,

d'autres plus élevées et à leurs pieds la ville de Rouen dont on ne voit que les clochers ; on arrive ainsi à Moulinaux où l'on change de chevaux. Je ne pus distinguer le reste de la route jusqu'à Rouen, car il faisait nuit. A une demi-lieue de Rouen, l'on entra dans une allée superbe qui était illuminée. Le maire m'y attendait. Le chemin jusqu'à Rouen était tout illuminé autour du pont de bateaux ; et les boulevards étaient illuminés d'une manière charmante. Une guirlande de lampions à laquelle était attachée une couronne, attachaient une allée à l'autre. Il y avait une pareille à chaque arbre. Cela faisait, de loin, un coup d'œil charmant. Je logeai chez le préfet, M. de Girardin, homme aimable qui a tout à fait de bonnes manières. Je logeai dans l'appartement de madame de Girardin qui donne sur un petit jardin et sur les boulevards. Il est seulement dommage qu'on n'y puisse pas dormir, car on fait un train terrible dans la rue dès quatre heures du matin.

Aujourd'hui, je me suis levée de très mauvaise humeur, parce que je n'ai pas de nouvelles de l'Empereur. Il n'est pas exact. Je vois qu'il m'oublie. Ah ! il n'y a que nous autres femmes qui aiment avec constance. Les hommes sont si légers ; aussi ne devrait-on pas s'en affliger ; malheureusement, je ne suis pas assez raisonnable pour cela, mais je veux le punir. Je ne lui écrirai pas pendant huit jours, il verra comme c'est agréable. Le temps a été superbe toute la journée. J'ai reçu, à midi, les autorités qui sont très nombreuses. Il y a le frère de l'archichancelier qui est évêque ici et qui est effroyable. Quelqu'un me disait que l'on devrait le mettre sous verre et le conserver comme curiosité sous le nom de monstre marin. Rouen est une très grande ville, elle a 80 000 habitants et beaucoup de commerce, surtout en cotonnades et en sucreries. La ville m'a offert une corbeille de bonbons. Je suis sortie à midi et j'ai été voir le pont de pierre que l'Empereur fait construire et qui sera très beau : il est commencé depuis deux ans et sera fini dans huit. Il offre beaucoup de difficultés parce que l'eau a quarante pieds ici. L'on me montra aussi les plans pour l'élévation des quais et pour une Bourse qui sera bâtie sur le pont. Encore de nouveaux bienfaits de l'Empereur pour ses peuples et comment peut-on faire autrement que de

le chérir et de l'adorer? De là je me rendis dans la vallée de Deville qui s'étend à trois lieues de Rouen et qui est vraiment délicieuse. Elle est très étroite et remplie de maisons de campagne et de jardins délicieux. Les bois qui sont sur les collines des deux côtés appartiennent à M. de Montault, chambellan de l'Empereur et l'un des plus riches propriétaires de ce pays. Il y a aussi beaucoup de manufactures ; je vis une très belle filature qui occupe plus de 600 ouvriers et qui file quatre milliers de coton par mois. Il y a beaucoup de machines très ingénieuses et toutes nouvelles, mais je ne suis pas assez savante pour les expliquer. C'est la seule maison qui n'a jamais cessé ses payements. Le maire de Deville a une fabrique de rouge d'Inde qui touche à celle-ci et que j'ai été voir. Ils ont un secret pour faire des teintures rouges aussi belles que l'écarlate. En revenant vers Rouen, j'ai été voir une fabrique de toiles peintes, qui est très belle. J'y ai imprimé un morceau de toile. On en fait de très jolies et qui sont beaucoup vendues. Dans ce pays, on en fait 26 000 pièces par an. Le jardin de cette fabrique quoique petit, est très charmant : on a fait un joli salon d'un colombier. La maison est meublée avec un goût exquis. Je revins à Rouen par le même chemin où je suis venue : il y avait tous les habitants de la ville sur les boulevards. Je me promenai un moment dans le jardin de la préfecture qui est fort petit. En rentrant, je reçus des nouvelles de l'Empereur, cela me donna des remords sur l'article que j'avais écrit ce matin. Il est vrai que, si nous ne sommes pas légères, nous jugeons au moins fort légèrement. J'eus beaucoup de monde à dîner; je causai avec le préfet et je l'entendis avec plaisir dire du bien de nos amis de Paris, car quand on est absente, c'est un bien doux plaisir de parler des gens pour qui on a de l'amitié. Les jeunes demoiselles m'apportèrent une corbeille remplie des produits de l'industrie nationale; on me présenta les dames et j'allai au spectacle. La salle est très jolie, ronde. L'on donna le *Billet de loterie*, dont la musique aurait pu être charmante si elle avait été mieux exécutée. Après cela on me donna une pièce de circonstance qui était beaucoup plus jolie et plus simple que celle de Cherbourg. Aussi m'étais-je promis de rayer la moitié des couplets avant. Entre les deux actes, il y a eu une cantate dont la

musique était d'un amateur. On dit que le feu d'artifice était superbe ; j'aimai mieux me coucher que de le regarder.

Je suis partie aujourd'hui à midi, de Rouen ; nous avons employé plus d'une heure à traverser les boulevards, après cela nous allâmes plus vite. Le pays est très beau ; l'on va presque toujours au bord de la Seine ; on voit beaucoup de jolies maisons de campagne et beaucoup de bois. Entre Saint-Ouen et Notre-Dame du Vaudreuil, l'on passe le pont de l'Arche où l'Empereur a fait faire pour 150 000 francs de travaux. La Seine n'y était pas navigable : avec l'aide de deux écluses et un roc que l'on a dû bâtir dans le fond, on y passe à présent aussi bien qu'ailleurs. Le chemin jusqu'à Rosny est aussi joli que celui que nous avons parcouru avant. Nous dînâmes dans notre auberge malpropre de Meulan et nous arrivâmes à une heure du matin à Saint-Cloud, où j'ai fait tout de suite le vœu que ce voyage soit le dernier.

Faut-il continuer?

Ce voyage de Cherbourg précède de si peu le désastre de Leipzig. L'Empereur envisage dès lors comme la meilleure solution sa mort à l'ennemi. La défection des Allemands biseaute toutes les cartes. L'armée de 1813 si fortement entamée doit battre en retraite en hâte, redoutable encore, car à son passage à Hanau, elle écrase les Bavarois qui ont prétendu lui barrer la route. Marie-Louise, durant ces désastres, continue la même vie et s'efforce à faire bonne mine durant qu'autour d'elle manœuvrent des porteurs de trahison.

Rentré le 9 novembre à Saint-Cloud, l'Empereur n'y peut tenir et rentre à Paris le 20, contre le gré de Marie-Louise. « Car l'air de Saint-Cloud lui profite mieux que celui de Paris. » A Paris, l'Empereur veut essayer si dans la représentation législative, il trouvera un élément sur quoi s'appuyer. Il parle, à ces parlementaires, de l'indépendance nationale : ils lui répondent par du patois libéraliste. Il tente par Marie-Louise, près de l'empereur d'Autriche, une suprême démarche en vue de la paix. L'empereur François répond par des mots et des mots plus que vagues, « ceci occa-

sionnera quelque retard jusqu'à ce qu'enfin la chose soit en train ; alors elle ira, s'il plaît à Dieu ». Ainsi tout casse ; il ne reste à Napoléon que le peuple et son épée.

Il va donc se jeter de nouveau aux batailles, laissant à Paris l'Impératrice régente qui « a, elle seule, plus d'intelligence que tous ses conseillers ». Et c'est par un billet de Napoléon à Marie-Louise enlevé par les coureurs de Blücher que les Alliés apprendront le mouvement décisif que tente l'Empereur et se jetteront sur la route de Paris où les traîtres les attendent pour leur livrer la ville et la France.

Et c'est ici le dernier voyage que Marie-Louise fait en souveraine — souveraine proscrite — le voyage de Blois. Peut-être quelque jour en trouvera-t-on une relation de sa main — une relation gaie ! Un voyage à la Chapelle et Bachaumont qui tente de faire rire.

Et maintenant que faut-il penser de cette femme qui, durant ces quatre années, a été l'Impératrice des Français ; qui, durant quelques mois où elle porte le titre de régente, semble habilitée par l'Empereur à tout diriger jusqu'au moment où il s'agirait vraiment de la mettre à l'œuvre et où il lui enlève tout pouvoir? Donc qu'elle ait cette extraordinaire habileté que lui attribue son mari, on n'en a aucune preuve, et l'on est disposé à penser qu'il y a là une illusion de tendresse maritale. Assurément, le texte du voyage à Saint-Quentin est fait pour changer l'opinion qu'on a généralement sur l'intelligence de Marie-Louise. Elle est arrivée depuis trois mois en France, et elle pense, elle observe, elle écrit comme une Française avisée qui connaît les êtres. Elle dirige sur sa belle-sœur Caroline des observations qui montrent assez comme elle la voit ; et elle sait de même ce qu'elle doit penser de Metternich et du grand-duc de Wurtzbourg qui tous deux font la cour à la reine de Naples. Elle semble regarder les paysages, comme elle sait juger les êtres.

Et puis, brusquement, c'est fini. L'année suivante, ses lettres à l'Empereur sont d'une petite fille sage et amoureuse. Un écrivain viennois a prétendu que chez elle l'amour n'existait pas. Qu'est-ce donc? Et pourquoi ces inquiétudes, ces énervements, ces reproches, s'il n'y a pas d'amour? Toutefois,

admettant que l'Impératrice aime physiquement son mari, l'on ne saurait dire que l'amour ait développé son intelligence, et l'opinion qui prévaut à son sujet pourrait bien être fondée en justice. Toutefois, il ne serait point impossible qu'une grande timidité, un extrême embarras, de la hauteur, la continuelle flatterie de la dame d'honneur aient élevé une muraille infranchissable entre elle et les dames du palais, entre elle et la société, entre elle et la France. Mais ce n'est vraisemblablement pas madame de Montebello qui imprime cet air de niaiserie sur tout ce qu'elle dit et qu'elle écrit. Son père employait ses loisirs à fabriquer une cire à cacheter dont il était aussi fier que de ses couronnes. Mais, à moins qu'il ne faille penser qu'il n'ait eu aucune part aux actes de son gouvernement et qu'ils aient été tous du fait de ses ministres, on est bien contraint de reconnaître une suite dans les desseins qui lui appartient, car quel que soit le ministre auquel il fait appel, il continue à suivre sa ligne ; elle s'infléchit, elle se tord, elle ne se brise point. A la vérité, on peut penser que l'empereur est le jouet d'une caste où il recrute tous ses serviteurs, à laquelle sa femme, ses frères, ses cousins, tout ce qui l'entoure appartient et qui lui impose à la fois ses idées et ses procédés d'action. Le jour où un des archiducs le plus célèbre et peut-on dire, le seul qui ait acquis une gloire personnelle, paraît s'opposer à des résolutions qu'il taxe de félonie, il est mis à l'écart et disparaît.

Livrée à elle-même, du moins en ce qui touche l'Empereur, que madame de Montebello n'ose point attaquer — pour le moment — Marie-Louise paraît éprouver pour Napoléon une sorte d'amour physique, une admiration qui tient à la foi dans son invincibilité, dans son génie, peut-être à sa robustesse physique et à sa générosité. Tout ce qu'elle souhaite il le lui offre, tout ce qu'elle désire pour elle et pour les siens, tout ce qui peut être une joie pour ses yeux, une parure pour son corps, il se fait un plaisir de le lui donner. Elle n'a rien à désirer et, sauf qu'il la prie à des moments de ne pas abuser de son estomac, il n'a garde de lui rien commander. Il est convaincu qu'elle est d'extraction quasi divine. Elle garde le prestige que lui confère sa naissance, qui la met si fort au-dessus de tous les individus, qu'elle en devient un être sacré

dont il participe. Elle a pris conscience de l'autorité dont il l'a revêtue et de l'étonnant prestige qu'il lui concède. Elle ne le mène point, mais, à des jours, il prend son conseil. Or, non seulement elle ne sait rien des êtres, mais dans le harem où il l'a enfermée et où elle-même se plaît à vivre, elle ne voit même pas qu'il y a autre chose qu'elle-même, la duchesse et le baron.

Son fils?... sait-elle qu'il existe. Quand il était tout petit enfant, elle redoutait de le prendre dans ses bras, et elle ne s'y risquait point. Elle n'a point appris à être mère dans la société si intime de madame de Montebello, qui, toute à sa haine contre la gouvernante, madame de Montesquiou, ne cherche que les moyens de nuire à celle-ci et, n'y pouvant mordre, l'écarte au moins le plus qu'elle peut et l'empêche de parvenir à l'Impératrice. On ne saurait dire qu'elle n'aime pas son fils. Elle ne le connaît pas et les mentions qu'elle fait de lui dans son journal suffisent à le prouver.

Seul, le sentiment qu'elle a pour son père et pour ses frères et ses sœurs, domine impérieusement, comment n'en suivrait-elle pas l'impulsion quand elle sera arrachée du milieu où elle vit? — Seule la duchesse pourrait lutter et elle n'aura garde. D'autres influences il n'en est pas : femmes rouges, femmes blanches et femmes noires ont la même valeur devant elle et elles ne sont pas. Il y aurait l'Empereur. Et pour les raisons qu'on a vues, mais surtout parce que cette jeune femme a des sens exigeants et impératifs. Tout s'explique par là ; ce n'est pas beau pour l'humanité, mais ne faut-il pas se rendre compte que si l'heureuse Autriche gagne par les mariages ce que d'autres nations acquièrent l'épée en main, les filles d'Autriche portent sur elles un enjeu qui n'est point négligeable?

Oh ! la misérable femme ! N'est-ce pas elle qui, à Blois, au milieu du désastre, ayant permis que deux chambellans fussent introduits dans la chambre où elle est couchée, suit le regard de l'un d'eux, croit voir qu'il est attaché sur son pied et lui dit : « Vous regardez mon pied, il est joli, n'est-ce pas? »

« Oh ! femme, femme », carogne de femme! n'est-ce pas, Figaro ?

FRÉDÉRIC MASSON

D'APRÈS RENÉ LEYS[1]

Le sommeil est impossible. Et ce grand œil jaune du ciel pékinois, ce grand soleil si quotidien qu'on le réclame comme un dû, qu'on l'attend comme un ami fidèle... Je m'accorde donc plein congé, puisque mes professeurs eux-mêmes...

Et ce grand soleil donne encore une ombre allongée que je suis debout, dehors, à cheval, en route pour n'importe où sous sa lumière et sous le bol bleu sans tache... — n'importe où, c'est-à-dire évidemment près du Palais.

D'instinct, me voici face à Tong-Houa-men, la porte de l'Orient Fleuri, — jamais vue encore à cette heure princière... encombrée de chars à mules, de valets, d'eunuques et d'officiers en tenue de cérémonie : le chapeau d'été, le chapeau conique de paille à la queue de crin rouge, que l'on coiffe par ordre aujourd'hui. Par-dessus tout, le flanc violet du mur, coiffé des trois chapes recourbées... Je sais, d'instinct, que la porte va s'ouvrir.

Elle s'ouvre. Un flot en débouche et me refoule. Je prends poste à l'angle de la grande avenue par lequel il faudra bien que le cortège tourne. La garde, échelonnée de dix pas en dix pas, ose à peine écarter l'Européen que je suis. On

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1921.

voudrait bien me faire descendre de cheval. Je descends. On me laisse libre ; et, simplement, au moyen de quelques mouvements de coude polis, on accepte ma présence au premier rang, et je vais voir...

Je vais bien voir. C'est l'heure de la sortie du Grand Conseil, tenu chaque jour avant l'aube, logiquement, afin de régler par avance de quoi sera fait ce jour-ci. Le Régent sort le premier, pour regagner, hors de ces murs, ses maisons privées ; voilà son escorte, à toute allure, droit sur moi ; d'abord des ambleurs mongols, portant en vedette des étendards... puis, un extraordinaire cavalier, jeune et rond, brun de visage, trapu et vif, serrant fortement de ses courtes jambes la selle haute très arçonnée, la selle chinoise qui le juche bien plus haut que l'échine de son cheval... Un œil étincelant qui fouille à la fois la rue et les passants... Dans un éclair, voilà toute la chevauchée Tartare conquérante, aux prises, il y a deux cent quarante ans, avec la Chine soumise... Ces Mandchous, durs et mobiles, à la tresse longue, servant à lier les paquetages au-dessus du front, pour la traversée des fleuves à la remorque de la queue de leurs chevaux... Le fait est là ! Ce sont les conquérants, et depuis, par centaines de millions, les Chinois se rasent le front et tressent leurs cheveux en natte..., sans jamais passer une rivière...

Le conquérant comme les autres, en un clin d'œil, a passé la rue. Et toute la Mandchourie chevauche et semble détaler avec lui.

Toute... jusqu'à la déplorable voiture de gala européenne où j'aperçois, derrière les vitres, le Prince Tch'ouen ; Lui, fils du Septième Prince et Régent de l'Empire, il a choisi la mode européenne ! — Déjà ! — Et ce sont deux grands trotteurs russes qui l'emmènent, à bonne allure, je dois le reconnaître !...

Il va passer, après un autre tournant ou deux, sur le pont de Heou-men, le pont de l'attentat. Je puis donc sauter à cheval. Je suivrai au trot ou au petit galop dans les allées latérales de ces voies larges de Pékin... Je vais...

Mais derrière la voiture du Régent, une curieuse figure de jeune officier mandchou m'arrête net au montoir. Mince, le nez un peu fort, de beaux yeux sombres... — Je jurerais reconnaître René Leys en personne... si mon serment à ce pro-

pos n'était parfaitement ridicule... Le cavalier passe à toute allure et se perd au milieu des autres. Mais cet excellent René Leys sera bien amusé ou peut-être scandalisé quand je lui avouerai innocemment lui avoir trouvé un « sosie » dans la Garde Impériale !

Je perds du temps à dévisager le sosie. Tout est loin. Les cavaliers s'enfuient à la débandade... Voici un nouveau défilé, moins rapide, mais combien plus classique ! Une chaise à huit porteurs, et, dedans, la silhouette large du Grand Conseiller Na-T'ong, « premier Protecteur ». Il est vraiment beau à voir, assis et puissant, — mais difficile à suivre exactement à une allure de cheval : trop lent pour le trot, il dépasse mes foulées de pas, et d'ailleurs, aucune bombe, aucun attentat à espérer sous ce gros personnage peu offensif.

Je rentre chez moi. Je m'endors enfin... qu'il est tard ! Et je n'ai pas de fleurs ! En faut-il pour recevoir une jeune femme mandchoue? Car je sais depuis une heure à peine, par les soins de mon boy, que — loin de remonter à notre second Empire (je paraphrase), — madame Wang actuelle, est la troisième madame Wang, c'est-à-dire ma toute contemporaine...

Enfin, il est tard. On n'attend point la nuit close pour dîner en Chine... Je n'ai pas de fleurs !... Pour couper court à toute hésitation, les voici.

Spectacle inoublié. La « troisième madame Wang » s'avance sur ses hautes semelles blanches, épaisses de trois pouces, et balance un corps fluet et long surmonté d'un visage que j'ai bien vu du premier coup, et que je mets en vedette dans mon portrait : c'est une lune ovalaire, fardée de blanc, découpée de longs yeux bridés comme il s'impose, tamponnée aux deux pommettes d'admirables disques d'un rouge carminé du dernier fatal. Les cheveux, lissés et collés, ont le noir bien connu de l'aile de corbeau, — qui est bleu ; ils se relèvent en arrière, se plaquent sur la large broche d'argent. Enfin, le cou possède évidemment ce «poli gras du suif épuré et figé... » (Livre des vers, ode dix-millième.)

Au fait je suis dix mille fois ridicule de me moquer ainsi. Ce visage, raclé à fond, laisserait voir un agréable champ de

peau claire ; et sous la robe droite mandchoue, les épaules et les reins se meuvent d'un élancé adolescent... Et vraiment ceci me distrait des formes grasses et de la petitesse dodue que revêt un peu trop la beauté chinoise du nord...

Je n'exprime évidemment aucun de ces divers sentiments. Je fais des gestes mandchous appris de la veille, auprès du mari. Lui, est fier de mener sa femme en « soirée européenne ». Elle, très amusée de mes fourchettes à quatre dents, de mes couteaux, de mes verres, — de voir changer tant de fois d'assiettes pour si peu de services. Mais elle s'intéresse tout à fait au mauvais champagne que le père Leys et Cie m'a fourni, voici un mois, à des prix défiant toute surenchère.

Mon boy sert de mauvaise grâce. Lui seul et moi sentons l'indécence, pour cette honnête femme, à se trouver près de son mari assise à la même table... même européenne ! Mais la lampe baisse ; les couleurs trop vives reculent ; la coiffure largement équarrie se perd dans les ombres... Il ne reste que des yeux presque débridés ; un nez... existant, presque modelé, et surtout ces épaules minces sous la soie souple et mince de la robe... Vraiment, l'on conçoit ici toute la féminité de la longue et impudique robe, à voir la femelle chinoise se pantalonner de deux fourreaux chastement ficelés à la cheville, serrés à la taille, et inexpugnable à tous les désirs qu'elle a, par avance, éteints.

Je n'omets point que les dames mandchoues ne sautillent pas sur des moignons aiguisés; mais marchent hautement, le pied à plat sur les épaisses semelles blanches...

Madame Wang, si mon vocabulaire à peine éclos comportait plus de mots poétiques et floraux que votre vieil époux ne m'en a appris encore, soyez certaine de mon premier soin à les essayer, à son insu, à vos pieds.

14 mai 1911.

J'entre au hasard, de bon matin, dans mes bâtiments du sud. Tiens ! Ah par exemple ! Il est là ; couché à peu près habillé sur son lit, et dormant. Il est très pâle. Mais quand est-il rentré? Je n'ai pas entendu ouvrir... ayant profondément rêvé de madame Wang.

Je sors très doucement. J'appelle le boy : il ne sait rien, mais injurie le second boy qui le renvoie au coolie, qui dénonce le portier, lequel n'était pas à sa porte. Le fait est là : René Leys, rentré pendant la nuit, dort enfin chez moi. Pourquoi ne pas se déshabiller? Est-il si paresseux, si timide, si pressé de ressortir? Je recommande à mes gens (ce qui est aussitôt répété à voix perçante), qu'on ne fasse aucun bruit ce matin...

... — Comment ! Vous voilà debout, à cette heure ! Où allez-vous maintenant?

— Faire mon cours, — répond tout naturellement René Leys, lavé, cravaté, les joues mates un peu rosies, qui sort de sa chambre et s'apprête à s'en aller.

Je n'ose retenir un si ponctuel professeur. Vexé, je m'en prends à mes domestiques. Le portier, qui rentre tout juste et très innocemment jure avoir dû, cette nuit-là, pleurer à domicile la mort de son père adoptif.

Je travaille peu ce matin. Je regarde par-dessus mes toits élégamment courbes des angles. Je regarde l'été approfondissant le rectangle bleu qui m'appartient dans le Ciel, par droit de locataire, à Pékin. Je regarde mon lotus dans la grande vasque où devraient en bonne coutume nager des poissons compliqués; et, par désœuvrement, je mesure, je jauge, à la course de mon ombre oblique, s'approchant de l'axe des bâtiments majeurs, — quelle est l'heure, marquée par le jour, à cet instant que voici. Et quand l'ombre de mon corps se confond exactement en cet axe, je sens à travers moi qu'il est midi au méridien du lieu que j'habite, où je suis planté, sur les dalles pénétrées de lumière, dans la cuve quadrangulaire de la cour qui est mon Palais à moi !

...C'est à ce moment juste qu'il revient une seconde fois. Mais point seul : trois jeunes élégants l'accompagnent. Il présente :

— Messieurs Tie-leang, Leang-tch'en et Ngo-ko...

Parfait, tous Mandchous : ces noms à deux caractères ne trompent pas.

Il dit également le mien :

— Monsieur Sié.

C'est le monosyllabe choisi parmi les noms classiques des

« Cent Familles » auquel se réduit mon nom occidental, extrême-occidental, du bout de la terre, du « Finis-tère... » mon nom breton de « Segalen ». Mon prénom hérite des deux derniers sons. Le tout se prononce « Sié Ko-lan », et me déplaît un peu, car, traduisant, j'obtiens sans erreur (outre le mot « Sié », nom de famille) Ko-lan, « orchidée du Pavillon des Vierges ». Je prise davantage mon « Épi de Seigle » breton.

L'heure de cette visite m'incline à croire que ces jeunes gens viennent tous faire honneur à mon déjeuner. Sans trouble, je fais tenir à mon cuisinier la nouvelle : « trois hôtes de plus à ma table », assuré que nous mangerons dans un instant, comme cinq, et que je paierai, ce soir, comme si nous avions été douze.

Cependant que mes « hôtes » devisent entre eux et repèrent les indispensables objets européens acceptés dans ma maison chinoise, René Leys complète la présentation :

— Ce gros-là, le plus gros, celui qui fouille votre bibliothèque, est employé au Ministère des Rites. L'autre, le petit avec des sourcils froncés, est le neveu du Prince Lang...

— Ah ! oui,votre élève?

— Non, ce n'est pas mon élève : c'est mon ami.

— Vous m'aviez dit avoir pour élève le « neveu du Prince Lang ».

René Leys me regarde, et avec une précision commisérante :

— Le Prince Lang a dix et quelques neveux. C'est le onzième qui suit mon cours. Celui-ci est le sixième.

— Pardon ! et ce « troisième », là-bas, qui va crever mon stylographe en l'écrasant comme un pinceau chinois?

— Lui?...

René Leys se rapproche de mon oreille, et y déverse respectueusement :

— C'est le premier fils du Prince Kong !

Oh ! oh ! voilà qui est précis et important. Que ce jeune homme dévaste mon bureau s'il daigne ! C'est le premier fils du Prince Kong ! Et je me récite comme un paragraphe du Gotha chinois, les alliances et les convols du vieux Mandchou célèbre pour ses négociations d'il y a cinquante ans, victorieuses au milieu de la défaite, sur les « ruines fumantes du

Palais d'Été ». (Monument désormais historique.) « Premier Fils »... historique, également. Mais quelle étonnante disproportion d'années entre lui et son père! Il porte cet âge éternel — de vingt à trente-cinq — de tous les Chinois ou Mandchous ou Mongols qui ne sont pas très vieux.

— Je vous ai amené mes amis, dit enfin René Leys, — parce que rien ne vaut une conversation multiple pour enseigner vite une langue, et surtout, afin que nous les retrouvions ce soir, à Ts'ien-men-waï... s'il vous convient d'y aller.

Ce soir même. Entendu. La comparaison sera fraîche entre ma dame mandchoue, d'hier, et nos prostituées chinoises d'aujourd'hui. On déjeune. Ils parlent entre eux, du bout des lèvres. Le plus incompréhensible de tous est René Leys qui jette des bons mots et des allusions rapides.

Enfin, ces jeunes gens de haute famille me quittent pour aller « à leurs affaires », s'excusant fort d'avoir interrompu les miennes.

Entre ce déjeuner et la nuit qui se prépare, rien de mieux que m'en aller longuement contempler toute la ville de son point le plus haut. Je vais donc gagner le nord, et monter à l'ancestrale tour de la cloche, le « Tchong-leou », douairière mongole de tous les monuments... Du haut de sa terrasse crénelée de blanc, je verrai, droit au sud, le volumineux Kou-Leou, « Tour du Tambour », la Montagne de la Contemplation, le Palais distant et clos, les murailles de la Cité Tartare, limites catégoriques à coins droits... Et, plus loin que le sud, le rectangle difforme de la « Ville Chinoise », couchée comme une vache de trait au pied de la Cité conquérante... D'un coup d'œil de fondateur, je tracerai dans la campagne environnante l'immense quadrilatère, la ville extérieure (dont la chinoise n'est que le faubourg), la conception monumentaire totale que le Grand Empereur rêva « qui régna voici quatre cents années, durant la période Yong-Lo », trop courte à l'accomplissement de son mur. Dans ces limites, fictives ou debout, je sais que du haut de la Tour je verrai s'étendre la capitale du Nord, mosaïque vert-de-saule, jaune de toits impériaux, grises de maisons d'habitants, si bien étalée dans sa plaine.

Je sais que me détournant, me recueillant au sombre du monument quime porte, je puis faire sonner du bout des doigts

la cuve en bronze de la cloche..., éveiller pour moi seul sa voix de fer et de cuivre et d'airain étouffé... qui découpe le temps des veilles, comme je viens de recadastrer l'espace étendu...

... Si je tarde ainsi à faire seller mon poney pour m'en aller à la Tour de la Cloche, le soleil s'en ira crever derrière « les Collines de l'ouest » qui montent la garde à cinq ou six lieues sur la plaine... Mais dans ces jours du solstice des chaleurs, il fera clair encore à ma rentrée...

Je sais d'avance tout ce qui se fera, tout ce qui est, tout ce qui demeure impossible. Pourquoi fatiguer de redites ce manuscrit... Mieux vaut sortir librement, plus tard, quand le jour se refermera, afin de mûrir le dessein, — grandi au fond du crépuscule incertain du seul rêve, — dans ce moment intérieur qui, roulant sur lui-même, ne se répète néanmoins jamais.

Même soir.

Le rendez-vous est bien ici. C'est bien un restaurant : cette façade où vont et viennent des conducteurs de chars, des marmitons portant des victuailles, des eunuques...

J'hésite cependant. On n'entre pas ainsi impudemment dans le Palais des « Délices Temporelles », dont le nom se peint en gros caractères noirs sur la lanterne... Mais c'est bien lui. C'est René Leys qui du fond du couloir étroit s'en vient à ma rencontre et m'introduit : simplement ; dignement ; véritablement chez lui.

Une cour, amusante d'ombres et de passes de lumières..., une salle..., une autre cour ; un « escalier » — échelle incommode mais rare dans ces bâtiments chinois toujours de plain-pied.

— Nous dînerons, — m'explique René Leys, — dans le « Pavillon supérieur », ce qui est beaucoup plus distingué.

Ah ! voici tous les amis. J'ai déjà le mot de « vieux amis » à la bouche. Je me sens guilleret et tout à l'aise au milieu de ces jeunes gens de familles très excellentes, réunis évidemment pour « s'amuser ». L'on va donc s'amuser. Énormément. Le Chinois sait boire, oui. Mais le Mandchou de bonne race, descendu presque de Sibérie, joint, sur ce point,

le savoir du Chinois à l'imposante capacité du Russe, — son beau-frère.

Et les voilà tous : le « gros à lunettes » le « Petit Neveu », le « Premier fils historique »... Ainsi les ai-je déjà qualifiés, usant du droit de l'ami donnant à ses nouveaux amis des désignations tout amicales... Mais cet autre... surprenant et déjà connu... Où l'ai-je donc rencontré? Cet œil vif, ces courtes jambes arquées, qui cherchent la selle en marchant... Aucun doute, c'est mon « Conquérant tartare », à l'avant-garde du cortège de ce matin : nul étonnement de ma part à la présentation :

— Voici Monsieur Tchao, chef de l'escorte du Régent.

Il me serre gauchement le pouce, oubliant dans une effusion mal apprise d'adjoindre les quatre derniers doigts que j'ai honte, un instant, de voir ainsi tenus à l'écart. Je pardonne, René Leys complète à mots couverts : « un officier de premier ordre, très dévoué, très courageux, extrêmement susceptible, et terrible quand il a bu ».

Sans aucun doute : avec ce cou de crapaud solitaire, ce front rasé à l'extrême et presque jusqu'à l'occiput... oh ! je revois derrière lui toute la Mandchourie dévalant et caracolant du nord au sud, irascible et pourtant loyale au nouvel Empire établi ! Bons soudards, bons archers, bons sabreurs... avant tout... intelligents... ensuite... et terribles quand ils ont...

Eh bien, qu'il s'enivre. Et, s'il casse terriblement quelques verres après boire, eh bien, je les paierai !

Enfin, l'on va s'amuser.

Mais, qu'est-ce que l'on peut bien attendre pour s'amuser?

Ce qu'on attend, — ou plutôt, celui qu'on attend? C'est, explique René Leys, tout simplement le Vieil Oncle du « Petit » qui est là, « l'oncle du neveu du Prince Lang ». Oh ! parfait : un raisonnement bref me fait conclure que cet oncle est le prince lui-même, et c'est avec une gravité excessive que je me fais présenter par René Leys au noble vieillard qui surgit...

Ensuite, je déchante : il paraît que ce « onzième neveu du Prince Lang » a autant d'oncles que le Prince a de neveux... Celui-ci « en est un autre », le quatrième ou le quatre-vingtième,

peu importe. Enfin, un noble vieillard qui vient s'amuser avec nous.

De mieux en mieux. J'aime infiniment voir s'amuser la vieillesse. L'oncle paraît disposé à quelques jeux. A peine avons-nous pris place à deux tables, que cet ancêtre galant propose de « prier quelques chanteuses ». J'y compte bien ; m'étonnerai-je de voir ici la musique préludant aux brèves fiançailles et à ces ébats que nous provoquons si bien chez nous par la danse?

René Leys, qui semble « recevoir » et, si j'en juge par son importance, être « celui qui paie » au dessert, commande un pinceau, de l'encre, une longue feuille de papier rouge, et jette élégamment des traits. C'est une invitation en règle : il est décent, avant d'aller chez ces dames, de les traiter d'abord en ce lieu...

Que l'attente me paraît longue ! Il y avait bien des promesses sous les noms écrits : « Jade aux cinq couleurs », « Sœur minuscule », « Patience expérimentée », « Montagne fleurie », « Branche de Broussonetia Purpurea »... (du moins est-ce la version latine qu'en donnent dans leur lexique sino-français les Pères de la Compagnie de Jésus). Pour finir, ce nom d'un baptême inattendu et qu'on hésite à dire professionnel : « Pureté indiscutable ».

Que l'attente devient peu tolérable ! Ni les premiers, ni les seconds, ni les dixièmes services qui déjà couvrent les tables, ne comblent ma soif et ne trompent cette attente. Enfin, enfin, les voilà !

Maintenant, il s'agit peut-être de choisir... ou bien d'attendre encore? René Leys ne me faisant aucun signe, je me risque... Il m'arrête :

— Pas celle-là ! C'est la « fiancée » du deuxième fils du Prince T'aï.

— Oh ! pardon ! Alors, celle-ci, peut-être?

— Impossible ! C'est la petite « Sœur minuscule ». Elle est déja la concubine attitrée du Vieil Oncle.

J'aurais bien dû m'en douter ! Et pourtant, « Sœur minuscule » enfermait, tout comme le restaurant, des promesses palpables de délices véritablement temporelles.

Alors, au hasard. — Cette grosse fille?

— Si vous voulez, — m'accorde René Leys. Il ajoute négligemment :

— C'est la policière dont je vous avais parlé, « Jade aux cinq couleurs ».

Je voudrais bien retirer mon choix : l'amour policier me trouble par avance : je vais être fouillé, déshabillé, retourné jusqu'au fond de l'âme ; je vais être dénoncé, inculpé, impliqué dans des forfaits gratuits.

Je voudrais retirer mon choix. Il est trop tard : j'ai tout avoué d'avance : la belle policière est près de moi.

Je me rassure aussitôt : le repas se fait tout familial et reste décent, même à la chinoise, car les convives mâles mangent seuls, servis par leurs épouses temporaires. C'est fort bien : la Policière aux cinq couleurs manie les bâtonnets beaucoup mieux que moi. J'aime cette répartition du travail alimentaire : j'ouvre la bouche; elle y place délicatement des objets savoureux ; je mastique et déglutis. Je bois aussi. J'ai déjà bu, je crois. Ces tasses, plus petites que les tasses pour le thé, s'emplissent d'un vin tiède, d'un vin transparent comme le vieux marc... d'un vin de roses, dit René Leys, qui en boit peu, mais me prie de boire. Je bois. J'ai déjà bu.

J'essaie de bien connaître les convives et leurs invitées. Le Vieil Oncle confère d'assez près avec sa « Sœur minuscule ». Mais, — commente de loin René Leys, — « ils parlent d'affaires : il veut l'acheter comme sixième concubine, et ils ne sont pas d'accord sur le prix ».

Cette absence de sentimentalisme me dégoûte tout d'un coup. Je regarde ailleurs vers le neveu... qui s'efforce discrètement de ne point porter ses regards, même respectueux, du côté de son oncle. Le Gros Bon Garçon, sur sa gauche, vient d'hériter de « Patience expérimentée ». Ayons confiance ! Attendons ! Nous verrons bien ! Il me semble qu'à ce coin de table, « Montagne fleurie » est aux petits soins du « Chef d'Escorte », cependant que « Branche de Broussonetia » malgré son nom, n'a trouvé aucun inviteur. Il reste aussi « Pureté indiscutable »...

Je fais signe à René Leys l'invitant à combler l'un de ces veuvages. Il répond à peine. Il s'occupe bien de cela ! Il est tout entier à tout autre chose ! A cette histoire que l'on se

raconte avec vivacité (le Chef d'Escorte en est certainement le héros, car il mime un jeu terrible : un homme coupé en deux ! d'un revers de sabre !) Serait-il déjà soupçonné, convaincu, disgracié, condamné à mourir demain? Ce soir? Tout de suite? Là?

— Non! — rassure René Leys. — Le Chef d'Escorte en conduisant ce matin la sortie du Grand Conseil — qui sort par Tong-Houa-Men (la porte... vous connaissez?) eh bien, il a vu des gens de mauvaise allure rassemblés au premier tournant, derrière le cordon des troupes... Il les a fait disperser à coups de plat de sabre, mais un de ses cavaliers est tombé de cheval sur son propre sabre, et s'est coupé en deux...

— Oh ! seulement en deux? Vous en êtes sûr? Et *ce* matin au tournant de Tong-Houa-Men? Mais j'y étais ! Je n'ai rien vu.

— C'est que les autres ont emporté le corps, — m'explique René Leys. — Le Régent lui-même n'a rien vu.

J'ai bel et bien raté mon attentat ! J'aurais dû suivre à toute allure le cortège. C'est ce diable de sosie qui m'a valu le retard. Je dis en plaisantant à René Leys combien je le félicite de ses nouvelles fonctions : Grand Suiveur à la Garde Impériale. Je le complimente de monter avec tant d'aisance les poneys mandchous sellés à la chinoise. Je me promets, quelque jour, de m'en aller le voir défiler de nouveau... Et j'attends quelque impertinence... une dénégation...

René Leys ne nie rien, et ne se renie pas. Il prend toutefois quelque temps avant de répondre :

— Vous ne me verrez plus défiler dans l'escorte : je viens d'être nommé... ailleurs.

Et il se remet à bavarder, avec trois convives à la fois, bien avant que j'aie pu lui demander quelles étaient ces fonctions d'« ailleurs ». Le voici engagé dans une partie de « doigts montrés », et échangeant avec le « Premier fils historique » des gestes vifs, des chiffres jetés comme aux enchères, l'œil prompt à saisir le nombre surgi afin d'ajouter juste assez pour faire « dix ». Et le perdant boit. René Leys gagne à coup sûr, et boit peu. Je joue assez mal et bois bien. Que ce vin de roses est tiède ! Que ma courtisane est tiède aussi ! mais si pleine

d'attentions... réservées... Quelle décence dans ce festin ! Quelle décence..

Oui. Et quand cela finira-t-il?

Dans une salle à peine séparée de nous par une cloison disjointe, il y a un bien autre tumulte ! Mais connu : ces sauts de bouchons, ces fusées de rires au champagne, ces éclaboussements de voix européennes dont la plupart, si je ne me trompe, sont françaises. Je me croyais en plein milieu chinois. Et si je n'avais pas, à côté de moi, à toucher, le corps pantalonné de soie de ma courtisane choisie, je reconnaîtrais les échos d'un certain « Mont des Martyrs » dont on célèbre tous les soirs très loin d'ici la fête païenne et... parisienne.

— C'est bien ça, — devine René Leys, qui vient d'obliger son adversaire à « dessécher la coupe une dixième fois » — il y a là deux ou trois ménages français qui ont voulu tâter de la cuisine chinoise. Les boys m'ont dit qu'ils avaient leurs provisions avec eux, et aussi du champagne.

— Quelle grossièreté quand on a le vin de roses ! Non, René, voyons ! n'exagérez pas : c'est ma trente-huitième tasse... Eh bien, « Kan-pei », je te l'assèche !

Je crois bien l'avoir appelé « René ». Je m'attends presque à l'entendre me répondre « Victor ».

— Et qui sont-ce? — continuai-je, — imperturbablement.

Peu importe. René Leys nomme des noms. Je ne daigne... Je retiens seulement que ce sont des couples mariés. Très mariés. Mais, par la barbe de l'inventeur du mariage, qu'ils ont l'air de bien s'amuser sans contrainte ni contrat !

Je regarde passionnément mon épouse, moi; je regarde ma belle Policière, élue provisoire, maîtresse postiche... Elle ne s'amuse certainement point. Elle remplit auprès de moi une fonction honorable. Elle a dormi beaucoup aujourd'hui pour être si naturellement éveillée ce soir... J'ai des scrupules à troubler cette sérénité si... professionnelle. Pourtant, voici qu'elle consent à s'asseoir à peine, comme on embrasse du bout des lèvres, sur la pointe extrême de mon genou. Mais tout d'un coup, voici la propriétaire du terrain, debout, indignée... Maladresse, de ma part, ou empiétement? Non. Ma Policière désigne et accuse la cloison : faite surtout de nombreux

interstices... Et en effet : nous sommes à travers la paroi, épiés, dénombrés, considérés à loisir par des yeux malicieusement européens : nous faisons la joie de ces dames mariées. Elles nous envient? Plutôt nous ridiculisent-elles d'être si prudes, à cette heure, et si peu avancés... J'ai quelque envie de rendre par le regard, œil pour œil. Je sais bien que tant de bruit et tant de rires ne va pas sans quelques abandons. Je les en félicite : moi je n'ai rien obtenu !

Prierais-je à la rescousse René Leys? Non pas ! Il est déjà levé de table et s'écarte, entraînant l'« Indiscutable Pureté ». Je vois son jeu : il l'achète, indiscutablement.

Le dîner est fini ! On a goûté, comme il convient, aux derniers potages, lappé quelques grains complémentaires de riz. On s'est passé sur le visage des serviettes plus suantes de chaleur que la face ronde du « Gros Bon Garçon » dont le torse franchit de tous côtés la veste mince.

C'est fini. René Leys m'a poliment renseigné sur le montant de la note à payer ; — n'a rien payé... (il dit avoir un débit mensuel de cinq à six cents taëls d'argent en cette maison) et l'on part. Nos dames élues nous invitent chez elles, à leur tour. C'est là sans doute qu'arrivera, ce qui, dans le paradis des romans à gros tirage, arrive toujours à l'heure dite.

... Il n'est rien arrivé du tout. J'aime mieux ne pas me faire attendre, et me l'avouer sans plus : l'hôtel peu meublé dont chacune de ces dames occupe une chambre rendrait des points à toute école de chasteté obligatoire et laïque. — Oui, j'entends ! ma qualité d'Européen a dû faire rougir de honte ces pudeurs jaunes ! Mais personne, j'en suis sûr, n'a rougi, même pas René Leys, très à son aise, et d'un maintien parfait de réserve. D'ailleurs, ni le Bon Garçon, ni le Trente-sixième Neveu, ni le Premier Fils, n'ont paru croire qu'il y eût ici d'autres mots à dire, d'autre attitude à garder que celle du plus fraternel abandon, d'autres intermèdes que le va-et-vient fréquent et libre d'autres femmes, venant rendre visite aux « nôtres », — des « nôtres » nous quittant confidentiellement pour revenir... intactes, cheveux lisses, cols montants, sans un pli à la jaquette, sans un accroc au pantalon.

Tout d'un coup, il y a tumulte à la porte d'entrée, dans la rue. Le Chef d'Escorte entendant bagarre est déjà professionnellement debout, la figure rouge, l'œil colère, et il va se jeter dans la mêlée... Mais René Leys, plus vif, barre l'escalier, le retient à la chambre et va tout seul constater ce qui se passe...

Du bruit encore : des coolies s'engueulent. Un coup de sifflet, et l'incident va se terminer au poste de garde voisin.

— Une simple bagarre, — dit René Leys, rentrant, qui échange des mots rapides en chinois discret... — Seulement, — ajoute-t-il en pur français pour moi, — j'ai dû empêcher le Chef d'Escorte d' « y » aller voir... Il aurait certainement assommé quelqu'un !

Et, plus bas : — Et il se serait fait reconnaître !

La belle affaire ! Est-ce donc interdit à la Garde Impériale de faire en ces lieux des... descentes? Ou doit-elle demeurer chaste à l'égal des Templiers? Alors, c'est bien ici.

— Mais non ! il se serait fait reconnaître comme policier! Il est déjà brûlé ! Et terrible quand il a...

— Bu.

Je sais. Il vient de boire encore, et, le regardant un peu plus, je devine des explosions dans ce petit homme bâti de muscles et de rondeurs solides... Il tient une longue guitare chinoise dont il joue fort délicatement, mais qu'il pourrait, encore mieux, réduire en poussière de ses doigts. — Et il parle, il raconte, il gesticule des yeux et des joues sans interrompre le toucher exquis de ses ongles...

— Comme il joue bien ! — dit René Leys, d'un air d'envie... — Il est connu pour sa douceur de doigté. — Et vous comprenez ce qu'il raconte? Non? Voilà ce qui le rend furieux, après coup. C'est ici que *la chose* s'est passée ! En 1900, juste après le Siège des Légations et l'entrée des troupes européennes, il se trouvait dans cette chambre, un soir, et, il jouait de ce même « pi-p'a » quand deux grosses têtes d'officiers allemands, bien plus ivres que lui, sont entrées, et l'ont écouté en pleurant. Il s'est tu. Les autres lui ont fait signe de continuer. Il a naturellement refusé. On joue pour soi-même et ses amis... Mais devant ces diables étrangers ! Enfin, l'un des Tô-Kouo-

Jen lui a remis de force la guitare dans les mains en lui donnant de petits coups de poing sur la tête. Ensuite...

— Je vois la suite : bâti comme il l'est, il a dû les faire passer tous les deux par la fenêtre de ce « Pavillon à étage », sauter par-dessus et les trépigner à tabac bien avant qu'on ait pu en sauver un morceau? C'est bien ça, hein?

— Non, — dit tranquillement René Leys. — Ensuite, il a joué...

— ?...

— Ils avaient des revolvers. Il a joué. Ensuite, ils ont exigé qu'il dansât...

— Et il a dansé? Et il les a poliment reconduits à leur voiture ! J'attendais mieux.

— Il n'avait pas bu ce jour-là ! — avoue discrètement mon ami René...

Désabusé, dépité, déçu, j'ose à peine jouir des droits limités que m'accorde avec une gentillesse tarifée ma jolie Policière élue... D'abord, mon vocabulaire touche à sa fin. Je n'ai vraiment plus rien à lui dire. J'ai scrupule de la retenir ainsi, inactive, quand je la devine à tout instant fort occupée à d'autres soins. Il se joue en dehors de moi une scène dont je ne saisis que des gestes dérobés. Tous ces gens, femmes et hommes, semblent traiter naturellement leurs affaires — quelles affaires ? — Souvent ils parlent à voix basse. René Leys, à demi couché sur un lit inconfortable, ne s'occupe que de « Pureté ». Il lui parle de tout près, de tout bas. Le Vieil Oncle a disparu, — marché conclu, — se livrant à domicile la toute petite sœur âme qu'il vient de payer un bon prix. (J'ai cru entendre trois mille huit cents taëls, ce qui, au change du jour, trois francs douze sous, fait bel et bien, treize mille soixante-huit de nos francs.) Il est vrai qu'elle est désormais à lui, commercialement, pour la vie.

Le neveu n'a pas suivi l'oncle. Ce Gros Bon Garçon transpire toujours. Je me sens tout d'un coup très seul. Très désoccidenté. Les rires à la française sont loin. On ne rit pas souvent, ici où nous sommes ! Ayant, un instant trop long, accepté le gîte, j'ai bien envie de m'en aller, sans réclamer le reste...

Et j'approuve fort René Leys, qui vient à moi :

— Voulez-vous que nous rentrions « chez nous »?

— « Chez nous ! » Ah ! certes oui ! Rentrons, rentrons. Où est la porte?

Nous voilà enfin, lui seul et moi, dans le désert poignant et noir de ces rues que j'avais, trois ou quatre heures auparavant, traversées, bouillantes de lumière et de chaleur de fin du jour. Je m'y perdrais ; je suis déjà perdu ! Il me conduit avec sécurité.

Je ne sais quoi dire. Suis-je ravi de ma soirée? A tout hasard, je félicite René Leys :

— Très bien, votre cour auprès de « Pureté indiscutable »... Dites-moi, après coup, pourquoi porte-t-elle un nom si... improbable dans sa profession?

J'ai été grossier. Je le sens. Mais René Leys m'explique les usages : cette fille, cette « jeune fille » (elle n'a pas quinze ans, même à la chinoise qui donne un an au nouveau-né...) cette vertueuse enfant est la concubine future du second fils du Prince T'aï. Elle vit ici, dans la retraite, « pure et secrète », comme dit la très vieille chanson, parmi ses vieilles amies d'école. (Toutes sont lettrées.) Elle reçoit de temps à autre la visite du Prince Protecteur. Lui, voudrait bien transformer en rose rouge, et définitivement, ce bouton à peine formé. Elle, se refuse, et désire rester encore, pour quelque temps, ce qu'elle est.

Je raisonne :

— Le Fils de Prince lésine peut-être sur le prix?

— Non. Pas ça, reprend René Leys, d'une voix coupante et que je connais bien. Lui, est prêt à donner dix mille taëls d'argent. (Dix mille égale l'infini dans le mot chinois...)

Mais voilà, il n'y a rien à faire.

— Enfin, pourquoi?

Alors, j'entends ceci d'inattendu, d'inespérable : René Leys, premier et unique fils d'épicier, professeur d'économie politique, me répond sérieusement ceci que j'accepte sans éclater de rire :

— Elle se refuse à lui, par *mon* ordre. Il l'aura, quand *je* voudrai.

C'est prononcé dans la solitude immensément allongée des remparts du sud de la Ville Tartare, où nous rentrons enfin chez nous. C'est dit comme il parle presque toujours : d'un ton

naturel et simplement comme l'expression de ce qui est. — Je n'ai vraiment aucune objection à faire. Je n'ai plus rien à lui demander.

C'est à moi seul que, tout au long du chemin silencieux du retour, je pose pour la première fois cette question, de moi seul à moi :

— Qui est ce garçon, ce jeune Belge, qui défend aux Princes Mandchous la possession de leurs futures concubines? Qui protège et défend les virginités chinoises et l'emporte sur dix mille taëls d'argent pur ! Est-ce à prix d'argent lui-même? (Il m'a semblé toujours fort économe, et, hormis son traitement qu'il rapporte en entier à son père, je sais bien qu'il n'a pas le sou.) Ou bien, s'est-il acquis sur cette fille impubère et naïve quelque pouvoir de fascination... Ce qu'il m'a laissé voir de son enfance : — flammes apparues, visions prémonitoires... en font un nerveux, et peut-être... Non. « Pureté indiscutable » me semble posséder une immarcescible santé de corps et d'esprit.

Alors, ni force d'argent, ni charmes occultes. Restent ses charmes, ou plutôt son charme apparent : c'est un beau garçon, sans conteste. Même les hommes, assez jaloux entre eux, doivent le reconnaître tel : une femme européenne en raffolerait. Mais une Chinoise !

Ces amours d'étrangères pour le bel étranger, classiques évidemment et connues (celui de la Reine Noire pour Salomon, de l'Africaine pour Vasco de Gama), m'ont toujours laissé quelques doutes : ils ne vont jamais jusqu'au bout. Et cependant, faute de mieux, je dois, ici, conclure à de l'amour.

— Allons, bonsoir Leys, dormez bien !

Il me paraît en avoir grande envie. Au fait c'est la première « nuit » véritable qu'il va passer chez moi.

16 juin 1911.

Est-ce les leçons magistrales du vieux Wang, — l'influence de Dame Wang, la précision des conseils du jeune Belge ou la loquacité fureteuse de « ses » amis, — ou l'air pénétrant, les

effluves lettrées de Pékin... — le fait est que je progresse en cette langue pratique puisqu'elle annule la syntaxe en réduisant toutes les règles à trois, — et que je m'éprends tout d'un coup de style écrit, ayant découvert une architecture et toute une philosophie dans la série ordonnée des « caractères... » Enfin, j'en arrive à traiter mes professeurs comme il convient : en simples lexiques, en outils bons ou mauvais, en machines parlantes et récitantes...

Ainsi :

— Maître Wang, nous avons vu, l'autre jour, ce qu'il y a *dans* le Palais. Nous pourrions aujourd'hui énumérer ce qui existe *hors* du Palais.

Maître Wang approuve et récite :

— Hors du Palais, il y a l'Empire. L'Empire a ses frontières, dix-huit provinces. Chaque province a une capitale de province, des préfectures de premier ordre, des préfectures de second ordre...

— Oui, comme les concubines... Quel Empire bien ordonné ! J'aimerais mieux un peu plus d'imprévu...

Maître Wang ne comprend pas mon essai timide de traduction du mot « imprévu ». Tout comme « impossible » en français, « imprévu » ne serait-il pas chinois ?

— Il y a bien les « Sociétés secrètes », avoue enfin Maître Wang, Il y a des gens qui donnent de l'argent et font partie de réunions où l'on parle. Ils proposent que l'Empereur soit un Han-Jen, un Chinois. Mais ces gens perdent leur argent, et quelques-uns d'entre eux vont en prison et perdent leur tête.

J'ajoute, un peu à l'aventure :

— Il y a aussi Yuan, Che-K'ai?

Mon professeur me donne aussitôt une leçon, par l'air distant dont il reprend le nom.

— Yuan-Che-K'aï ! C'est un ancien fonctionnaire de l'Empire. Il est en congé.

Et, confidentiellement :

— Il a une jambe bien malade.

Je sais. Yuan-Che-K'aï est politiquement bien mal en point. Sa jambe malade... C'est une apocope toute littéraire, un euphémisme. Jambe est ici employé comme figure de rhétorique, à la place de tête ; la tête, cet organe si important et

cependant si fragile dans l'Histoire ancienne de la Chine et des Hommes, la Tête, cette calebasse pédiculisée toute prête pour le couperet, avec ce trou préparé pour le Poison, la bouche !

Tout ceci intraduisible en jeux de mots chinois !

Il faudra que j'en parle en bon français à René Leys.

...

Un entr'acte dans mon emploi « du temps ».

...

Deux heures. Le voici. Ponctuel à ma leçon.

— Voulez-vous que nous fassions aujourd'hui une liste nominale des « Partis Politiques de l'Empire? »

René Leys me toise d'assez haut.

— Des partis? Je n'en connais pas. Il y a « la Cour », la Dynastie Mandchoue, et... des Rebelles...

— Parlons donc des rebelles.

Il répond avec négligence, et ce qu'il dit ne m'apprend rien de plus. Les sociétés secrètes qui paraissent former des « clubs » tout à fait comparables aux « Loges maçonniques » américaines, et mélanger, en un seul saladier, la réclame purement commerciale des mercantis de Canton à la raison sociale biblique, Jehovah Business et C°.

En vérité, en vérité, ceci ne m'apprend rien de nouveau. Alors, j'insiste sur le mouvement d'idée que l'on appelle « Révolutionnaire » et spécialement sur la personne d'un certain commis voyageur en pacotille « 89 et Droits de l'Homme » qui dit s'appeler « Sun-Yat-Sen ».

Sur son propos, René Leys est particulièrement méprisant. Je l'approuve. Il ne dira jamais de ce personnage électoral, à peine éligible, tout le mal politique, moral, esthétique et social, que j'en pense.

Mais j'ai mieux à lui soumettre. Je reprends ma question.

— Et Yuan-Che-K'aï. Que faites-vous de Yuan-Che-K'aï?

Il sourit. J'attends. Il daigne enfin me répondre :

— Yuan-Che-K'aï... une invention des Européens !

Oh ! c'est un peu vif ! Yuan est tout autre qu'un fan-

toche... C'est précisément ce qui m'intéressse en lui. Yuan est un Mandarin de l'Ancien Régime... Un fondé de pouvoirs impériaux... Yuan a d'abord été l'élève de Li-Hong-Tchang... un maître...

— Vous êtes trop jeune, mon cher Leys, pour avoir connu Li-Hong-T'chang... Ensuite Yuan s'est trouvé tout seul, séparé de son maître, en Corée, à Séoul, comme Commissaire Impérial... N'oubliez pas qu'il a fait, le premier, tirer le canon contre les Japonais... C'était une responsabilité, cela ! Il fallait défendre la Corée...

— Ce fut un tort. Nous avons été battus.

— Nous... Tiens ! seriez-vous Chinois, mon cher Leys? Ensuite en 1900, comme vice-roi du Chan-Toung, avouez qu'il a pris parti pour les Européens...

Il ne répond rien. Était-ce un nouveau tort?

Je sais bien qu'en 1898 il avait également pris parti pour l'Empereur contre la Vieille Douairière, et je sais encore qu'à la mort de l'Empereur et de la Douairière, il a failli... ou même, il a bel et bien été condamné à mort... et que sa peine fut précisément commuée en une convalescence... qu'il est retiré depuis dans ses terres... Mais savez-vous ce qu'il y fait? Comment un homme de sa valeur et bien portant, de cinquante ans à peine..., comment un homme de son école peut-il accepter...

René Leys me toise de nouveau :

— Yuan est une invention européenne. Il y a dans Pékin des gens beaucoup plus redoutables qui ne sont pas retirés dans leurs terres ! Ils n'habitent malheureusement pas la province... ni la ville chinoise... ni la ville mandchoue, ni la ville impériale. Ils résident dans le Dedans.

— Oh ! Mais vous savez bien que dans le « Palais » il n'y a que des femmes et des eunuques, et un Empereur de cinq ou six ans d'âge... infantile... et de quatre mille ans de Raison historique !

Il paraît que ni l'Empereur, ni les eunuques, ni les femmes n'en veulent au Régent,... « quelqu'un ».

— Le Régent dispose pourtant de droits de surveillance ou de défense sur toutes les personnalités, chinoises ou mandchoues... Mais de quelle race s'agit-il?

— Mandchoue, — répond René Leys, — puisqu'« Elle » habite le Palais.

— « Elle » y habite... Une femme alors?

— Évidemment. Le seul mâle du Palais est l'Empereur.

— Eh bien, mon cher Leys, le Régent dispose d'un moyen de sécurité politique, historique et discret. Il y a des puits au Palais?

— Comment le savez-vous? — demande-t-il en tressaillant.

— Il y a des puits... comme dans toute la plaine environnante... C'est le même terrain, et l'eau des lacs ne suffirait pas... Eh bien, pourquoi cette personnalité gênante, ou même dangereuse, n'est-elle pas déjà mise à l'ombre, au fond d'un beau puits d'eau fraîche? J'en ai vu, au temple du Ciel, de remarquables : une énorme margelle de marbre monolithe, comme un tambour de jade ; comme une grosse bague de pouce pour tirer de l'arc, et qu'on aurait bien posée à plat, avec ses centaines d'encoches lissées par la corde... Celle du puits, — vous savez, la corde qui file dans la terre jusqu'à la nappe où l'on voit un pan de ciel... Et quand on relève la tête, on perce également à travers le toit du kiosque, par un trou de même diamètre que la bague, et l'on s'attend par réflexion inverse à voir le puits se tourner bout par bout et se forer dans le ciel qui refléterait l'eau du puits...

Je m'arrête. René Leys, pâle et les yeux grands ouverts comme deux puits d'ombre, me regarde, ou regarde je ne sais quoi. Il a peur : il va défaillir... Je ne peux me croire en cause : il a déjà dû penser à tout cela... Peut-être une peur d'enfance lui revient tout à coup... Faut-il le gronder? Ou lui jeter de l'eau à la figure?

Il se détend, et reprend machinalement ce que j'avais dit avant de jeter le mot malencontreux...

— Le Régent dispose d'un moyen de sécurité... Mais le Régent ne sait encore rien.

— Eh bien, et sa Police Secrète?

— Ses moyens d'action s'arrêtent là.

— Où est-ce là?

— Là, où se trouve cette Personne.

— Enfin, *oui* ou *non*, dans le Palais?

— Oui.

Ceci est posé d'un ton définitif, comme il sait parfois en avoir pour couper court à tous les doutes. Mais si la Police n'y peut rien ! Si le Régent ne sait rien, si les bombes continuent cependant à pleuvoir, je ne vois vraiment aucune issue.

— J'en ai trouvé une, — poursuit René Leys, debout, et qui a revêtu son allure nette et élancée... — Voulez-vous m'accompagner demain au théâtre? On donne depuis huit jours une grande pièce ancienne. Vous en verrez l'apothéose. Mais avant elle, un jeu de scène tout moderne... qui vous expliquera...

— Bien. A demain. Ou plutôt à ce soir?

— Je ne sais pas si je coucherai ici ce soir.

Alors, où couchera-t-il?

17 juin 1911.

Par exemple, qu'est-ce que cet autre vient faire chez moi?

Cet autre, c'est le fonctionnaire chinois Jarignoux, dont la carte à double face me paraît chargée de titres, encore plus importants, et neufs, dont il veut sans doute me faire part. Je m'y attends. Je suis prêt. J'écoute.

Non. Il vient, — dit-il en s'excusant rondement, — il vient me donner des nouvelles de M. Leys, le père, qui, ayant eu l'honneur de me recevoir chez lui, me « salue bien ».

Enchanté ! Mais pourquoi donc Leys père a-t-il pris comme intermédiaire à Pékin ce gros homme qui jurait, il y a un mois à peine ne pas connaître — mais pas du tout, — notre Leys, fils.

— Il m'écrit, — dit l'intermédiaire, — des choses fâcheuses. Voilà tout d'un coup qu'il se remarie. Comme ça, du jour au lendemain.

Il serait bon d'exprimer quelques condoléances... Je n'ai pas le temps. L'autre poursuit :

— Alors, il a de grandes dépenses à faire, et il demande à son fils de continuer régulièrement ses envois d'argent. Il craint aussi que ce garnement ne fasse des dépenses exagérées avec les filles. Il n'a pas tort. Ce petit Leys est un sacré noceur. Il passe toutes ses nuits à Ts'ien-men-waï...

— Oh !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur ! Il est entouré de galopins de son âge ; il boit ; il entretient des chanteuses, monsieur ! Il dépense là tout son argent.

— Non?

— Vous ne le connaissez que de jour. On dirait un garçon bien rangé, n'est-ce pas? Un vrai professeur ! Si vous saviez la « guinguette » qu'il mène, après dix heures du soir !

Et M. Jarignoux, au nom du père épicier, se lamente, se désole, s'indigne d'un aussi mauvais emploi de fonds. Il faut bien répondre quelque chose.

— Monsieur Jarignoux, permettez-moi une question très indiscrète... Mais vous m'avez dit, l'autre jour, avoir épousé quelques femmes. Comment se porte madame votre Troisième Épouse?

Jarignoux est moins à son aise. C'est donc que la Troisième Épouse ne va pas... Je n'insiste. Il revient assez lourdement :

— Enfin, le jeune Leys donne de grandes inquiétudes à son père, et son père me charge, monsieur, de vous demander... d'avoir un peu l'œil sur lui...

— Allons donc ! C'est impossible ! René Leys est mon Professeur. Je le respecte. Pourquoi voulez-vous que ce garçon qui s'est fait une existence très honorable ici, s'encombre de sa famille?

Il se fait un silence embarrassé. Jarignoux a sué évidemment tout ce qu'il avait préparé de me dire. Je n'ai rien à ajouter, si ce n'est ce souhait, — inexprimable, — qu'il remette le moins possible ses pieds chez moi.

— A propos, si vous voulez approcher des Chinois, permettez-moi de vous dire que je viens d'être distingué...

Pas possible ! (Ceci non plus n'est pas exprimé.)

— ... par le Ministre des Voies et Communications, et que j'ai reçu, avant-hier, la décoration de cinquième classe du Double Dragon.

J'attends moi-même avec une patience de dragon, qu'il s'en aille.

Il me reste maintenant à oublier sa visite et son dénigrement qui ne désabuse pas ma sympathie... Bien au contraire.

Même soir.

Comme s'il tenait à se justifier ce soir, voici qu'il m'arrive de bonne heure... Ou bien est-ce la pluie qui s'annonce et l'orage qui va crever?

Je lui montre son couvert. Il refuse de se mettre à table en face de moi... Il a dîné de bonne heure, avec de nouveaux amis mandchous.

C'est possible, mais il a dû mal dîner : qu'est-ce que cette mine éteinte, et ces yeux battus?... je suis sûr qu'il a pleuré. Il s'assied. Il ne dit rien. Je me garde d'interroger. Il veut parler... Alors j'interromps :

— Mon cher, nous serions mieux sous la véranda pour causer tranquillement... Pas dans la cour : il va tomber des cataractes : laissez desservir. Nous mettrons la lampe à l'autre bout, pour bien attirer les moustiques, et... Tenez, prenez la chaise longue...

Il s'étend. Il ne dit rien. Il y a dans mon ciel noir un bouleversement tendu vers l'orage que nous sentons bien tous les deux. C'est pour cela que j'ai parlé avec douceur.

Il s'étend comme un enfant fatigué. Il dormirait tout de suite là, s'il n'avait, — je le sens, — très envie de raconter son intrigue, sans doute parmi les Vierges de Ts'ien-men-waï... Je vois qu'on lui a fait de la peine !

Il dit enfin :

— J'ai reçu aujourd'hui une lettre qui m'a fait beaucoup de chagrin.

Si « elles » se mêlent d'écrire aussi !

— Mon père m'annonce qu'il va se remarier...

C'est vrai. Il a un père ; et je sais déjà la nouvelle. Eh bien?

René Leys devine que la nouvelle ne me consterne pas. Pour me faire partager son émotion, il me parle de sa famille, il parle, de la même voix confidentielle qui, l'autre soir, ouvrait des portes au Palais !

— Mon père a tort de se remarier ! On sait bien ce qu'il épouse ! Une fille qu'il a connue autrefois, dans une tournée d'achalandage, à Louvain. Et ma mère vivait encore...

Ceci ne me semblerait point offensif si je ne devinais au fond de cette jeune âme demi-belge ce débat : sa mère était

Française, et il ne veut pas être Belge. Ceci peut-être l'empêcherait de jamais devenir Chinois à la façon de Jarignoux, son ami.

Enfin, ce sont un peu ses affaires ! Et surtout la vie intime d'un commerçant veuf qui reconvole n'a pour moi, ce soir en particulier, aucun intérêt poignant. Si nous parlions d'autre chose !

— Ce qui m'ennuie, — insiste René Leys, — c'estque mon père me fait des reproches sur la façon dont je vis. Je ne sais pas ce qu'on a pu lui écrire ! Il m'accuse de compromettre ma situation à l'Université. S'il savait !

(Enfin, nous y voilà.)

— Mon père me traite comme un petit garçon. Je ne peux pas lui raconter ce qui m'arrive : il irait le crier sur tous les toits; mon père croit que si je quittais mon cours je n'aurais plus aucune « position ». S'il savait !

Et brusquement, avec la simplicité énergique de l'enfant qui passe sa manche sale sur les yeux, reprenant sa voix et son calme, René Leys redevient lui-même, précis et informateur : ce qu'il ne peut pas écrire à son père, il faut bien qu'il le dise à quelqu'un, à moi. C'est assez considérable : ce garçon de dix-huit à vingt ans, cet étranger, ce barbare, ce Belge, vient d'être nommé, aujourd'hui même, à de hautes fonctions dans la Police secrète de Pékin.

Je m'y attendais un peu. Cela explique bien des choses. Mais je n'aurais jamais inventé le détail : se doutant depuis plusieurs mois que la vie du Régent n'était pas en sûreté, il s'était, par amitié pour le frère de son ami, l'Empereur mort, donné comme devoir de la protéger. Il écoutait ce qui se disait parmi les neveux et fils de Princes, et les eunuques et les femmes, — surtout aux fins de repas arrosés de vin de roses. Il avait eu l'idée de prier les chanteuses de bien écouter aussi. Et la veille de l'attentat du pont de Heou-men la belle policière — que j'avais tenue, à distance, dans mes mains, — dénonçait fort à propos la machine, et lui, René Leys, passant toute la nuit aux aguets, coupait les fils et sauvait le Régent.

Je comprends, après ce premier succès, combien peut être solide sa « situation » officieuse. Je le complimente. Il pour-

suit : ce résultat lui donne confiance. Il va multiplier les « policières » dans les maisons de Ts'ien-men-waï. On peut compter sur elles : il les paie, et elles obéissent mieux que des hommes. Ainsi, « Pureté Indiscutable » ne se livrera à l'acheteur qui l'aime qu'au jour dit.

Déconvenue ! Il n'y a donc plus d'étranges amours ! Seulement, dans toute la rigueur et la probité du terme, une simple... livraison.

J'apprends, de plus, que la Police secrète du Régent est une sorte de ministère des mieux organisés ; qu'il a ses bureaux, ses fonctionnaires, ses commis, ses employés.

J'ajoute :

— Ses écoles?

— Oui. Comment le savez-vous?

— J'ai aussi *ma* police. Continuez.

Il m'explique qu'il s'habille pour être reçu par le Régent en « mandarin de quatrième classe ».

— Avec ou sans décorations?

Je veux dire, a-t-il obtenu une distinction équivalente de celle de quelqu'un dont je sais... le fonctionnaire chinois Jarignoux?...

Il ne comprend pas. Je précise.

— L'ordre du Double Dragon.

Comme il semble me mépriser!

— Ça? c'est fait pour les Européens ! Un Roumain avaleur de sabres, qui a beaucoup amusé le Régent le mois dernier, vient de recevoir ça... Et un autre, l'employé français, Jarignoux, celui que les Chinois traitent comme un coolie depuis qu'il s'est fait Chinois...

Il est fort bien renseigné ; et moi-même de plus en plus. J'apprends ce qu'il fait d'une partie — la plus copieuse — de ses nuits : il se rend au Bureau Central de la Police secrète (il prononce familièrement de la « P. S. ») et dépouille les rapports qui viennent s'y concentrer de tous les côtés, de tous les clans, de tous les recoins des Yamen, de toutes les cuisines et conciergeries des Légations européennes, américaines et nippones.

Le personnel est inégal : dans les hauts grades, ce sont de grands mandarins ; tout en bas, des palefreniers, des valets,

qui, recevant une lettre à porter, la transmettent tout droit au « Bureau Central » où elle est habilement décachetée (opération fort délicate, car le papier chinois craint la vapeur), puis enregistrée, lue, copiée, et d'où elle parvient, avec à peine une heure de retard, à son destinataire dont la réponse suit une étape identique. Chacun de ces honorables fonctionnaires, grands ou petits, est redevable d'un « rapport mensuel ». Il le communique à son supérieur immédiat, le seul qu'il connaisse, qui le fait parvenir à la tête, laquelle reste ignorée de tous les membres...

C'est méthodique et bien administré. C'est d'un naturel évident. J'attachais peu d'importance aux quelques mots tirés à ce sujet de maître Wang : j'éprouve tout d'un coup, pour lui une certaine considération. A l'endroit de René Leys qui m'explique d'autorité tout cela, c'est de l'enthousiasme, de l'admiration prête à crever comme le gros nuage qui, insolemment, se promène dans la nuit supérieure...

Il fait chaud et très noir. Mais ! je vois clair. Voici la lumière et la porte et la pénétration ! Voici mes entrées promises : le mur rouge, le mur jaune, le mur violet infranchissable, me semblent tout d'un coup faits de réseaux délicats, transparescents, que je perce et passe en jouant, sous des costumes... Ma confiance n'a plus de bornes : je saurai tout; je verrai tout ; je ne puis me retenir de le complimenter :

— En somme, vous êtes chez vous, au Palais?

Et j'attends un aveu total : il pénètre jusqu'au Grand Conseil chaque aube? Il jette des mots ou fait des signes, et les Eunuques s'inclinent très bas devant lui?

Non. Il paraît qu'il n'en est rien, qu'il y a, dans le Palais même, des enceintes infranchissables à toute la police du Régent, et même au Régent !

— Ne les franchissez donc pas ! Et quel besoin?

René Leys devient excessivement sérieux :

— C'est que... *sa* vie est en jeu tous les jours. Il faut bien arriver là d'où partent les coups... Et il ne se doute de rien.

— Avertissez-le !

— J'en ai peur. J'ai de la peine à l'effrayer une seconde fois... si vous aviez vu son air tremblant et ses yeux quand il

a appris le lendemain qu'il « aurait pu être touché ». La même figure que son frère d'autrefois ! Quand il a su que c'était moi qui avait coupé les fils, il m'a appelé « son ami ». Son ami ! vous entendez !

J'entends. Ce mot prend dans la bouche de mon futur amipeut-être, une sonorité belle. Il semble comprendre et accepter ce que le mot veut dire jusqu'au fond de son assonance.

— Alors, vous êtes l'ami du « Régent », n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, si vous craignez pour lui des dangers que vous n'osez pas lui raconter, et puisque vous tenez un premier succès, allez jusqu'au bout. Faites-vous donner, pour une nuit, deux compagnies de la Garde Impériale ; cernez les quartiers du Palais où se retranchent « les dangers » en question. Le feu prendra, ce soir-là, par la malveillance d'un eunuque jaloux ou de méchante humeur... et qui sera bien payé ensuite. N'échapperont que ceux que vous laisserez sortir. Quand ce sera fini, on jettera de l'eau pour empêcher les kiosques d'alentour de flamber. Enfin, il ne restera pas grand'chose des « dangers » qui l'effraient et vous serez promu... Je ne sais quoi : grand chef de tous les policiers des dix-huit Provinces et Pays Tributaires... Allez-y, mon cher Leys, et votre fortune est faite :

Je ne sais trop moi-même, si parlant ainsi, je plaisante ou prophétise, — simplement, j'entre dans le jeu.

Mais...

Mais je le regarde par hasard, — et je me tais, vraiment confus, presque apeuré tout d'un coup par sa figure pleine de peur... Il me regarde aussi... Je ne sais ce qu'il peut avoir à me dire; il est effrayant : les yeux caves, pleins de folie qui monte, la bouche tendue pour parler... Drôle d'interlocuteur ! Par le front rasé de son ami le Régent, qu'il parle ! Au nom de Fô et des chiens de Fô ! qu'il parle ! qu'il dise n'importe quoi...

Il dit :

— Personne... n'oserait. Vous savez qui habite *là*?

— Non. C'est justement pourquoi mon conseil est désintéressé.

— Le Régent lui-même n'en parle qu'avec beaucoup de réticences... Vous ne savez pas de qui... il...

— S'agit? *Non*. Je vous le répète.

— Vous ne... savez...

— Pas !

Je termine pour lui et n'ai que tout juste le temps de l'étendre sur sa chaise que j'ai choisie longue, heureusement. C'est la crise, la bonne crise avec larmes et gros sanglots. Bien, qu'il pleure. Ensuite, il dormira. Si j'étais poète, je me demanderais aussitôt où est la source de ces pleurs, et verserais à mon tour en guise de localisations lacrymatoires des fontaines d'alexandrins coulants et clairs.

Enfin le voici calmé, — assagi ; — trop sage et trop petit garçon :

— Excusez-moi : ce sont les mauvaises nouvelles que j'ai reçues aujourd'hui. J'peux pas admettre que mon père veuille se remarier !

Oh ! je m'en remets encore moins d'une secousse telle ! Cette nuit de confidence et d'orage, cette nuit d'obscure beauté où ce jeune homme m'avoue enfin ce qu'il est... où je devine ce qu'il deviendra... Ces projets, cette crise, tout cela conclu par un faire-part dramatique de remariage paternel. Je ne sais plus... il doit être bien fatigué de ses larmes ! Quant à la personne d'où vient pour le Régent ce danger jusqu'ici assez anonyme, — je me donne congé d'y penser, puisque lui-même, qui s'en préoccupe, y mélange des bigamies posthumes d'épicier !

Et pourtant je voudrais bien savoir lequel des deux a déclenché à point cette crise. Lui, a été vraiment épouvanté de ce que j'ai dit. Remettons-en l'exégèse à plus tard. Pour aujourd'hui, ou plutôt à l'heure de cette nuit, il dort.

Je le fais très doucement porter dans son lit.

Et j'attends, livré à moi seul, que les nuages électrisés et chargés d'eau, crèvent enfin, et forment crise — résolvant de leurs pleurs souverains l'angoisse tout intellectuelle qui se gonfle de cet objet : lui — ce qu'il dit — ce qu'il paraît être, — ce qu'il est?

J'attends un long temps. Les gros nuages ne crèvent pas. Aucune éclaircie là-haut. En moi, aucune détente?...

18 juin 1911.

Ce protocole vient à son heure : à mon tour d'entrer au Palais... de jour, il est vrai, et très officiellement. Le Ministre de France Plénipotentiaire, envoyé extraordinaire de Paris à Pékin, va présenter au Régent ses lettres de créance, et la Légation a décidé fort à propos qu'un Français de plus au cortège ferait bien.

Je suivrai, respectueusement ; prêt à ne rien perdre du chemin que l'on fera, passé la porte ; je ne sais encore où se donnera l'audience : dans le Palais de la Grande Harmonie? au centre de la haute terrasse blanche large comme une plaine et carrée, dont on connaît de si enthousiastes et naïves descriptions européennes d'autrefois ; dont on voit les toits doubles régner au milieu et au fronton de la foule noble des Palais, du haut de Ts'ien-men?... Mais peu d'espoir : la Maison Régnante est en deuil. Et l'audience se donnera, je ne sais où...

Je suis le premier des « suiveurs », au rendez-vous, à Tong-Houa-Men, la porte que je connais si bien du dehors. Mauvais signe : c'est une porte latérale, choisie évidemment pour dérober l'entrée par la Grande voie Impériale qui traverse la Chine, la ville sud, la ville Tartare et Ta-Tsing-men, se vertèbre de monuments et va buter je ne sais où, dans le Palais. — Soit, j'entrerai par la porte latérale.

On arrive, autour de moi. On se communique : que « le Ministre de France sera porté en chaise jusqu'à la salle de l'Audience; que la suite... suivra. (J'abrège la formule.) Parvenue à la salle de l'Audience, quand le Régent paraîtra, la suite s'inclinera. Quand l'audience sera finie, l'on saluera par trois fois, et l'on se retirera en reculant. »

Voilà donc ce qu'il en est advenu de la triple, triple et triple prosternation couchée d'autrefois ! Je songe que les courbettes inscrites à ce protocole ont fait couler beaucoup de sueurs diplomatiques. La Chine, suzeraine de toute l'Asie, exigeait de ses vassaux, comme des « tributaires » européens, la grande « humiliation », le front au sol, et tout le corps allongé sur la terre, et cela répété neuf fois ! Les meneurs d'ambassades hésitaient, et, selon leur pays d'origine, agis-

saient de façon toute différente. Les Portugais, faciles et bons garçons, acceptèrent, se prosternèrent, et durent s'en aller bredouille. Les Hollandais, plus réfléchis, visant des apanages commerciaux, se prosternèrent aussi, mais sans rien obtenir de plus. Les Russes, par bon voisinage, faisaient de même, simplement comme ils s'embrassent sur la bouche chez eux par décence, aux fêtes religieuses. Les Anglais, avant de s'abaisser, exigèrent qu'un haut mandarin fît de même devant le portrait de leur King. (Le haut mandarin refusa.) Seuls les Français ne risquèrent ici aucune démarche « humiliante ». Il est vrai qu'ils n'envoyèrent ici aucun ambassadeur attitré. Leur mémoire historique et leur honneur sont saufs. Et c'est d'un front haut que je passe la porte.

Ensuite, j'essaie de repérer exactement mon chemin. Difficile à démêler, ce lacis équivoque de portes, de cours intérieures, rectangulaires et symétriques; je sais bien qu'il y a, courant du sud au nord, l'axe et la raison d'être de ce palais quadrillé : la voie droite, la voie médiane... je cherche à noter le moment exact où je la franchirai... De temps à autre, des valets à robe bleue et face blême, paraissent, regardent, et ne bougent pas sur notre passage... Ils appartiennent chacun à un enclos de ces murailles du même rouge cinabre, ils s'abritent sous des toits de mêmes courbes jaunes... Comment m'y retrouver ensuite? Faut-il, ici, où je suis conduit par la diplomatie, me faut-il demander le chemin?

Comment, sur un plan, retrouver mes traces? Et surtout, comment préciser où l'on s'arrête, où l'on pénètre?... — Ceci est une sorte d'antre civilisé, mystérieux, caverneux et absorbant comme la bouche à peine entr'ouverte du Dragon intelligent ; un Palais chinois, surbaissé, un intérieur de bleus sombres et de verts, meublé seulement d'une estrade basse, — et qui serait vide, vide, à s'en inquiéter, — si les murs laqués de rouge, les colonnes de bois laquées rouge, et surtout le plafond lourd et riche, caissonné, ouvragé, niellé, minutieusement compartimenté et menuisé, ne meublait ce vide et cette absence à l'égal d'un trésor royal attendant le souverain.

C'est à ce plafond que je remonte, le nez en l'air, le visage indécemment renversé, — quand je ne sais qui me pousse du

coude, et me fait revenir à terre. Il est temps. A deux pas de moi, je *l'aperçois*, seul, sur son estrade basse, et nous tous, deux pieds au-dessous de lui. Les trois premières inclinaisons sont faites. Je puis relever la tête et le regarder...

Mais d'abord, d'où est-il sorti ou entré en scène? Au fond de la muraille nord, il y a bien cette porte basse, voilée d'une tenture bleue qui vient de retomber sans bruit.

Jeune, gras, l'air très doux. C'est donc à lui que l'on s'attaque. Lui, si peu « offensif ». Je le dévisage à souhait pendant que s'échange entre notre Ministre, un interprète et lui, la conversation obligée : — compliments, souhaits de santé, le meilleur souvenir à notre Président de la République... — Il est vêtu du petit costume de cérémonie, ou plutôt du costume de deuil. Il n'y a pas encore trois années officielles depuis que son frère, Empereur de la Période Kouang Siu, s'en est allé, par ordre souverain, régner dans le Ciel des Sages...

C'est donc à celui-ci que l'on en veut ! Comme il a l'air doux, et la figure ronde sous le chapeau conique, — chapeau « chinois » depuis la conquête mandchoue, coiffe d'été, même en cérémonie ! — et les mains disparues dans les longues manches.

Il parle doucement, gravement. Oui, gonflé d'une importance qui n'est point tout à fait la sienne...

Et puis il a fini de parler. Les autres s'inclinent. Je m'incline, et, suivant le protocole, toujours tête basse, nous nous apprêtons à sortir à reculons. Le cortège, peu accoutumé aux constructions chinoises, trébuche sur la grosse poutre qui barre solidement le seuil.

Quand on se relève, en respirant plus fort, et osant un dernier regard au fond de l'antre, il n'est plus là : la même trappe qui le fit apparaître l'absorba, la tenture bleue est retombée sans un bruit.

Et, sur le chemin de retour, c'est une autre retombée qui m'obsède. J'entends autour de moi :

— En été ça va bien ! Mais en hiver ce qu'il doit falloir des poêles ! pour chauffer toutes ces bicoques.

(Ceci est proféré par un mécanicien de la marine.)

— Et regardez-moi ça ! Cette espèce de tour qui a l'air d'une « bouteille de Pippermint », — ajoute un autre qui

désigne le stupa blanc, la Tour hindoue si peu à son aise ici. — Comme c'est chinois ! Ça a l'air plein, est-ce pas ? Eh bien, c'est creux à l'intérieur. Ça contient un Bouddha de suif d'une religion inconnue !

J'affirme l'authenticité de ces paroles. Elles furent dites en cette circonstance par un capitaine du génie. Le suif est un mot sans doute mis pour « jade ». Et le trait de « Bouddha d'une religion inconnue » est fait de nacre : c'est la perle de mon sottisier chinois.

Seul, le Ministre de France a fait spirituellement les inclinaisons indiquées, est remonté non sans élégance en sa chaise, et s'en retourne sans avoir rien dit.

Voilà donc mon entrée personnelle au Palais. J'aimerais fort en discuter avec lui, qui doit m'arriver tout juste à trois heures après-midi, et, aussitôt, m'emmener au théâtre. L'attendant, j'ai à peine l'heur d'écrire en quelques mots ce que je viens de faire... ceci... Je voudrais tant me reconnaître dans ce chemin parcouru! Et je déplie un plan à grande échelle de la ville interdite, un plan européen, complet en apparence, exact au centimètre, coloré, souligné de noms transcrits, — un plan levé hâtivement et puérilement par les troupes alliées, durant leur occupation pleine du Palais en « dix-neuf cent »...

Et, sous mes yeux, entre mes deux mains écartées de ce qui est à peine une envergure d'homme, je vois, je déroule, j'étale, je tiens et je possède pour un peu d'argent, la figuration plane de cette ville, de la capitale et de ce qu'elle enferme.

C'est une figure inoubliable quand on l'a, non pas vue, mais habitée. Un carré posé sur un rectangle. Celui-ci, le socle, sans plus, est déformé, non accompli; sa muraille de droite, son mur oriental est contourné, hésite. C'est la ville chinoise, ou plutôt le lieu des mercantis enveloppant, happant et dévorant comme des fourmis. Ce terrain serait à déblayer s'il ne contenait pas les deux Temples du ciel et de l'agriculture, enfermés à droite et à gauche, au long de sa muraille sud, pendue à la grande voie vertébrale.

Ce faubourg communique avec la Ville Carrée, la Ville Tartare, par trois portes.

Celle de l'ouest, je n'ai jamais raison de la prendre. Celle

de l'est, Ha-ta-men, au contraire, me livre passage vers toute la campagne : je la connais trop bien, c'est ma porte, mon échappée.

L'autre, celle du milieu, est Ts'ien-men. Rien de plus à dire. La légende est close.

Au nord de la ville chinoise se campe la Ville Tartare, celle que j'habite, en conquérant, mais discrètement, dans son coin de droite et en bas. Elle hausse ses murailles à trente pieds au-dessus de la plaine. C'est mon vrai domaine. C'est mon bien : je possède un carré minuscule entre l'Observatoire classique, dont les Jésuites ont fondu les bronzes, et le K'iao-leou, le Pavillon d'angle, d'où la citadelle domine au loin la campagne planée comme une mer calme, la mer alluvionnaire de la plaine. Puis, enfermée dans la Ville Tartare, la Ville Impériale, qu'un mauvais jeu de mots, celui-là intraduisible en français, sur le caractère « Houang » laisse appeler souvent la « Ville Jaune ». C'est un rempart de plus, mais bossué vers l'ouest. Enfin le troisième rectangle inscrit, que l'on peut peindre d'une belle couleur violette, par convention — car tous ses toits sont du plus beau jaune, — le Palais.

Je l'encercle, je le domine ; j'équarris mon œil à sa forme : je le comprends. Les bâtiments, les cours, les espaces, les palais du Palais sont là, schématiques et symétriques comme des alvéoles, non pas pentagones mais rectangulaires; l'esprit est le même : la ruche a travaillé dans la cire pour un seul de ses habitants, une seule, la Femelle, la Reine. Quatre cent millions d'hommes, ici à l'entour, pas plus différents entre eux que les travailleuses de la ruche ont aggloméré ceci : des cases d'échiquiers, des formes droites et dures, des cellules dont l'image géométrique, — sauf la profondeur angulaire des toits, — n'est pas autre que le « parallélipipède » rectangle ! Mais, protégé, abrité, défendu contre les incursions barbares... en l'honneur du seul habitant mâle de ces Palais, Lui, l'Empereur. Et tout ceci, — métempsychose ou parabole projetée sur le papier de ce plan, sans un repère, sans une directive autre que le grand axe du sud au nord, qui, perforant le Palais et les portes, vient buter, logiquement, et finir précisément au « Tchong-Kao », « au Palais du Milieu » qui,

sur ce papier, barre la route. Rien de plus que cette indication du centre. Mais, pratiquement, je ne sais m'y reconnaître. Où est la route là-dedans suivie... Où le Régent nous a-t-il reçus?

... Il m'arrive fort à propos pour me tirer d'embarras :

— Dites-moi, Leys, par où donc avons-nous passé pour nous rendre à l'audience, ce matin?

Il sourit :

— Je n'y étais pas !

— C'est vrai, mais grâce à vous, je pourrai peut-être m'y retrouver. Voici, je suis sûr d'être bien entré par Tong-Houa-men ; ensuite, j'ai passé un canal sur un pont, celui-là peut-être... Regardez donc.

Mais lui donne à mon plan précis sur le papier à peine une attention méprisante. Ce plan, cette feuille étalée au grand jour, lui déplaît, évidemment, à lui qui pénètre mystérieusement de nuit et se dirige là comme un familier.

Et puis, je le sens préoccupé. J'en suis sûr ; est-ce le « moyen » qu'il a trouvé? Je ramasse mon plan. Il m'emmène...

Même jour.

Nous reprenons, au théâtre, une causerie aussi libre, aussi abritée que dans ma cour aux meilleurs soirs. L'abondance de la foule des hommes pressés autour de nous, au ras du plancher, — les cercles de milliers d'yeux de femmes piquant ces visages blancs, roses et rouges et trônant aux galeries ; et la musique nourrie de ce tonnerre de gong, font un enveloppé très délicat, une atmosphère recueillie par excès de couleurs, d'odeurs et de bruits qui ramène et dispose à la méditation personnelle. Lui et moi sommes bien seuls ici. D'abord, très peu de gens savent ce que lui et moi connaissons. Ce rôle, ce mystère, ce secret policier... Par exemple, tous ces « amis » qui occupent une table carrée pas loin de nous, et qui nous ont salués vivement à notre entrée, — sont de petits jeunes gens riches et noceurs, sans plus, et ne se doutent pas de la partie qui se joue, au fond du Palais, sur des planches autrement vastes que celles-ci.

Cependant, René Leys, désignant le « gros bon garçon » à lunettes :

— Tenez : voilà mon secrétaire au Bureau Central de la P. S. C'est un des meilleurs agents. Il est remarquablement fort, sous sa graisse, et très fin.

— Comment ! même vos amis...

Le « même » est un peu de trop. Il répond, très naturel :

— Tous mes amis *en* font partie, mais dans des grades très différents, et qu'ils ignorent de l'un à l'autre. Aucun d'eux ne connaît ma situation véritable.

Et notre policière et secrète et franche causerie se prolonge à mots coupés, en français furtif, au milieu de la foule chinoise, de plus en plus pressée, parmi le va-et-vient des domestiques inondant les tables de thé, lançant à dix mains tendues des serviettes chaudes qu'on attrape et qu'on renvoie au vol, après essuyage de la sueur, d'un geste élégant comme un coup d'aile ou d'éventail.

Tout ceci plus amusant que la scène encombrée de coolies machinistes, de chaises qui figureront des montagnes, de tentures du plus beau rouge de Chine qui seront des lits de justice, ou de rouges autels conjugaux. Le grand tumulte du gong et le sifflement acide ou azuré du violon à deux cordes enveloppent heureusement toute la scène de paillettes sonores et d'un ruissellement continu. Cependant, ce personnage, qui est là, depuis une demi-heure, pleurant dans sa barbe blanche avec de grands ports de voix, — une voix cassée de vieillard qui aurait connu Confucius à l'école primaire ! — celui-là m'ennuie.

— Vous ne le reconnaissez pas? — souffle René Leys. — C'est le neveu du Prince Lang !

— Pas possible ! Et pourtant : ces sourcils et cet arc des yeux... Un bon travesti. C'est lui. Comment son oncle lui permet-il de monter sur les planches ! Je croyais que c'était en Chine l'avant-dernier des métiers, préparant d'ailleurs au dernier qui est...

René Leys m'arrête d'un rougissement.

— Non ! les chanteurs ordinaires, c'est possible ; mais il s'habitue à la scène pour pouvoir chanter dans le Palais, où c'est tout à fait à la mode, pour les Princes qui veulent

s'amuser et y entrer. Et puis, en attendant, il est très bien payé ; vous entendez : il joue le « Vieux Père », il fait la « voix cassée ». C'est celle que les directeurs paient le plus cher parce qu'elle dure moins longtemps.

Un remous dans la foule : on se lève autour de moi. On se pousse. Je me lève. René Leys est déjà loin, jouant des coudes, parlant vite, passant où il veut. Il disparaît dans la bousculade et je le cherche des yeux avec la crainte ridicule d'un danger sur lui. Mais il revient, et je vois des policiers emmener vivement derrière les coulisses un assistant habillé d'élégantes soieries bleues, la face blanche-paille, qui proteste à peine et s'évanouit aux mains qui le traînent.

(*A suivre.*)

VICTOR SEGALEN

LES NOUVEAUX RICHES AU JAPON

Narikin [1] : ce petit mot pimpant, qui désigne le *nouveau riche*, je l'ai entendu prononcer sans cesse, je l'ai lu constamment dans les articles des journaux et des revues, lors de mes récents séjours au Japon (pendant la seconde partie de la guerre, et après l'armistice). Un jour, à Osaka, un des principaux représentants de l'industrie cotonnière, président de la Chambre de commerce, m'en a fourni l'explication.

C'était au Club des Industriels, après le déjeuner qu'il avait offert au conférencier français de passage. Au fumoir, il fit venir un échiquier, avec ses pièces, distinguées non par leur forme, mais par des caractères chinois. Le jeu d'échecs japonais ressemble au nôtre en ce qu'il s'agit, comme chez nous, de faire le roi échec et mat. Mais il se joue sur un échiquier de quatre-vingt et une cases, avec vingt pièces dans chaque camp. Il n'y a pas de reine; il y a, à droite et à gauche du roi, deux pièces appelées *or* (*kin*), et, au delà d'elles, deux pièces appelées *argent* (*gin*). L'argent peut se mouvoir d'une case en avant ou en diagonale ; l'or peut se mouvoir d'une case en avant, en diagonale ou de chaque côté.

« Notre jeu d'échecs, me dit le grand industriel, comporte une règle comparable à celle qui, chez vous, permet de transformer un pion en reine; au Japon, n'importe quelle pièce,

1. Prononcer : *narikine*.

pénétrant dans le troisième rang du camp opposé, se change en or. On retourne la pièce, pour indiquer la transformation. Le pion devenu or, c'est le *narikin*. »

Mon hôte souriait. D'un regard oblique, il me désigna trois Japonais, confortablement installés sur un canapé du fumoir ; et il ajouta à voix basse : « Ce qui m'amuse, c'est de vous donner cette explication sous les yeux de trois *narikins*... »

*
* *

Si le mot de *narikin* reparaît sans cesse dans les conversations, les journaux et les revues, c'est que l'idée désignée par ce terme éveille, grâce à sa nouveauté, un vif intérêt dans l'esprit des Japonais actuels. Jamais encore on n'avait vu, au pays des *mikados*, des *daïmyos* et des *samuraïs*, tant de parvenus atteindre si vite à d'énormes fortunes, à d'imposantes situations mondaines.

D'où vient ce curieux phénomène social?

A partir de la deuxième année de la guerre, le Japon a connu une prospérité inouïe, sans précédent : jamais, aux époques les plus favorables de son passé, il n'avait joui de pareille richesse.

D'abord les Alliés, la Russie particulièrement, avaient besoin des armes et des munitions que le Japon pouvait fournir. Ses arsenaux et ses usines en produisirent des quantités énormes, qui lui rapportèrent des sommes considérables. L'arsenal d'Osaka, qu'en 1917 j'ai visité en compagnie du général Nagano, travaillait alors beaucoup plus qu'il ne faisait autrefois ; c'était le cas de tous les arsenaux. Et pour répondre à la demande étrangère un certain nombre d'entreprises privées avaient été fondées. Un collaborateur japonais de la revue française de Tokyo, l'*Information d'Extrême-Orient*, écrivait en 1917, avec une sincérité quelque peu cynique : « Le Japon, qui n'est pas neutre, se trouve en réalité dans la même situation que les neutres, aujourd'hui que sa guerre contre l'Allemagne peut être considérée pratiquement comme terminée pour lui ; ce qui lui permet aussi bien qu'aux neutres de vendre des fournitures militaires aux États

belligérants et d'absorber, en échange, quantités d'espèces [1]. »

Puis la guerre a mis fin au commerce de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie en Extrême-Orient comme dans le monde entier ; elle a fort gêné le commerce de la Grande-Bretagne et de la France. Le Japon a cherché et, le plus souvent, réussi à prendre leur place. Il a accru considérablement ses exportations, non seulement en Chine et dans tout l'Extrême-Orient, mais dans les deux Amériques, en Australie et en Afrique du Sud, dans les colonies anglaises, françaises et hollandaises comme l'Inde, l'Indochine et Java, même en Russie et dans certains pays d'Europe.

Alors que, dans toutes les années antérieures, sauf en 1906 et en 1909, les importations l'emportaient sur les exportations — ce qui amenait une diminution continue des espèces métalliques —, depuis la guerre les exportations l'emportent sur les importations, et de plus en plus. L'excédent atteint en 1915, 226 millions de yen [2], en 1916, 371 millions, en 1917, 568 millions, même en 1918, 293 millions de yen.

L'accroissement des exportations est considérable pour la soie grège, le cuivre, les tissus de coton, la lingerie de coton, les filés de coton. L'article japonais remplace l'article allemand en poterie et en porcelaine. La poupée germanique est supplantée par la poupée japonaise. Au lieu d'importer des verres à vitre, des articles émaillés, des objets en caoutchouc et en celluloïde, le Japon en exporte. Il double l'exportation des allumettes de 1913 à 1917. Il exporte de plus en plus de bière : la bière des marques *Asahi*, *Kirin*, *Yébisu*, etc., se substitue dans tout l'Extrême-Orient aux bières de Munich et de Pilsen. Le Japon triple, en quatre ans, l'exportation des savons, surtout en Chine. En avril 1919, les cotonniers anglais s'alarment de la concurrence japonaise non seulement en Extrême-Orient et dans le reste du monde, mais sur le marché intérieur lui-même. Les conserves alimentaires japonaises se répandent partout, même en Europe. En juin 1916, mon régiment étant en marche pour la cote 304, j'ai acheté une boîte de conserve de crabe japonaise dans un village de la région de Verdun.

1. *Information d'Extrême-Orient*, 2 mars 1917.

2. Le *yen* vaut normalement de 2 fr. 50 à 2 fr. 60. Pendant la guerre il a valu, à diverses reprises, plus de 3 francs.

Ouvrant aux exportateurs de nouveaux domaines, et empêchant la venue de nombreux produits étrangers jadis importés, la guerre a encouragé le Japon à développer prodigieusement les industries déjà organisées (industries minières, métallurgiques, cotonnières) et même à créer des industries nouvelles (industries chimiques, teintures, produits pharmaceutiques).

En même temps, la raréfaction des vaisseaux marchands dans le monde entier a augmenté la valeur de la flotte possédée par le Japon. Et il s'est mis à construire, pour lui ou pour les Alliés, de nouveaux bateaux. Les chantiers de construction ont augmenté en nombre, en étendue, en production. Leur capacité a vingtriplé pendant la guerre. La vente des vieux navires, la construction des navires neufs ont rapporté de gros bénéfices. On calcule que la flotte a fait rentrer au Japon, de 1914 à 1918, plus d'un milliard de yen (196 millions pour la vente des navires ; 243 pour les affrètements à l'étranger ; 644 pour le transport des marchandises étrangères).

Ainsi, pendant toute la guerre, à partir de la deuxième année, le Japon gagne des sommes considérables. Les dividendes sont élevés. En 1918, les banques distribuent à leurs actionnaires 12 p. 100; les brasseries, 22 p. 100; les papeteries, de 22 à 25 p. 100; certaines mines, 35 p. 100; les sucreries, de 20 à 42 p. 100; les constructions navales, 40 p. 100 ; les transports maritimes, de 12 à 50 p. 100 (*Nihon Yusen Kaisha*) ; les filatures de coton, de 26 à 60 p. 100. On cite, pour une compagnie de navigation, un dividende de plus de 600 p. 100.

Le stock d'espèces métalliques possédées par le Japon, était de 340 millions de yen en 1914 ; il atteint en 1915, 510 millions ; en 1916, 710 millions ; en 1917, 1 120 millions ; en 1918, 1 600 millions ; à la fin de 1919, 1 996 millions, soit tout près de deux milliards de yen, environ six milliards de francs. Jolie somme, pour un pays jusqu'alors si pauvre. Comme l'écrit un journal japonais, c'est vraiment « l'âge d'or », dans le sens le plus matériel du mot [1].

Mais l'or qui s'accumule au Japon ne se répand point dans toutes les classes de la population également, ni même propor-

1. *Yorozu*, 23 juillet 1917.

tionnellement à la richesse acquise. La situation de la classe ouvrière n'en est pas améliorée ; elle est même aggravée. L'accroissement du numéraire, et aussi la raréfaction de certains produits par suite de l'insuffisance des moyens de transport, rendent la vie de plus en plus chère. Les prix des objets les plus nécessaires à la vie, — le riz, le charbon, les tissus, — s'accroissent considérablement. Pour la plupart des travailleurs, la vie renchérit plus vite que ne monte le salaire. Le salaire monte de 10 p. 100 quand le prix de la vie augmente de 30 à 40 p. 100. Le pauvre devient plus pauvre, alors que le riche devient plus riche.

L'énorme richesse accrue du Japon est, en partie, monopolisée par un petit nombre d'individus : les uns, grands commerçants audacieux, grands industriels, actifs et habiles; les autres, spéculateurs heureux.

Parfois l'accroissement de fortune est soudain. Les journaux citent divers cas analogues à celui de M. Oda, *narikin* d'Osaka qui, payant 450 yen d'impôt sur le revenu en 1917, doit payer, en 1918, 106 000 yen, soit près de 400 fois plus [1].

L'*Asahi* du 9 août 1917 nous apprend qu'un gros négociant en fils de coton de Nagoya a, d'un coup de bourse, gagné 15 millions de yen (45 millions de francs).

Dès 1916, il y avait plusieurs centaines de nouveaux millionnaires au Japon ; mille, selon le professeur américain Starr qui avait enquêté sur le sujet [2].

La presse, qui décrit avec complaisance les faits et gestes des nouveaux riches, publiant leur biographie et leur photographie, cite toujours la catégorie à laquelle ils appartiennent : il y a les gros *narikins* du bateau, ou de la mine, les petits *narikins* du papier, du verre, ou du haricot. Pendant l'hiver 1918-1919, à Tokyo, l'influenza fait des ravages ; les entreprises qui se rapportent aux funérailles, sont particulièrement prospères : nous allons voir apparaître, dit la presse locale, les *narikins* des pompes funèbres, les *narikins* du cercueil et du four crématoire [3].

1. *Japan Advertiser*, 26 septembre 1918.
2. *Handelsblad* d'Amsterdam, cité par *Francfurter Zeitung*, 21 mai 1916.
3. *Japan Advertiser*, 2 février 1919.

***

Quelles conséquences a, pour la vie sociale, l'apparition des nouveaux riches?

Un des traits distinctifs de la civilisation japonaise traditionnelle était la simplicité de la vie [1]. Elle s'expliquait par une raison d'ordre économique, la pauvreté du pays, mais aussi par une raison d'ordre esthétique, l'horreur du luxe inélégant, un goût très sûr du beau simple, enfin, et surtout peut-être, par des raisons d'ordre moral et religeux. Deux grandes religions, le Shintoïsme et le Confucianisme, en prêchant la reconnaissance envers le passé, avaient appris aux Japonais à respecter les biens créés par le travail des morts, à ne pas les gaspiller égoïstement. Le Bouddhisme recommandait à l'individu de chercher, par bonté, à ressembler aux autres plutôt qu'à se distinguer d'eux ; c'était proclamer la valeur morale de la simplicité égalitaire.

Brusquement, les conditions économiques sont changées, et les idées morales du passé perdent de leur empire. Les nouveaux riches ont à leur disposition des sommes considérables ; quelques-uns en consacrent une part à des œuvres d'intérêt général ; la plupart utilisent leur fortune à mener une existence de luxe jusqu'alors inconnue.

« Les *narikins*, écrit l'organe officieux de Tokyo en langue anglaise, le *Japan Times*, se mettent l'esprit à la torture pour savoir comment ils arriveront à dépenser la fortune amassée au cours de la guerre. » Certains ont la sagesse de vouloir se montrer des bienfaiteurs de la société. M. Kawasaki, de Kobé, donne un million de yen pour établir une École navale. Madame Kochi, femme d'un millionnaire de Sumiyoshi dans la préfecture de Hyogo, fait bâtir un Collège de jeunes filles pour 200 000 yen. Un *narikin* de la navigation (*ship narikin*), M. Tatsuma, de Kobé, décide de créer, dans la même préfecture, à Nishinomiya, une École de commerce, y consacrant un demi-million de yen. Plusieurs *narikins* d'Osaka font des donations importantes à des écoles de la ville :

1. Je l'ai montré dans mes livres, *Au Japon et en Extrême-Orient* (Paris, Colin, 1905, p. 4 et suiv.), et *Japon illustré* (Paris, Larousse, 1915).

d'autres ont l'intention de fonder en ce « Manchester japonais », une Académie des Beaux-Arts [1]. M. Yamashita Kamesaburo, président de la Compagnie des vapeurs Yamashita, annonce qu'il répartira ainsi un boni de deux millions de yen : il remettra au président du Conseil, comte Terauchi, un million destiné à encourager l'aviation nationale, civile et militaire, et distribuera le reste à ses employés [2]. Un *narikin*, enrichi dans les affaires de navigation, M. Tadasaburo Yamamoto, promet de verser 10 000 yen, en dix ans, à l'Université féminine de Mejiro, dont sa femme a été l'élève et où elle a pris ses grades universitaires [3].

Les journaux signalent aux nouveaux riches telle ou telle façon d'employer dans l'intérêt général leur fortune trop vaste. Le *Nichi-Nichi* leur conseille d'acheter et de donner à la nation les plus beaux paysages du Japon pour les sauver d'une destruction possible. Le *Yorozu*, défenseur de la classe ouvrière, leur demande de songer aux pauvres : « Si les riches n'aident pas les pauvres, ils sont, sur le corps social, des furoncles, qui se développent d'autant plus que la société est plus compromise [4]. »

Mais ces appels à la générosité ne sont pas toujours entendus. Le « Fonds de sympathie pour les blessés alliés », devait selon l'espoir de ses promoteurs, procurer trois millions de yen ; il ne produisit que 1 978 897 yen 30 sen (dont 360 000 yen furent envoyés à la France pour ses blessés). Le président du comité, prince Tokugawa, — l'un des hommes les plus respectés du Japon, héritier d'un grand nom qu'il porte noblement, — s'indigna de ce résultat, qu'il qualifia de « honte nationale » ; et il ajouta : « Si nos *narikins*, qui ont tiré tant d'argent de la guerre, avaient souscrit comme ils auraient dû, au lieu de gaspiller tant de milliers de yen en achats d'objets d'art, nous aurions obtenu un bien meilleur résultat. » Et le visage du prince, habituellement si courtois, exprimait une méprisante indignation [5].

1. *Japan Times*, 4 septembre 1917.
2. *Japan Chronicle* (de Kobé), 8 décembre 1917. *Yamato*, 18 décembre 1917.
3. *Japan Advertiser* (de Tokyo), 7 mars 1919.
4. Cité par la revue anglaise de Tokyo, *New East*, juillet 1917.
5. *New East*, septembre 1917, p. 21.

En 1918, le maire de Kobé, M. Kashima, et le gouverneur de la province. M. Seino, proposent que les *narikins* de Kobé fassent tous les frais de la construction d'une École technique supérieure ; le ministre de l'Instruction publique, M. Tadokoro, approuve leur idée. Mais les millionnaires du grand port commercial se réunissent, le 12 septembre, et ils votent une résolution par laquelle ils s'engagent à ne pas verser un *sen* à l'œuvre en question. L'un d'eux déclare à un journaliste que ni lui ni ses amis ne donneront rien, désormais, aux œuvres pour lesquelles le gouverneur sollicitera leur concours : « Nous en avons assez d'un gouvernement qui nous considère comme de simples machines à verser de l'argent [1]. »

Les nouveaux riches aiment mieux dépenser leur fortune à vivre une vie de luxe parfois conforme à certaines coutumes japonaises, plus souvent inspirée d'exemples européens et américains.

Beaucoup se font construire de vastes demeures, tantôt en bois à la japonaise, avec des chambres séparées par des cloisons en papier opaque, tantôt en matériaux plus résistants, à l'européenne. Ces maisons sont pourvues, comme l'on dit, de tout le confort moderne. Le téléphone, par exemple, est actuellement, selon les statistiques locales, plus employé au Japon que partout ailleurs au monde. Selon le grand journal de Tokyo, *Jiji*, le nombre d'appels par personne et par jour est de 19 à Tokyo, alors qu'il est de 12 en Amérique et de 3,5 en France [2].

Pour décorer leurs fastueuses demeures, les nouveaux riches acquièrent quantité d'œuvres d'art. Certains préfèrent celles qui datent du plus lointain passé. Quand une famille aristocratique, ruinée, vend les objets de beauté ou les objets d'art industriel qu'elle possédait depuis des siècles, par exemple les ustensiles servant à la « cérémonie du thé », c'est, d'ordinaire, un nouveau riche qui les achète. D'autres *narikins*, influencés par l'opinion des Européens et des Américains, s'intéressent aux estampes de l'école populaire, auxquels les aristocrates continuent à attribuer peu de valeur ;

1. Cité par la revue française de Tokyo, l'*Information d'Extrême-Orient*, 26 octobre 1918, p. 14.

2. Cité par *New East*, septembre 1917, p 103.

ils en font collection ; ils n'hésitent pas à payer fort cher telle ou telle pièce rare. C'est par leurs achats qu'on explique l'élévation considérable du prix des estampes au cours de la guerre. Les poétiques paysages d'Hiroshige, les réalistes portraits d'acteurs de Sharaku atteignent des prix élevés. On note le fait que certaines estampes d'Hiroshige ont augmenté de 10 à 20 p. 100 par semaine ; qu'une estampe de Sharaku s'est vendue 750 yen [1]. En revanche, les œuvres de certains grands artistes comme Hokusaï semblent moins estimées et restent moins coûteuses.

Certains *narikins*, soit par ignorance et mauvais goût, soit par mépris conscient des traditions anciennes, méconnaissent les lois fixées par les ancêtres pour la décoration des intérieurs. Ils n'ont pas un respect suffisant du *tokonoma*, l'alcôve aux œuvres d'art, la partie de la chambre qui devrait être la plus honorée et la mieux parée ; ils ignorent la hiérarchie à établir entre les *kakémonos* que l'on y peut placer : idéogrammes à l'encre de Chine, puis peintures de paysages ou d'arbres en noir sur blanc, puis peintures en couleurs ; les kakémonos les plus nobles devant être pendus au mur du *tokonoma*, les autres aux murs voisins. Un journaliste japonais, qui signe *Saïto man* dans l'*Advertiser* de Tokyo, raconte qu'il a vu un jour, chez un *narikin*, le portrait d'une *geisha* de Shimbashi suspendu dans le *tokonoma*, avec de superbes épées anciennes devant elle, et un *kakémono* d'idéogrammes anciens relégué au mur opposé : « Je crus, ajoute-t-il, que c'était la fin du monde. » Et il donne aux nouveaux enrichis le conseil de pendre, dans l'alcôve aux œuvres d'art, le portrait du Kaiser qui, en déclarant la guerre, a fait leur fortune, et un *kakémono* recouvert de billets de la *Banque du Japon* [2].

Cependant quelques nouveaux riches achètent aussi, pour en parer les pièces européennes de leurs demeures, des tableaux européens ; et ils n'ont pas toujours mauvais goût, ou du moins se laissent diriger par de bons guides. Récemment, l'*Eastern Art Gallery* d'Osaka a organisé une exposition d'art français qui a obtenu le plus grand succès. Les tableaux d'Henri Martin et de René Ménard, les gravures de Louis Godefroy

1. *New East*, août 1917, p. 67.
2. *Advertiser*, 22 août 1917.

ont été disputés par des amateurs, parmi lesquels certains nouveaux riches.

Les *narikins* ont aussi la possibilité de se vêtir avec recherche, à la japonaise, comme à l'européenne. Le Japonais d'aujourd'hui sait bien mieux porter notre costume qu'il ne le portait il y a vingt ans ; il a cessé d'y être ridicule. Les femmes des nouveaux riches s'habillent parfois à l'européenne ; mais elles préfèrent les gracieux *kimonos* de soie, les beaux *kaoris* (manteaux) de crêpe, les somptueux *obis* (ceintures) de brocard. Il n'est pas rare qu'un *obi* coûte, aujourd'hui, un millier de *yen*. Jadis les vêtements, de forme traditionnelle et d'étoffe résistante, duraient fort longtemps : les *kimonos*, soit d'été, soit d'hiver, pouvaient être portés, pendant toute la durée de la saison convenable, dix ou quinze années de suite ; « après chaque nettoyage, la couleur, au lieu de s'affaiblir, devenait plus brillante, et le vêtement avait meilleure apparence que lorsqu'il était neuf [1] ». *L'obi* était souvent transmis de mère à fille. Aujourd'hui la mode s'est introduite au Japon ; elle exige que l'élégante change de costume à diverses reprises au cours de l'année. Le *kimono* a gardé ses lignes traditionnelles ; mais certains détails, certains ornements accessoires en indiquent la date exacte : au bas de la robe, une branche, une guirlande de fleurs, peinte ou tissée, s'élève plus ou moins haut ; les fleurs sont plus ou moins grandes ; telle ou telle couleur domine. Une grande dame japonaise du monde diplomatique me dit à Tokyo quelque temps après l'armistice : « La couleur à la mode va être le vert, — parce que c'est la couleur de la paix. »

Imitant les femmes de *narikins*, les Japonaises moins fortunées désirent suivre la mode ; et elles essayent de convaincre leurs maris que l'économie y trouverait son compte ! La robe que l'on change souvent est moins coûteuse, disent-elles. Les Japonais traditionalistes protestent au nom de l'idéal artistique de la race : à quoi bon changer sans cesse des formes reconnues harmonieuses? Les commerçants en tissus et les tailleurs s'applaudissent de la tendance nouvelle, dont ils tirent de beaux bénéfices. Le gouvernement s'inquiète à la

1. K. Sugawa, dans la revue anglaise de Tokyo, *The Trans-Pacific*, août 1920, p. 46.

pensée des dépenses inutiles auxquelles vont se croire obligées même des familles modestes; et il donne, dit-on, l'ordre aux grands magasins de ne pas faire varier la mode plus souvent que tous les six mois...

Cette recommandation du gouvernement s'adresse tout particulièrement à la *Mitsukoshi*. C'est le plus important des *grands magasins* de Tokyo ; on le compare à notre *Printemps*. Le vaste édifice, tout blanc, est gardé dans la rue par deux lions de bronze. A l'intérieur, au centre, un dôme vitré, avec un énorme lustre de cristal. Aux étages supérieurs conduisent des escaliers de marbre couverts de tapis, des ascenseurs, un trottoir roulant. Les objets les plus divers, quelques-uns très riches, s'étalent aux comptoirs. Il y a une salle à manger, un salon de thé, un salon spécial pour les visiteurs de marque, un jardin suspendu. Mais, selon la règle fixée par la politesse traditionnelle, les visiteurs se déchaussent avant de pénétrer à l'intérieur du grand magasin : ils remettent leurs *getas*, en même temps que leur canne ou parapluie, contre un numéro au vestiaire d'entrée ; au vestiaire de sortie, ils les retrouvent. Les chaussures européennes sont recouvertes d'une enveloppe protectrice en caoutchouc, que l'on restitue en s'en allant.

Dans la revue française de Tokyo, l'*Information d'Extrême-Orient*, mademoiselle T. Yamada décrit ainsi la visite d'un nouveau riche venu en automobile avec sa femme à la *Mitsukoshi* :

« C'est elle qui précède son mari vers les comptoirs. Cela est considéré *bon genre*... Au lieu de paraître s'ignorer devant les étrangers, ils font ensemble leurs achats, en causant. Ils se sont fait accompagner d'un guide, afin de ne pas trop errer à l'aventure. La Japonaise va d'abord au comptoir de parfumerie où elle choisit un coffret marqué Houbigant, et son mari, des cosmétiques de Roger-Gallet. A l'épicerie; ils se laissent tenter par de délicates conserves françaises d'Amieux frères, et ils achètent des vins japonais, un essai fait par des vignerons du pays. »

Cependant l'orchestre joue des airs européens : on entend *la Veuve joyeuse*, puis les chants nationaux des pays amis.

« C'est au son de *la Marseillaise* qu'ils choisissent des tapis d'Osaka et de Kiyushu ; ce sont les produits d'une nouvelle

industrie japonaise. Assez épais, avec des tons fondus ou vifs, ces tapis imitent les tapis d'Orient. Étendus sur les *tatamis* (nattes), ils permettront d'avoir un cabinet de travail confortablement meublé à l'européenne [1]. »

Dans l'ancien Japon, hors les peignes et les épingles à cheveux, Japonais et Japonaises ne portaient jamais de bijoux, ni boucles d'oreille, ni colliers, ni broches, ni bracelets, ni bagues. Ce trait caractéristique les différenciait à la fois des Européens et des sauvages. Maintenant l'usage de porter certains bijoux, surtout des bagues, s'est introduit ; beaucoup d'époux ont des bagues de mariage. Les *narikins* sont fiers de leurs diamants. Le président de la Corporation sud-africaine du diamant, M. Bernard Oppenheimer, déclarait à Londres en décembre 1919 que les achats de l'Asie, et, en premier lieu, du Japon, avaient plus que compensé les pertes résultant de la cessation du commerce avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie [2].

Les nouveaux riches « reçoivent » plus qu'on ne le faisait dans l'ancien Japon : parfois chez eux, dans leurs fastueuses demeures, souvent dans un hôtel, loué en totalité ou en partie pour la circonstance. J'ai entendu conter l'histoire d'un *narikin* qui fit téléphoner à un grand hôtel situé dans un délicieux paysage au bord de la mer, pour retenir dix-sept chambres ; il y vint avec trois invités, mais fut heureux d'avoir à payer une note considérable. — Le dîner offert au restaurant ou à la maison de thé continue à être l'une des distractions favorites. Les restaurants à l'européenne sont plus nombreux qu'autrefois dans les grandes villes ; la chère y est souvent médiocre ; on y va, cependant, quelquefois, pour varier la nourriture. Mais l'on préfère aller manger, dans un restaurant à la japonaise luxueux ou bizarre, d'excellentes langoustes et langoustines, de délicieux poissons, le *sachimi* (poisson cru) d'un si beau rose, ou tel mets singulier comme une sorte de salade faite, exclusivement, des petits muscles unissant les huîtres à leurs coquilles. Le prix de tels dîners paraît considérable à qui se rappelle le bon marché des meilleurs restaurants de naguère. La presse a cité le cas d'un restaurateur de Kobé

1. *Information d'Extrême-Orient*, 25 septembre 1918.
2. *Trans-Pacific*, mars 1920, p. 85.

qui refuse de servir uu repas à moins de 50 yen ; celui d'un *narikin* de Tokyo, invitant ses amis à un dîner de 100 yen par tête ; celui d'un propriétaire de mines dans l'île de Kiyushu, donnant un dîner de cinquante couverts à 300 yen — soit, au change d'alors, plus de 1 000 francs — par tête : l'hôte, avait, en outre, offert à chaque convive la compagnie d'une *geisha* de haut vol [1].

La *geisha* est — avec l'automobile — le luxe le plus apprécié du *narikin*. On sait que les *geishas* sont recrutées parmi les plus jolies filles du pays ; qu'on leur apprend à chanter, à jouer de certains instruments, à danser, à servir le thé, à faire des bouquets, à broder, à causer, à composer de petits poèmes. Dès l'âge de six à sept ans, elles sont utilisées dans les banquets pour charmer les yeux. Jusqu'à quinze ou seize ans, elles ne sont qu'apprenties : habillées, comme les fillettes, de robes aux couleurs vives et de ceintures éclatantes, la coiffure ornée d'une ou deux épingles à pendeloques, elles aident à servir ; elles dansent deux ou trois fois par soirée, — avec leurs bras plus qu'avec leurs jambes, jouant de l'écharpe et de l'éventail. Pendant ce temps, les véritables *geishas* chantent les paroles exprimant le sujet de la danse, en s'accompagnant sur le *shamisen* (sorte de guitare). Puis elles servent le *saké* (alcool de riz), causent avec celui-ci ou celui-là, racontent le mot du jour, fredonnent la dernière chansonnette. Elles sont le charme et la joie de la réunion. Leur costume est celui des jeunes femmes, mais avec plus de recherche, et des couleurs plus osées, quoique toujours discrètes. La guerre, en créant les *narikins*, a multiplié les *geishas*. A Osaka, on en comptait 1 050 en 1900 ; on en compte 3 800 en 1918. Dans tout le Japon, il y avait, en 1918, environ 50 000 *geishas*, gagnant ensemble par an plus de 80 millions de *yen* (soit une moyenne de 1 600 *yen* par tête, alors que beaucoup de fonctionnaires sont encore payés moins de 400 *yen* par an [2]).

Et les cadeaux intimes doivent dépasser de beaucoup le chiffre des recettes officiellement déclarées. S'il est vrai que les *geishas* prient, à Enoshima, au temple de la Déesse du

1. *Information d'Extrême-Orient*, 26 octobre 1918, p. 14.
2. *Ibid.*

Bonheur Benten, pour obtenir un riche amant [1], leur souhait doit être souvent réalisé par quelque *narikin* ! On cite plusieurs cas de multi-millionnaires perdant leur fortune aussi vite qu'ils l'avaient acquise, par les bons offices d'une *geisha*. La *geisha*, écrit un Japonais dans la revue anglaise de Tokyo *New East*, « est un moyen convenable de faire rentrer en circulation l'argent non gagné ou mal gagné [2] ». On prétend que, dans certain cas, la *geisha* est en relations régulières avec la femme légitime de son adorateur et qu'elle lui enseigne, avec l'autorisation du mari, les secrets de l'élégance et l'art de plaire. En tout cas, les *geishas* viennent toujours parer de leur charme les réceptions que les nouveaux riches donnent dans les délicieux jardins attenant à leurs demeures.

Après, ou avec, la *geisha*, le luxe du *narikin* est l'automobile. « Il n'y a pas plus de *narikin* sans *moto-car* que de *geisha* sans *oshiroï* (poudre de riz) », écrit un Japonais [3]. Au pays des *kurumas* (pousse-pousse) le nombre des automobiles croît sans cesse, depuis la guerre. Il y en avait seulement une vingtaine, en 1907, à Tokyo, et elles étaient la propriété des ministères et des légations étrangères. Il y en a plus de 500 dans la capitale dès 1915, 1 000 en 1917, 2 000 en 1918. En 1920, il y avait 9 000 autos et tracteurs à Tokyo, 800 à Osaka, 650 à Yokohama et Kanagawa. Dans tout le Japon, on a importé, en 1915, 30 autos valant 70 000 *yen*; en 1916, 218 valant 386 000 *yen* ; en 1917, 860 valant 1 569 000 *yen* ; en 1918, 1 653 valant 4 524 000 *yen* ; en 1919, 1 579, valant 5 531 000 *yen* ; dans les six premiers mois de 1920, 1 054, valant 2 857 000 *yen*.

L'automobile prend vite une grande place dans la pensée curieuse des Japonais avides de nouveautés. En 1917, l'officieux *Japan Times* de Tokyo publie deux fois par mois un supplément s'y rapportant, *Motor Supplement*. Le public suit avec intérêt dans la presse les informations concernant le nouveau moyen de locomotion. Non sans quelque fierté, les journaux enregistrent le fait que les accidents d'autos se multiplient : il y en a eu 318 à Tokyo pendant les trois premiers mois de 1919, 658 pendant les mois correspondants

1. *New East*, octobre 1917, p. 93.
2. *Id.*, mars 1917, p. 240.
3. *Id.*, octobre 1917, p. 18.

de 1920... Le gouvernement va proposer une loi permettant de réquisitionner les autos pour des buts militaires... La police décide d'interdire aux autos la circulation dans les rues larges de moins de 24 pieds en ville, de moins de 18 pieds dans les faubourgs... Pour la première fois, une femme-chauffeur vient de passer l'examen afin d'obtenir un permis de conduire, à l'Office de Tokyo (octobre 1917). Le premier ministre, comte Terauchi, dirige son auto comme certains dirigent leur conducteur de pousse-pousse. Il ne fait pas connaître à son chauffeur l'endroit où il va ; à chaque tournant, il commande *à droite* ou *à gauche* ; et il fait arrêter quand il est arrivé...

Le chauffeur attire sur lui l'attention de l'opinion publique. Même il est parfois mêlé à de retentissantes aventures. La fille du comte Ishikawa, vice-président du Conseil privé, mariée par ses parents à un homme qu'elle n'a pas choisi et n'aime point, s'éprend du chauffeur de son mari ; elle tente de se suicider avec lui ; elle se blesse grièvement, le chauffeur se tue. La jeune femme et son père se retirent du monde, adhèrent à une secte religieuse fondée pour apaiser et purifier les cœurs troublés [1].

Les propriétaires d'autos se plaignent du mauvais état des rues et routes japonaises, faites de sable et d'un gravier tiré de la rivière voisine, étendu sur le sol même. Ces rues et routes suffisaient au trafic réduit de l'ancien Japon, mais ne conviennent plus aux moyens de transport du Japon actuel. Les autos s'y enlisent, ou bien elles tombent dans les canaux qui peuvent border ces voies fort mal éclairées. Aussi les grandes villes vont-elles consacrer des sommes importantes à refaire leurs rues et leurs routes, utilisant le macadam ou les pavés de bois, de brique ou de pierre. Tokyo dépensera 60 millions de *yen* en sept ans, Osaka, 104 millions en dix ans [2]. On va édifier une chaussée moderne entre Tokyo et Yokohama, comme entre Osaka et Kobé. Enfin, pour faciliter le trafic des automobiles, on va réparer, élargir le Tokaïdo [3].

1. *New East*, août 1917, p. 14.
2. *Trans-Pacific*, octobre 1920, p. 62.
3. *Japan Times*, 29 août 1918.

Élargir le Tokaïdo... La nouvelle suggérera des réflexions mélancoliques aux amoureux du vieux Japon. Le Tokaïdo, *la route orientale de la mer* a été la voie la plus fréquentée depuis le début du moyen âge jusqu'aux temps modernes. Il servait de trait d'union entre la capitale politique, la capitale du *shogun*, Kamakura, puis Yédo (Tokyo), et la capitale religieuse, la capitale du *mikado*, Kyoto.

Pendant le moyen âge, des cortèges de *daïmyos* (seigneurs) suivent le Tokaïdo : le *daïmyo*, en vêtements d'apparat, est à cheval ou dans une chaise à porteurs, accompagné de ses *samuraïs*, de ses archers, d'hommes élevant des bannières. Les paysans et les marchands, à son passage, le saluent, front à terre. Quand deux cortèges se rencontrent, le noble au revenu le plus faible cède le pas. Des cortèges religieux circulent aussi sur le Tokaïdo. Beaucoup de pèlerins utilisent la route, pour aller visiter les temples célèbres. C'est encore le lieu où se rencontrent des poètes curieux de beaux paysages ; des *rônins* (chevaliers errants), chercheurs d'aventures ; des jongleurs et conteurs ambulants ; des mendiants qui demandent l'aumône, la tête sous un grand panier d'osier, pour n'être point reconnus. Tout le long de la route s'ouvrent de gaies auberges, d'attirantes maisons de thé. Le Tokaïdo tient une large place dans la littérature et dans l'art des Japonais. Souvent le principal personnage du *nô* (drame lyrique) quitte Hyoto ou se dirige vers cette ville, par le Tokaïdo. Un grand nombre d'estampes représentent le Tokaïdo : Hokusaï, Kiroshige se sont plu à dessiner ses *Cinquante-trois étapes*. De nos jours, la route continue à étendre entre Tokyo et Kyoto ses cinq cents kilomètres. On reconnaît l'antique chaussée pierreuse, bordée de cèdres et de grands pins...

Cher ami Louis Aubert, dans la belle étude que tu écrivis jadis, pour les lecteurs de la *Revue de Paris*, sur les *Routes japonaises*, tu n'avais pas formulé l'hypothèse que nous verrions un jour « élargir le Tokaïdo », afin d'y rendre la circulation possible aux automobiles des nouveaux riches !

*
* *

L'apparition des *narikins*, qui modifie la vie matérielle du Japon, en transforme aussi, plus profondément même, la vie morale et sociale.

Le nouveau riche hante l'esprit public. Il sert de thème, ou d'occasion, à d'innombrables articles. Sa biographie, sa photographie sont publiées dans tous les journaux. En 1917, le *Jiji* fait paraître une série de cent *Contes du narikin*.

Il y avait eu, avant la guerre, des parvenus, mais en petit nombre, et ils restaient en marge de la haute société. Les *narikins* s'imposent, finissent par se mêler à l'aristocratie. La Chambre des pairs comprend des membres de la famille impériale, des nobles, des membres à vie nommés par l'empereur pour services éminents rendus à l'État ; mais quinze sièges y sont réservés à des membres élus pour sept ans, choisis parmi les habitants les plus fortement imposés des grandes villes. Aux élections de juin 1917, deux riches profiteurs de la guerre se disputent, par la plus coûteuse des campagnes électorales, le siège de Kobé, M. Katsuda Ginjirô, qui fit sa fortune dans les constructions navales, et M. Tatsuma, de la Compagnie des vapeurs Tatsuma. M. Katsuda est devenu pair : un *narikin* va se trouver, dans la première Assemblée du pays, l'égal des Japonais de la plus ancienne noblesse.

Le peuple japonais était resté longtemps fidèle à des mœurs simples ; il pratiquait une morale religieuse d'un désintéressement tout idéaliste ; aujourd'hui se répandent le goût de la richesse, la soif de l'or. C'est ce qu'un journal nationaliste, le *Kokumin*, appelle *la maladie narikin* [1].

« Nos compatriotes, dit le *Kokumin*, n'ont plus qu'un souci : gagner de l'argent, jouir de la vie. On critique la conduite des nouveaux riches ; mais on ne réfléchit point qu'ils sont le produit naturel de l'époque et du milieu. » Et le journal cite l'exemple de la grande compagnie de navigation *Nihon Yusen Kaïsha*, qui, ayant accumulé 100 millions de *yen* dus à des subventions gouvernementales, distribue à ses actionnaires

1. *Kokumin*, 6 septembre 1917.

un dividende de 70 p. 100 [1]. M. Sugimura Toraïchi, ambassadeur du Japon en Allemagne avant la guerre, fait, à son retour, des déclarations attristées au *Kokumin* :

> Issu d'une ancienne famille de *samuraï*, élevé selon les stricts principes du code d'honneur japonais, j'ai été frappé, en revenant après une absence de trente années, de constater que les Japonais d'aujourd'hui ont perdu tout sens moral, rejeté toute honte. L'argent couvre tout. Les gens tarés n'ont plus à se cacher ; ils se produisent au grand jour ; on les rencontre partout [2].

Une conséquence fâcheuse de l'heureuse situation économique du pays, remarque le président de Conseil, comte Terauchi, dans un discours à la Conférence annuelle du Gouvernement, le 14 mai 1918, c'est le relâchement de la morale publique. Comme dit le proverbe, « on imite en bas ce qui se pratique en haut ».

Les jeunes gens aspirent à devenir des hommes d'affaires plutôt que des militaires ou des hommes de science. Les diplômés des collèges désirent trouver un emploi dans les grandes entreprises industrielles et maritimes, entrer au service des *narikins*, pour devenir un jour *narikins* eux-mêmes. Les jeunes filles de certaines écoles, interrogées sur leurs rêves d'avenir, souhaitent épouser un homme d'affaires, plutôt qu'un fonctionnaire civil ou militaire : « Un homme d'affaires de vingt-six ans, avec quelque fortune, bien élevé, et ayant ses parents en vie », voilà l'idéal des jeunes filles du Collège d'Otsu [3].

Les fonctionnaires, dont les traitements ont à peine augmenté malgré la vie de plus en plus chère, demandent de meilleures conditions de travail. Le *Kokurmin* commente en termes assez singuliers cette réclamation. La valeur des fonctionnaires, des universitaires par exemple, n'a aucun rapport avec l'argent qu'ils gagnent, leur pauvreté révèle leur mérite, ils ne doivent pas courir après l'argent. Si certains ont ce désir, qu'ils aillent au service des *narikins* [4] ! Le comte Terau-

1. *Kokumin*, 9 août 1917.
2. Cité par l'*Information d'Extrême-Orient*, 1er janvier 1919, p. 19.
3. *New East*, septembre 1917, p. 103.
4. *Kokumin*, 6 septembre 1917.

chi explique, en un article paru à l'occasion du nouvel an 1918 dans le *Jiji*, que, si le gouvernement a peu ou n'a pas augmenté les traitements des fonctionnaires, c'est qu'il leur garantit, au lieu de bénéfices matériels, des distinctions et des honneurs ; il faut, dit-il, sauvegarder la moralité des classes de la population épargnées encore par les habitudes de luxe et de dissipation que la prospérité des affaires a entraînées [1].

La démoralisation due à l'influence des nouveaux riches exerce de tels ravages qu'elle aboutit dans bien des cas à des délits ou crimes nettement caractérisés. Un bon nombre d'entreprises de pure spéculation sont lancées par des financiers peu scrupuleux et drainent l'argent des naïfs. On évalue à quatre par jour le nombre des sociétés nouvelles fondées entre janvier et septembre 1918. Certaines d'entre elles, avec des capitaux dérisoires, annoncent un capital de 10 millions de *yen*. On demande que la police exerce sur ces établissements un contrôle plus attentif [2]. De nouveaux riches notoires essayent d'accroître encore leur fortune en montant des affaires si risquées qu'elles aboutissent à des faillites retentissantes. M. Yamaguchi Kazô, commerçant en cotonnades à Osaka, devient par le trafic des fournitures militaires, un important *narikin* ; mais il se lance dans des spéculations si hardies qu'il fait banqueroute avec un passif de 10 millions de *yen* [3].

D'autres *narikins* sont convaincus de corruption de fonctionnaires. Le 17 février 1918, un haut fonctionnaire, M. Oshikawa, directeur des Aciéries de l'État, se suicide, au moment où l'on va découvrir un grave scandale dans lequel il est compromis. Un *narikin* d'Osaka, M. Tanaka Shôzô, n'avait pu terminer un vaisseau de 5 000 tonnes, faute d'acier, à la suite de l'embargo mis par les États-Unis sur ce produit. Il avait persuadé M. Oshikawa de lui fournir 2 000 tonnes provenant des aciéries de l'État. Le bateau put être achevé ; il rapporta 218 000 *yen* à M. Tanaka, qui versa à M. Oshikawa une commission de 10 000 *yen*. Quand l'affaire s'ébruita,

1. *Jiji*, 1er janvier 1918.
2. *Japan Advertiser*, 1er février 1919.
3. *Japan Chronicle*, 21 octobre 1917.

le directeur des aciéries de l'État se pendit, avec son *obi* ; M. Tanaka fut arrêté. Le scandale prit de vastes proportions : trente personnes furent inculpées, depuis de hauts fonctionnaires jusqu'à des tenancières de maisons de thé ; une centaine de personnes furent arrêtées, six se suicidèrent [1]. Il fut établi qu'un système général de corruption prévalait aux Aciéries impériales de Yawata, aux mines de Fukuoka, aux chemins de fer de Kiyushu. Des constructeurs, moyennant commission de 10 000 à 20 000 *yen*, se fournissaient d'acier aux établissements de l'État ; de grosses maisons de charbon versaient aux dirigeants des chemins de fer des sommes considérables pour faire expédier plus rapidement des commandes urgentes. Les journaux et les parlementaires de l'opposition attaquèrent violemment, à cette occasion, plusieurs ministres, dont le baron Goto, qu'ils accusèrent de se faire construire une résidence princière de 5 à 600 000 *yen*.

Ainsi, par l'influence des nouveaux riches, une lourde atmosphère de corruption et de scandale se répand sur ce pays d'honneur militaire et de traditionnelle générosité. Le journal populaire le *Yorozu* en conclut que les riches cherchent à satisfaire leurs intérêts égoïstes sans aucun égard à l'intérêt général ; que le patriotisme japonais est trop souvent considéré comme un sentiment bon pour les seuls militaires et se manifestant exclusivement sur le champ de bataille ; le patriotisme devrait être plus largement répandu, et manifesté constamment [2].

L'influence corruptrice de la trop grande richesse atteint jusqu'à la famille. La femme japonaise était jadis (contrairement à un préjugé fort répandu) d'une grande pureté et d'une extrême réserve dans ses gestes et ses propos, comme d'une inaltérable douceur. Dans la meilleure société, elle acceptait d'être la première servante de ses beaux-parents et de son époux. Elle était strictement fidèle à un mari qui avait le droit d'avoir concubines à la maison, maîtresses au dehors, et qui souvent abusait de ce privilège.

Or, voici la pièce à laquelle j'ai assisté, un jour de septembre 1917, où je m'étais rendu au *Théâtre Impérial* de

1. *New East*, avril 1918, p. 414.
2. Cité par l'*Information d'Extrême-Orient*, 27 février 1918.

Tokyo. C'est un superbe théâtre : salle fort bien aménagée à l'européenne, où le parterre est traversé, comme dans les théâtres populaires japonais, par la *voie fleurie* sur laquelle se font les entrées des premiers rôles ; scène munie d'une large plaque tournante, qui se meut à la fin de chaque tableau, faisant apparaître, à la place de l'ancien décor et des anciens acteurs, les nouveaux acteurs dans le nouveau décor. La représentation dure de quatre heures de l'après-midi à dix ou onze heures du soir, coupée d'un repas que l'on peut prendre au buffet du théâtre ; elle comprend trois ou quatre pièces distinctes, se passant à des époques différentes. Après deux ou trois pièces, mettant en scène les héroïques ou pittoresques aventures des chevaliers du vieux Japon, on assiste à un drame ou à une comédie moderne, décrivant la vie des Japonais d'aujourd'hui.

La pièce moderne de ce soir-là s'appelait *Nanyo*, par M. Sui-In Yémi. *Nanyo*, c'est le terme par lequel on désigne les Iles des Mers du Sud, *South seas islands*; une Polynésie autrement délimitée que la nôtre, comprenant, avec les anciennes colonies allemandes récemment devenues japonaises, Mariannes, Marshall et Carolines, les Philippines, la Nouvelle-Guinée, les Célèbes, Bornéo, Java, Sumatra [1]. Un nouveau riche japonais a invité des amis. Pour les distraire, il leur fait faire une conférence sur les Iles des Mers du Sud. Le conférencier décrit les mœurs de ces peuplades sauvages où la femme est achetée à ses parents par son mari. Cet exposé suggère une comparaison satirique avec les usages des milieux capitalistes japonais, où la femme, aussi, est mariée contrairement à ses inclinations. La femme du nouveau riche l'a épousée pour sa richesse, alors qu'elle aimait un jeune savant. Un incident romanesque la rapproche de son ancien adorateur, qui sauve son fils au moment où celui-ci allait se noyer en se baignant dans la mer. Les deux amoureux de jadis se trouvent en présence. La dame avoue au savant qu'elle lui a gardé une fidèle tendresse ; elle se déclare prête à lui témoigner son amour en

1. Dans un article de la *Revue de Paris* du 15 septembre 1920, *les Ambitions coloniales de l'impérialisme japonais*, j'ai montré l'usage politique que les Japonais font de ce terme, et comment ils rêvent d'être un jour les maîtres de tout le *Nanyo*.

quittant son mari pour vivre avec lui. D'un geste hardi, elle ôte de son doigt et tend au jeune homme l'anneau nuptial.

Au second acte, le savant, qui vient l'enlever, la voit caressant son petit garçon endormi ; il s'émeut à ce spectacle ; il déclare qu'il ne veut pas priver un enfant de sa mère. Et il rend la bague à l'amoureuse, un peu déçue...

J'avoue avoir été stupéfait d'ouïr ces propos, de voir ces gestes, sur une scène de Tokyo. J'évoquai en mon esprit la Japonaise de jadis, dont l'éthique des sages chinois, prêchée par les moralistes japonais, avait réussi à faire un être d'absolu dévoûment, tout occupé du seul bonheur de son mari. Je me rappelai ce qu'avait écrit, en la seconde moitié du XVIIe siècle, le philosophe japonais Kaïbara Ekiken, qui contribua à répandre dans la société d'alors les idées de Confucius sur l'infériorité de la femme et sur la nécessité de sa soumission à son mari :

La femme doit regarder son mari comme son seigneur, et le servir avec toute la révérence, toute l'adoration dont elle est capable. Le grand devoir de la femme, son devoir pour la vie, c'est d'obéir. Dans ses relations avec son mari, son maintien et son langage doivent respirer la déférence, la docilité, l'humilité. Quand le mari donne des ordres, la femme ne doit jamais désobéir. Dans les cas douteux, elle doit interroger son mari, et suivre ses commandements avec soumission. Si parfois son mari l'interroge, elle doit répondre exactement à la question posée. Si son mari se met en colère, à quelque moment que ce soit, elle doit lui obéir avec crainte et tremblement. Une femme doit considérer son mari comme le Ciel même : jamais elle ne doit se lasser de songer comment elle pourra le mieux lui être soumise, afin d'échapper au châtiment céleste.

*
* *

Cependant, au cœur des nouveaux riches, quelque amertume s'est parfois mêlée à la joie orgueilleuse du triomphe. Les plus clairvoyants d'entre eux ont ressenti des inquiétudes, à la pensée de certaines éventualités fâcheuses, ou bien en constatant certains faits économiques ou politiques inattendus.

Pendant toute la durée de la guerre, ils redoutaient que la

merveilleuse prospérité du Japon ne pût survivre au grand conflit. Une fois la paix signée, se disaient-ils, il n'y aura plus de commandes d'armes ni de munitions. La Grande-Bretagne et la France, peut-être même l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, recommenceront, ainsi que les États-Unis, à concurrencer le Japon sur tous les marchés de l'Extrême-Orient et du monde. Les belligérants disposeront pour leur commerce des vaisseaux que la guerre empêche actuellement d'employer à des activités pacifiques. Ainsi disparaîtront brusquement toutes les conditions exceptionnelles dont résulte la prospérité présente du Japon.

Aussi les Japonais souhaitaient-ils passionnément la prolongation de l'heureuse guerre qui les enrichissait. A diverses reprises, l'éventualité d'une paix prématurée les fit frémir. Le 13 décembre 1916, la nouvelle que l'Allemagne avait adressé aux Alliés des propositions de paix bouleversa si profondément les marchés d'Osaka et de Tokyo qu'il fallut pendant plusieurs jours fermer ces Bourses. En juillet 1917, la nouvelle, publiée par les journaux japonais, que le Reichstag s'était mis en grève, parut indiquer la perspective d'une paix prochaine ; elle fit baisser aussitôt la plupart des valeurs. Le 16 août 1917, l'intervention du pape proposant des pourparlers de paix entraîna, elle aussi, une baisse considérable.

L'armistice a surpris l'opinion japonaise, et déçu ceux des hommes d'affaires qui, ayant repris espoir, comptaient à ce moment sur une guerre encore longue. Cependant il n'a pas amené la brusque débâcle redoutée par certains. Seules quelques entreprises chimiques et métallurgiques ont alors fermé leurs portes, ou congédié une partie de leur personnel. C'est peu à peu que le chômage s'est étendu. Les paysans, enrichis par la vente du riz, pendant la guerre, ont, en 1919, continué à acheter les titres des entreprises dont les brillants dividendes les avaient éblouis. Le courant d'affaires s'est maintenu, la spéculation en a profité. Mais les entreprises se sont multipliées, se disputant l'argent liquide, qui a fini par manquer. Les exportations ont diminué, — dépassées de 50 p. 100 par les importations en mars 1920. C'est alors, en mars 1920, que le krach s'est produit. Des *narikins* y ont

perdu leur fortune; et 200 000 travailleurs se sont trouvés sans emploi [1].

Redoutant d'être victimes de la concurrence étrangère même sur le marché local, les gros industriels ont fait proposer par le Gouvernement et voter par la Diète, réunie en session extraordinaire, des modifications aux tarifs des importations, relevant les droits d'entrée de manière à protéger certaines entreprises, comme les entreprises chimiques, et à empêcher une baisse rapide des prix.

Une autre tristesse a été ressentie, aux dernières années de la guerre et aux premières années de la paix, par les gros industriels et les grands commerçants du Japon. Ils constataient avec regret la mésestime croissante dont étaient atteints leurs produits d'un bout à l'autre de l'Extrême-Orient. Partout, notamment en Chine, on se plaignait de leur qualité, médiocre ou mauvaise. Assaillis de demandes, les commerçants s'étaient procuré, sur le marché intérieur, tous les objets disponibles, même de dernière catégorie, et ils les avaient vendus à des prix disproportionnés. Désireux de devenir plus vite *narikins*, des industriels avaient livré des objets inférieurs à l'échantillon envoyé. En 1919, j'ai recueilli dans tout l'Extrême-Orient l'écho de ces plaintes. A Shanghaï on se plaît à conter l'histoire, peut-être fausse, mais symbolique, d'un commerçant japonais qui livra en abondance des crayons auxquels il ne manquait que la mine. Le Gouvernement a senti le tort que de telles pratiques causaient au commerce du pays. Dès 1917, il a décidé que ses agents surveilleraient à la sortie certains produits pour s'assurer de leur valeur (allumettes, objets en verre, objets en fer émaillé, tresses de paille). Décision qui fait honneur au Gouvernement du Japon, remarque le journal anglais de Kobé, mais pas à la bonne foi de ses industriels [2].

A l'intérieur du Japon, les nouveaux riches sentent grandir contre eux l'hostilité, — un journal officieux dit : la rage [3] — de l'opinion publique. On leur reproche leur vie de luxe, contraire aux traditions du pays ; on les accuse d'accroître,

1. *Trans-Pacific*, septembre 1920, p. 107.
2. *Japan Chronicle*, 19 septembre 1917.
3. *Japan Times*, 29 août 1917.

à la fois par leurs spéculations et par leurs folles dépenses, la cherté de la vie. Dès que le Gouvernement parle de lever un impôt spécial sur les bénéfices de guerre, l'approbation est générale. Les journaux, soucieux de ménager leur clientèle populaire [1], expriment une adhésion enthousiaste. L'organe nationaliste, *Kokumin*, publie un article du général K. Sato demandant que l'État prélève sur les nouveaux riches un milliard de *yen* pour accroître l'armée et la flotte. La puissance malfaisante de l'or, dit-il, est responsable de la décadence de certains peuples comme le Portugal et la Hollande ; le Japon commence à souffrir de « l'empoisonnement par l'or ». Un prélèvement sur le capital serait le meilleur moyen de guérir la maladie corruptrice [2]. Un homme d'affaires, le président de la *Banque de Corée*, *Chosen Ginko*, M. Minobu, pense que l'impôt sur les bénéfices de guerre « réduira les extravagantes dépenses des *narikins* » et par là même empêchera une nouvelle hausse des prix [3]. Le *Yorozu*, défenseur de la classe ouvrière, stigmatise ceux des nouveaux riches qui modifient la constitution de leur société pour essayer de dissimuler leurs bénéfices et d'esquiver l'impôt : s'ils refusent de payer leur juste part, un jour le fer et le feu menaceront leurs têtes [4] !

C'est surtout dans les milieux populaires qu'est particulièrement ardente l'hostilité aux nouveaux riches. Les travailleurs sentent vivement le contraste de leur condition, qui devient de plus en plus misérable, avec la vie luxueuse des *narikins*. Plus que d'autres, ils souffrent de la vie chère, du riz cher. Dans le *Kokumin*, le docteur Kamatsu écrit :

> La question de la vie chère intéresse non seulement notre situation économique, mais encore l'ordre social, à une époque où se créent des fortunes énormes, où le fossé se creuse davantage entre les classes fortunées et les classes déshéritées, où les jalousies de ces dernières s'exaspèrent contre le luxe et les dépenses folles des nouveaux riches [5].

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1918, mon article sur *la Politique intérieure au Japon*.
2. Cité par l'*Information d'Extrême-Orient*, 25 janvier 1918.
3. *Japon Times*, 30 août 1917.
4. Cité par l'*Information d'Extrême-Orient*, 25 janvier 1918.
5. *Kokumin*, 31 juillet 1917.

Le *Manchô* est encore plus violent :

Alors que les travailleurs peinent dans une atmosphère torride, ils voient les bénéfices de leur labeur accaparés par les capitalistes qui s'adonnent à toutes les jouissances de la vie, tandis qu'eux-mêmes ont peine à faire vivre leurs familles. Il y a quarante ans que la loi a aboli l'esclavage ; mais il existe encore aujourd'hui des capitalistes qui traitent leurs ouvriers en esclaves [1].

Pour échapper à cette exploitation et pour améliorer ses conditions d'existence, la classe ouvrière commence à s'unir et à agir. La loi ne permet ni n'interdit l'organisation syndicale ; elle punit encore l'excitation à cesser le travail. Les ouvriers ne s'en soucient point. Ils se groupent en des unions, qu'une société fraternelle, *Yuaïkaï*, tâche de rapprocher en une sorte de Confédération générale du travail. Ils emploient de plus en plus fréquemment l'arme de la grève. Pendant tout le temps que j'ai passé au Japon en 1917, la presse signalait environ une grève nouvelle par jour. Même certains fonctionnaires, comme les postiers, cessent le travail. Il y avait eu, en 1914, 50 grèves, englobant 7 904 travailleurs ; il y a eu, en 1918, 417 grèves englobant 66 457 travailleurs. Les ouvriers réclament de meilleurs salaires ; car le prix de la vie augmente beaucoup plus vite que le salaire ne s'accroît. Ils réclament surtout une plus large participation aux énormes bénéfices des sociétés industrielles [2].

En août 1918, le peuple des prolétaires, exaspéré par le contraste entre sa situation et celle des nouveaux riches s'est révolté. Les émeutes provoquées par la cherté de la vie ont singulièrement alarmé les classes dirigeantes et possédantes. Les journaux ont, par ordre, publié une version atténuée des événements. Pour avoir, sur ce point, passé outre à la consigne, pour avoir reproduit un article d'un journal de Shanghaï sur ces troubles, le directeur anglais du *Kobe Herald*, M. J. S. Willis, a été, en janvier 1919, condamné à 18 mois de prison et 100 *yen* d'amende, sous prétexte de lèse-majesté et de provocation à la révolte ; comme si les coolies japonais lisaient, pouvaient lire un journal anglais !

1. *Manchô*, 2 août 1917.
2. *Asahi*, 4 août 1917.

Mais j'ai, sur place, recueilli des informations révélant l'importance de l'émeute. A Kobé, à Osaka, à Kyoto, des bandes d'hommes et de femmes, dirigées par des chefs mystérieux, se sont formées soudain, ont brûlé les boutiques et les dépôts des accapareurs de riz, ont vivement protesté contre le ministre Gotô, accusé de complicité avec la maison Suzuki, la principale maison d'exportation de riz, particulièrement détestée. Les émeutiers ont résisté par la force à la police et à l'armée. Il y a eu des morts des deux côtés. A Tokyo, il a fallu le déploiement de soldats, baïonnette au canon, pour maintenir l'ordre.

L'effet moral a été considérable. Ce peuple qui proteste si énergiquement contre son sort misérable, ne faut-il pas se hâter d'améliorer sa condition, d'étendre ses droits?... Peu après, un autre fait se produit, poussant le Japon à évoluer dans ce sens : la victoire de l'Entente démocratique sur les empires militaristes et impérialistes.

Alors, aux premiers mois qui suivent l'armistice, le Japon se découvre démocrate. C'est la mode. Le Japon est toujours le pays du culte des ancêtres. Il garde le respect du passé. Les morts continuent à diriger les vivants. Mais, en même temps, le Japon européanisé, américanisé, a la curiosité, le goût, la passion de la nouveauté. Il s'est transformé en adoptant les institutions les plus modernes, qui lui paraissaient accroître sa force. Il a acquis ainsi un vif sentiment du progrès. En tout, le plus récent lui semble le meilleur. La mode s'est introduite dans tous les domaines, dans les vêtements, dans la littérature, dans la politique.

Au début de 1919, la mode a cessé d'être à la force, à l'impérialisme, à l'autocratie. Elle est, momentanément, à la justice, à la paix, à la démocratie.

Bien des faits témoignent alors de l'orientation nouvelle ; les uns, menus ; les autres, très généraux. Un jour à Nagoya, où j'étais venu faire une conférence sur *Paris au cours de la guerre*, des amis japonais m'offrent un dîner à la japonaise, servi par quelques *geishas*. Ils les interrogent sur leurs noms de guerre. L'une d'elles, toute jeune et charmante, n'avait pas adopté, comme l'usage le prescrit, un nom de plante, de fleur, d'oiseau ou d'héroïne célèbre. Elle s'appe-

lait Tamiko, *petite peuple* (*tami* : peuple, dans le sens où le mot s'oppose à aristocratie ; *ko*, diminutif). Mes amis y virent un indice du progrès emportant le Japon dans le sens de la démocratie !

Mais d'autres faits, plus importants, révèlent l'élan donné au peuple japonais par le vif sentiment de sa misère contrastant avec le luxe des nouveaux riches. On réclame toutes sortes de réformes égalitaires. Une campagne de meetings, de conférences, de manifestations s'organise en faveur du suffrage universel. Des ouvriers y prennent part, à côté d'étudiants. Par exemple, le 15 février 1919, à Kyoto, 150 ouvriers, chantant *le Travail est sacré*, vont attendre à la gare le leader démocrate M. Ozaki, et l'accompagnent à une salle de réunion où il prononce un discours acclamé par une foule enthousiaste. Le même orateur parle à Kobé, à côté de travailleurs manuels dont certains prennent la parole. Le 12 mars 1919 a lieu à Tokyo une manifestation en faveur du suffrage universel à laquelle j'ai assisté : quelques milliers de personnes défilent encadrées par de nombreux policiers.

On réclame le droit pour les travailleurs de constituer des syndicats, d'organiser des grèves, la journée de huit heures, une meilleure loi de protection ouvrière, la liberté de la propagande socialiste. L'habitude de l'action directe, de la grève, du meeting, se répand de plus en plus. A Tokyo, à Osaka, les meetings de travailleurs sont parfois fort agités. Par exemple, à Tokyo, en avril 1919, lors d'un « meeting d'indignation », des coolies en costume de travail prennent la parole, fait nouveau dans les annales du pays. Un ouvrier d'usine métallurgique, en costume de travail, y développe le thème que la richesse des directeurs de l'entreprise est faite du pénible labeur fourni par les salariés ; qu'un patron dépense en une nuit d'orgie les 1 000 yen qu'un ouvrier met dix ans à gagner... A la fin de février 1919, à Kyoto, la police pénètre dans une petite imprimerie, arrête l'imprimeur, saisit plusieurs centaines d'exemplaires d'un violent pamphlet socialiste. En avril 1919, six socialistes dangereux, suspects de Bolchévisme, sont arrêtés à Kyoto.

Certains observateurs du Japon actuel prévoient l'apparition, dans ce milieu si spécial, d'une forme nouvelle de

Bolchévisme, le Bolchévisme monarchiste, qui concilierait de façon originale la fidélité au passé et le goût des innovations les plus récentes. Le peuple japonais, sans rompre le lien mystique qui l'unit à l'Empereur Éternel né de la Déesse du Soleil, se débarrasserait par la violence de ses maîtres détestés, de ses aristocrates, de ses bureaucrates, de ses ploutocrates, de ses *narikins*...

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, l'apparition des nouveaux riches hâte cette évolution du Japon vers la démocratie où le marquis Okuma voyait l'application d'une loi nécessaire : « Les peuples inclinent tous vers le régime démocratique comme les fleuves tendent vers la mer ; ils se heurtent parfois à la résistance de rochers ; mais ils vaincront l'obstacle ; car la pente entraîne l'eau bouillonnante... »

FÉLICIEN CHALLAYE

LES ENNEMIS DE LA FEMME[1]

Lorsque le prince se réveilla le lendemain matin, son « chambellan » avait disparu. Une automobile de louage l'avait emporté à sept heures pour compléter ses préparatifs.

Lubimoff erra dans les jardins, s'arrêtant devant les grandes cages qui abritaient des oiseaux exotiques. Puis il suivit d'un regard distrait les évolutions de plusieurs paons qui déployaient au soleil leur manteau bleu et or.

Son vieux valet de chambre interrompit cette promenade. Des hommes avec une charrette venaient prendre les bagages de M. de Castro.

Michel ne manifesta aucune surprise. On pouvait leur remettre tout ce qui appartenait à Don Atilio. Mais le domestique ajouta que ces mêmes individus voulaient emporter également le bagage de M. Spadoni, nouvelle qui stupéfia le prince. Celui-ci aussi ?... Quel motif poussait le pianiste à le quitter?...

« C'est très bien, pensa-t-il, ils peuvent s'en aller tous et me laisser seul. Cela ne m'empêchera pas de faire ce que je veux !... »

Puis il reprit sa promenade.

Il ne lui restait plus que quelques heures avant de se trouver en face de ce jeune homme détesté. Il le tuerait, il en était convaincu. Les conditions établies par le colonel permettaient à un tireur de sa force d'abattre son adversaire.

1. Voir la *Revue de Paris*, 1er-15 février, 1er-15 mars.

Un instant, il eut l'idée d'aller au fond du jardin où parfois il s'amusait à tirer. Il n'était pas mauvais d'exercer sa main : le pistolet peut offrir des surprises. Mais il y renonça, trouvant de tels préparatifs indignes de sa supériorité. Son médiocre adversaire ne pouvait s'exercer à cette heure ; il n'en avait pas les moyens à Monte-Carlo, où il ne connaissait que quelques dames et des camarades convalescents.

Le prince allongea son bras musclé et resta sans bouger pendant quelques secondes, le regard fixé sur son poing. Pas le moindre tremblement : il placerait sa balle où il voudrait. Et pas l'ombre d'un remords ne vint le troubler dans son farouche orgueil.

Un fracas venu de la voie ferrée le tira de ses réflexions. C'était un train de soldats qui s'avançait, enveloppé de cris, d'acclamations et de sifflets. Il roulait vers l'Italie. Le prince se dirigea vers une terrasse de son jardin, dont la muraille fleurie descendait jusqu'à la voie ferrée. Les wagons défilèrent devant lui, un tournant lui en montrait l'un des côtés, tandis que le côté opposé apparaissait à une autre courbe.

L'uniforme des soldats qui les occupaient étonna le prince. Ils étaient vêtus d'une blouse de serge noire, au col évasé et aux manches retroussées. Ils portaient une petite calotte blanche aux bords relevés, semblable aux batelets en papier que fabriquent les enfants pour s'amuser.

Il les reconnut enfin. C'étaient des marins des États-Unis, un bataillon de fusiliers de la flotte qui se rendait en Italie, afin que le drapeau étoilé et rayé de la grande République apparût sur les sommets glacés des Alpes et dans les marais ardents de la Vénétie.

Et soudain une foule d'images passa devant les yeux du prince. Il vit les ports des États-Unis visités dans sa jeunesse, ruches où se concentrent tout le travail et la richesse de la terre ; les villes immenses où le bien-être semble avoir atteint ses dernières limites. Et ces hommes abandonnaient leur confort, leurs fructueuses affaires, leur travail largement rémunéré, leurs espoirs de fortune immédiate et venaient exposer leur vie dans l'ancien monde pour des idées, rien que pour des idées, attendu qu'ils ne recherchaient ni nouveaux territoires ni indemnités !... Et le vulgaire avait considéré jusqu'alors

leur pays comme le plus positif, le moins poétique et le moins idéaliste, et l'avait dénommé la terre du dollar !... Il était donc vrai que les idées généreuses n'étaient pas un vain mot, puisque des millions d'hommes passaient les mers et venaient donner leur sang pour elles !...

Les marins, après avoir traversé la ville de Monte-Carlo au milieu des acclamations, entraient en pleine campagne, où leurs cris ne soulevaient plus aucun écho. Aussi leur attention se concentra-t-elle sur cette terrasse fleurie et sur l'homme qui s'y trouvait. On eût dit une revue : les wagons, un à un, semblaient s'animer en défilant devant le prince. De toutes les fenêtres surgissaient des bras nus agitant des calottes blanches. Sur les toits, quelques gaillards gesticulaient, les bras étendus et les jambes écartées, tandis que le vent faisait ondoyer les plis de leurs pantalons noirs. Plus de mille bouches saluèrent le solitaire de la terrasse par de joyeux coups de sifflet, de hourrahs ou des cris inintelligibles.

Lubimoff demeura immobile, accoudé à la balustrade, comme s'il ne voyait point ce fleuve d'hommes qui se déroulait à ses pieds. Les bruyants matelots, en s'éloignant, tournaient la tête et répétaient leurs saluts et leurs cris comme pour réveiller cette figure humaine immobile.

Il avait totalement oublié ses préoccupations et ses idées de tout à l'heure. Il ne voyait plus que ce torrent de jeunes gens courant au danger et à la mort pour un idéal simple et beau. Ils venaient de l'autre côté du globe, avec la foi qui réalise les grands miracles de l'histoire. Et pendant ce temps, le prince Lubimoff, qui, à force de rechercher des idées supérieures et des sensations raffinées, avait fini par ne croire à rien, était là, dans son jardin, songeant au moyen le plus sûr de tuer un homme, un homme utile, semblable à ceux qui passaient.

L'image de Castro surgit dans sa mémoire. Il se souvint de l'impression si puissante et si profonde qui l'avait poussé à quitter la villa et à rompre avec son parent. Il vit tel qu'il le lui avait décrit, le visage amer du soldat aux cheveux roux qui l'insultait de son mépris.

— Il reste une place !

Les fusiliers américains continuaient à pousser leurs coups de sifflet et leurs cris d'exubérante jeunesse. Mais il lui sembla que ces voix et ces gestes avaient la même signification et qu'elles l'invitaient avec une ironie courtoise : « Viens ; il reste une place ! » Il s'était considéré comme un homme courageux qui, par distinction, par sybaritisme, par une indifférence raffinée, demeurait loin de ce qui passionne les autres humains. Mais voici qu'une lointaine rumeur lui semblait inlassablement murmurer : « Lâche ! Lâche ! »

Il se promena en méditant dans le jardin jusqu'au retour de Toledo. Ils déjeunèrent à la hâte. Le colonel donnait des conseils. Sa compétence en matière de duels touchait à la cuisine par l'une de ses branches. Pas de viande ni de vin. Il devait conserver une main ferme. (Il faisait pourtant des vœux pour que deux balles fussent échangées sans résultat, car les adversaires lui étaient également sympathiques.) Des œufs à la coque, rien de plus. Peu de liquide.

Le colonel monta dans sa chambre pour passer sa redingote. Le moment d'officier était venu. Il resta indécis devant la glace, en considérant le désaccord de son costume majestueux et de son chapeau melon. Oh ! la guerre ! Il sourit en pensant combien il eût été absurde de se présenter ainsi, quatre ans auparavant — quatre siècles — dans ces duels parisiens, où témoins et adversaires ne pouvaient aller décemment à la recherche de la mort que coiffés d'un chapeau à « huit reflets ».

Bien qu'il eût renoncé à cette toilette solennelle, il craignait d'offrir un aspect quelque peu ridicule, assis dans l'auto, à côté du prince, avec sa longue redingote et ses boîtes de pistolets posées sur ses genoux.

La voiture s'arrêta boulevard des Moulins, devant la maison du médecin. Des soldats convalescents passaient. Une douce voix féminine salua le prince. C'était une infirmière extraordinairement mince qui passait avec deux officiers aveugles. Michel et Don Marcos reconnurent la nièce de Lewis. Elle leur sourit, en leur montrant les deux jeunes Anglais auxquels elle servait de guide : deux Apollons blonds, hâlés par le soleil, au nez droit, aux dents brillantes, au corps svelte

et robuste, mais avec un regard mort, et sur les lèvres une expression tragique de désespoir et de révolte.

Le médecin déposa sa trousse sur le tapis élimé de l'automobile. Ce que voyant, le colonel se décida à se débarrasser de ses deux précieux coffrets et à les placer sur celui du docteur.

La voiture s'élança vers la montagne en suivant un chemin aux brusques tournants. A chaque lacet on apercevait Monte-Carlo, plus enfoncé, plus petit, comme un jouet aux toits rouges, avec de nombreuses fourmis suivant le fil de ses rues ou s'agglomérant sur la place.

Au sommet, une masse de maçonnerie grandissait peu à peu. C'était « le Trophée » de la Turbie. Deux colonnes sveltes en marbre blanc adossées à la maçonnerie et un fragment de corniche, voilà tout ce qui restait du plus magnifique des trophées romains : une tour de trente mètres, surmontée d'une gigantesque statue d'Auguste, qui marquait sur les Alpes la limite entre les terres de l'Empire et les Gaules conquises.

L'auto, laissant derrière elle le village de la Turbie, roulait maintenant sur l'ancienne voie romaine.

Don Marcos désigna bientôt plusieurs constructions d'un gris bleuâtre qui se confondaient avec la colline située derrière elles. C'était le château de Lewis.

On eût dit une forteresse de légende, semblable à celles qu'avait décrites le Lewis historien, faite pour des ciels gris et des forêts d'un vert humide. Elle semblait vouloir s'échapper de ce paysage grillé par le soleil, à la végétation parcimonieuse et fuir le contact des oliviers, des cactus, et des terres incultes, couvertes de fleurs sauvages.

Ils descendirent de l'automobile dans une grande cour que bordaient des bâtiments inachevés. Au fond se tenaient les trois militaires, qu'une automobile de louage venait d'amener.

Lewis s'empressa de venir saluer le prince, puis comme il était pressé, il s'aboucha immédiatement avec le colonel.

Don Marcos représentait l'oracle qu'il fallait consulter pour ne pas perdre de temps. L'affaire pourrait-elle se résoudre là même?... Ne valait-il pas mieux qu'elle eût lieu derrière le château, dans un verger entouré de vieux oliviers?

Après examen, le colonel se décida pour la cour dépourvue d'arbres. Il placerait les adversaires de façon à ce que leurs silhouettes ne pussent se détacher contre le mur.

Les quatre témoins et le médecin se trouvaient dans un salon du rez-de-chaussée décoré de trophées d'armes anciennes. Les deux adversaires avaient été oubliés dans la cour.

Le médecin regardait dehors par la porte du salon, d'un air scandalisé et presque étonné. Puis il fixa les yeux sur le colonel. Enfin il le prit à part. C'était ce lieutenant qui allait se battre avec le prince? Il le connaissait. Un de ses amis, un médecin militaire, lui avait parlé de lui comme d'un cas de vitalité surprenant. Ce qu'on projetait là était une affreuse sottise, presque un assassinat. Il tomberait peut-être raide mort avant que ne retentît le premier coup de feu. Il avait subi à la tête une opération des plus délicates. Il ne vivait que par miracle et pouvait mourir foudroyé à la moindre émotion.

Et Don Marcos eut une réponse héroïque, digne de lui.

— Docteur, pour un homme de cette trempe, ce n'est point une émotion que de se battre.

Puis, ayant tiré au sort la boîte de pistolets qui devait être utilisée, il se mit à charger les armes. Les deux capitaines suivirent d'un regard curieux cette opération nouvelle pour eux.

Toledo posa enfin les deux pistolets sur une table ancienne de style vénitien. Ils étaient prêts. Défense d'y toucher : c'était là quelque chose de sacré. Puis son regard se portant sur le mur le plus proche, il eut une lueur d'inspiration. Il décrocha d'une panoplie deux épées rouillées et sortit dans la cour.

Abandonnés par leurs témoins, les adversaires avaient commencé à se promener, en feignant de ne point se voir. Tous deux se retrouvèrent subitement dans le même état d'esprit que la veille.

Le vague remords qu'éprouvait le prince s'évanouit tout à coup. C'est ce petit jeune homme qui avait essayé de le souffleter, lui..., le prince Lubimoff ! Il apprendrait bientôt ce que peut coûter une telle audace.

Mais sa colère semblait moins violente que la veille, et moins spontanée.

L'autre était plus instinctif dans sa rancune. En regardant le prince, il songeait à la duchesse, sa protectrice... Tout ce que la vie renferme de plus délicat avait été pour le prince, et il prétendait encore s'emparer des miettes égarées qui tombaient entre les mains des malheureux ! Il ignorait comment l'on tue un homme dans ces combats réglés, mais il désirait tuer, et il sentait en lui la même absolue confiance qui l'avait poussé, là-bas, dans les tranchées, aux jours de danger.

La présence de Don Marcos avec une épée dans chaque main les interrompit dans leurs réflexions. Le colonel inspecta le ciel, cherchant à placer les adversaires de telle sorte qu'aucun d'eux ne fût incommodé par le soleil.

Enfin il cloua dans le sol, d'un geste superbe, l'une de ses rapières. L'emploi de ces armes anciennes lui semblait plus en rapport avec le caractère du lieu. Il les trouvait plus appropriées au château romantique de Lewis que deux cannes ou deux pieux. Mais la satisfaction que lui causait cette trouvaille dura peu. Levant les yeux, il aperçut le prince, il aperçut Martinez. Il éprouva soudain la surprise d'un homme ivre qui retrouve sa raison au milieu des objets qu'il vient de briser. Il se souvint des paroles de Castro et du médecin. Mais il était trop tard. Dût-il perdre son sang-froid, il lui fallait continuer.

Il termina donc les préparatifs, mesura le terrain, plaça les adversaires, leur recommanda de ne point tirer avant le fatidique « trois » (recommandation qui s'adressait évidemment à Martinez, ignorant qu'il était de l'art du duel) et remit à chacun d'eux un pistolet.

Puis il se plaça au milieu des adversaires, en s'écartant de quelques pas de la ligne de tir. A cet instant, il eût voulu mourir pour que tous deux n'eussent aucun mal.

Il se découvrit avec solennité et eut un geste attristé.

— Messieurs...

Pendant toute la matinée, en courant de droite et de gauche pour les préparatifs, il n'avait pas cessé de penser à ce qu'il dirait à ce moment, et avait composé une magnifique pièce oratoire, émouvante et brève. Il avait souvent parlé dans les duels et mérité l'approbation des autres témoins, vieux généraux, gens compétents, habitués à ces sortes d'affaires. Mais

la courte harangue qu'il avait préparée pour cette occasion allait surpasser toutes ses œuvres.

— Messieurs... — répéta-t-il.

Il hésitait, ne savait qu'ajouter ; tout s'était effacé de sa mémoire. D'une voix balbutiante, il débita ce qui lui passa par la tête, sans ordre, sans qu'une seule de ses paroles lui rappelât les phrases qu'il avait ciselées quelques heures plus tôt. « Il était encore temps... un peu de bonne volonté, tous deux étaient des hommes de valeur qui avaient fait leurs preuves... Une explication à la dernière minute n'avait rien de déshonorant. »

Ses paroles se perdirent dans un silence émouvant. Derrière lui, Lewis s'impatientait, consultant sa montre. Plus de trois heures. Les bonnes séries du Casino devaient commencer.

Le colonel voulut achever. Il était effrayé de la figure immobile et rigide de son prince. Jamais il ne lui avait paru aussi laid. Il avait un teint terreux, les yeux bigles et les pommettes saillantes. La sauvagerie de ses lointains aïeux, s'éveillant en lui, lui était remontée au visage.

— Puisqu'il n'y a pas d'entente possible...

Le colonel crut enfin avoir rattrapé la dernière partie de son discours. Mais le fil de ses brillantes paroles lui échappa une seconde fois, et, obligé d'improviser, il termina solennellement :

— En avant, messieurs ! L'honneur... est l'honneur, et les lois des gentilhommes... sont les lois des gentilshommes.

Puis il reprit :

— Sommes-nous prêts?

Le silence des deux adversaires fit comprendre au colonel qu'il pouvait continuer.

— Feu... Un...

Un coup de feu retentit. Ne pensant qu'au terrible *trois*, Martinez avait tiré.

Il vit en face de lui le prince, qui semblait soudain grandi. Il vit le trou noir de son arme, et au-dessus un œil d'une férocité glaciale qui cherchait un point de son corps pour y diriger la balle obéissante. Et avec une arrogance machinale il pivota sur ses talons, pour ne pas rester de profil, et offrit toute la largeur de son corps.

Ce détail passa inaperçu des quatre témoins. Leurs regards étaient concentrés sur Lubimoff qui représentait la mort.

Le temps se contracte ou se dilate, suivant les émotions des hommes. Sa mesure et son rythme dépendent de notre état d'âme. Quelquefois il galope vertigineusement sur les montres qui semblent folles. D'autres fois il s'affaisse, refuse de poursuivre sa marche, et les secondes embrassent plus d'émotions que les mois et les années de la vie ordinaire. Il sembla aux quatre témoins que le jour s'était arrêté et le soleil immobilisé pour toujours.

— Deux ! — soupira Don Marcos.

Et il lui sembla que ses lèvres ne finiraient jamais de prononcer ce mot, comme s'il était composé d'un nombre infini de syllabes.

Lewis avait oublié le Casino; il ne voyait plus que le présent. Un des officiers, penché en avant, s'appuyait sur son pied blessé, sans ressentir la moindre douleur. L'autre jurait entre ses dents en faisant vibrer sa canne. Le médecin s'inclina sur sa trousse posée sur le sol.

Il allait le tuer ! Les quatre hommes en avaient la conviction. Une telle expression d'assurance, d'aplomb féroce, apparaissait sur le visage de cet homme immobile, que tous aperçurent une ligne imaginaire, depuis la gueule de son pistolet jusqu'à la poitrine de celui qui se tenait en face, un chemin que la petite sphère de plomb allait suivre avec une justesse inexorable.

Orgueilleux de sa supériorité, le prince retardait le moment de donner la mort, par une espèce de coquetterie sauvage. Il tenait son ennemi sous sa griffe ; il pouvait jouer avec lui pendant ces trois interminables secondes.

Une foule d'images se succéda dans sa pensée avec une rapidité vertigineuse. Il vit la princesse, sa mère, orgueilleuse et belle, telle qu'elle était quand elle lui racontait, dans son enfance, les grandeurs des Lubimoff. Puis il revit son père, le général sombre et bon, s'écriant de sa voix rauque : « Le fort doit agir avec bonté. »

En pensant à son père, son pistolet dévia légèrement, mais il rectifia la position aussitôt.

Dans son imagination un train passait avec lenteur, c'étaient

des soldats français. Il vit Castro et le rousseau insolent qui lui offrait une place. Un autre train avança en sens inverse, un train interminable, qui sortait des profondeurs de l'Océan. Des hourrahs, des coups de sifflet, des blouses noires, des cols bleus, des petits bonnets qu'on eût dit en papier. « Bonjour, prince ! » Un sourire lumineux de vierge anémique : lady Lewis avec ses deux aveugles, beaux et tragiques...

Son pistolet s'abaissait. Il vit au-dessus de l'arme tout le corps de son adversaire, combattant obscur, condamné à mourir des blessures reçues pour un pays qui n'était pas le sien et pour une cause qui était celle de tous les hommes.

— Trois ! — fit le colonel.

Mais avant qu'il n'achevât on entendit un coup de feu. L'herbe du sol frémit au passage de la balle invisible.

Elle effleura les jambes du directeur du combat. Mais Don Marcos ne s'en souciait guère. Une joie enfantine le fit courir au hasard. Sa redingote semblait rire avec ses basques qui s'agitaient comme des ailes.

Il était si heureux qu'il fut sur le point d'embrasser Martinez. Le lieutenant devait serrer la main du prince. Une réconciliation était nécessaire.

L'officier refusa. Il avait des doutes sur la fin du combat. Le prince avait tiré dans le sol, et il n'acceptait pas qu'on l'épargnât.

— Jeune homme, — fit Don Marcos avec autorité, — dans ces questions vous n'êtes qu'un novice. Laissez-vous guider par ceux qui en savent davantage et tendez la main au prince.

Puis il courut chercher Lubimoff.

Il l'aperçut à la même place. Il avait jeté son pistolet et se couvrait la figure avec ses mains.

Le seul qui se tenait près de lui était Lewis.

— Allons ! prince ! qu'y a-t-il? Du sang-froid ! Peut-être qu'un bon verre de whisky...

Toledo entendit un râle angoissé, le halètement d'une poitrine oppressée.

Il écarta respectueusement une des mains du prince, découvrant ainsi son visage. Ce visage était maintenant d'un rouge brique, brillant de sueur et de larmes.

Lubimoff pleurait.

Le colonel se souvint de la feue princesse dans ses jours d'humeur orageuse, lorsque, après une explosion de colère, elle se tordait dans des sanglots hystériques en suppliant qu'on lui pardonnât.

Tirant cette main avec douceur, il vit qu'il était suivi du prince, désarmé et soumis. Martinez attendait quelques pas plus loin.

— Serrez-vous la main. Tout est fini. Des gentlemen sont toujours... des gentlemen.

Ils se donnèrent la main.

Alors il arriva quelque chose d'inattendu, qui provoqua un long silence d'ébahissement et de surprise.

Michel se pencha, ses genoux se contractèrent, et il porta à ses lèvres cette main qu'il tenait dans la sienne, avec le même geste humble que faisaient les serfs devant ses puissants aïeux. Puis il la baisa en la mouilllant de ses larmes.

X

Il y avait huit jours que Lubimoff n'était pas sorti de sa villa. Dans ses conversations avec le colonel — l'unique compagnon de sa vie solitaire — il avait évité toute allusion à ce qui s'était passé au château de Lewis. Don Marcos se montrait de son côté d'une discrétion absolue, comme s'il avait oublié le duel et son étrange dénouement.

Mais les autres témoins avaient dû tout raconter. Que de commentaires ! Et la peur de rencontrer des gens qui devaient à chaque instant répéter son nom incitait Michel à ne point quitter sa demeure. Quelqu'un gagnerait ou perdrait au Casino une somme importante, et les curieux cesseraient de s'occuper de lui. Ainsi il serait vite oublié.

La solitude lui pesa bientôt comme un supplice. Ses jardins lui semblaient étroits et monotones. En outre, la nièce de Lewis, abusant de son autorisation, se présentait tous les jours avec une escorte de blessés britanniques toujours différents. Elle courait avec eux dans les allées, cueillait de grands bouquets de fleurs, tandis qu'il lui fallait se cacher aux étages supérieurs de la villa pour fuir cette apparente

gaîté, à laquelle il trouvait quelque chose de funèbre et de désespéré.

Ses soirées lui semblaient interminables. Il songeait avec regret aux paisibles veillées des « ennemis de la femme », alors que Spadoni s'asseyait au piano ou se livrait à des calculs infinis, que Novoa lançait ses paradoxes scientifiques et que Castro contait les aventures de ses ancêtres... Où étaient à cette heure ces compagnons de bonheur ?

Le colonel le renseigna sur ce sujet : Spadoni, dont la misère était grande, donnait des leçons pour vivre. Castro était parti pour Paris, décidé à s'engager. Doña Clorinde l'avait précédé de quelques jours dans la capitale. Novoa enfin partageait son temps entre le Musée Océanographique et le Casino, où Toledo le rencontrait souvent. Quant à Martinez il n'était plus reçu que rarement par la duchesse de Lisle. Des jours entiers s'écoulaient sans qu'il osât frapper à sa porte. Alice voulait éviter l'ancienne intimité. Novoa, qui avait donné ces renseignements au colonel, avait ajouté que l'infortuné lieutenant errait lamentablement autour de la demeure de celle qu'il aimait. Le prince obtint d'ailleurs confirmation de ces renseignements par le même Novoa, qu'il rencontra sur la place du Casino le jour où il se décida enfin à descendre dans Monte-Carlo. Ils le plongèrent dans un étonnement délicieux.

Le lendemain, il eut une surprise plus agréable encore... Il finissait de déjeuner quand son valet de chambre annonça d'un ton cérémonieux :

— Monsieur le professeur Novoa.

Michel, qui pressentait des nouvelles intéressantes, reçut l'Espagnol avec une effusion extraordinaire. Incomparable Novoa ! C'était bien vrai qu'il avait déjeuné? Ah ! la belle exactitude des solitaires de Monaco !... Alors il prendrait le café avec lui...

Et il s'empressa de passer dans le hall, où l'attendaient le café et les liqueurs. Le désir du visiteur de lui parler sans témoins était si visible, que Lubimoff chercha sans retard un prétexte pour éloigner Don Marcos.

Lorsqu'ils furent seuls, Novoa posa sa tasse sur une console, tira plusieurs bouffées de son cigare, et dit enfin avec résolution :

— J'ai une commission à vous faire. Je suis envoyé par une certaine personne... Évidemment mon rôle n'est pas très beau. Un homme comme moi faisant des commissions de cette espèce!... Mais qu'est-ce que les femmes ne nous feraient pas faire?... Et puis entre hommes il faut s'aider. Vous qui êtes si chevaleresque, vous seriez aussi capable de faire cela pour moi...

Lubimoff anxieux, fit un geste d'approbation. En effet, il ne se trompait pas ; il était capable de faire pour lui tout ce qu'il lui demanderait. Il le tenait en cet instant pour son meilleur ami. Mais de quoi s'agissait-il ?

Novoa continua, avec une certaine hésitation. La veille, après sa rencontre avec le prince, il avait vu cette jeune fille..., cette demoiselle qui accompagnait la duchesse.

— Nous avons assisté ensemble à un concert, et ce matin elle est venue au Musée pour me prier de vous voir immédiatement. Je ne voulais pas me charger de la commission, mais vous connaissez les femmes. Et puis, cette personne a son caractère... Bref, je suis ici pour vous répéter ce qu'on m'a dit.

Il se tut un moment et après avoir regardé de tous côtés il ajouta d'un ton mystérieux :

— Cet après-midi, à Saint-Charles.

Il était préoccupé de l'obscurité du message. Quel était ce Saint-Charles? Un hôtel ?... Une promenade?... Comme habitant de Monaco, il ne connaissait de Monte-Carlo que le Casino. L'unique certitude pour lui, c'est que le message de Valérie venait de la duchesse.

Michel dut cacher la joie que lui causaient ces paroles. Alice le recherchait !... Malgré son plaisir, il éprouva le besoin d'avoir d'autres détails. Ne lui avait-on pas fixé d'heure?

— Non, prince. « Cet après-midi à Saint-Charles », pas un mot de plus. Cette demoiselle a même voulu se fâcher parce que je lui demandais des explications. Je vous ai dit que dans l'intimité elle avait mauvais caractère... comme toutes d'ailleurs. Elle m'a assuré que vous comprendriez tout de suite de quoi il s'agissait.

Michel eut un geste affirmatif. Parbleu, s'il comprenait ! A ce moment, il souhaitait à Novoa tous les bonheurs ima-

ginables. S'il n'avait connu ses scrupules et sa fierté, il aurait demandé à don Marcos tout l'argent de la maison pour le lui remettre à pleines mains. Mais puisqu'un cadeau matériel était impossible, il fit des vœux pour que cette Valérie, qu'il tenait pour une ambitieuse, fût capable de charmer l'existence du professeur. Il se sentait si optimiste qu'il crut à une erreur de sa part et qu'il para d'une multitude de vertus la suivante de la duchesse.

Toledo avait reparu, et le prince qui désirait plaire à Novoa lui parla d'océanographie. Inutile flatterie. Le professeur hésitait dans ses réponses. Il était pressé; on l'attendait... Sans doute Valérie avait besoin de connaître sans tarder le résultat de son message. Et le prince l'accompagna avec de grands transports d'amitié jusqu'à la grille d'entrée. Il devait revenir souvent à la Villa Sirena : il était l'unique ami fidèle. Quel dommage qu'il ne voulût pas y habiter comme naguère !

Une fois seul, Lubimoff se rendit dans ses appartements du premier étage. Il craignait que le colonel ne devinât son contentement. Un sentiment de triomphe se mêlait maintenant à la joie du premier moment.

Maintenant, il y voyait clair. Alice désirait lui revenir, car elle se sentait de nouveau attirée par lui. Aussi avait-elle expulsé le lieutenant, ou peu s'en faut, de cette maison où, quinze jours plus tôt, il se considérait comme chez lui.

Ce fut son premier moment de bonheur.

Mais une préoccupation lui vint. A quelle heure se présenterait-il au lieu indiqué? Puisqu'on n'avait rien spécifié, cette heure devait être celle de leur dernière rencontre à la porte de Saint-Charles. Mais il finit par croire à un oubli du professeur, et se présenta au rendez-vous bien avant l'heure.

Il passa plus de trois heures dans une attente fiévreuse, errant dans les rues qui entouraient l'église, s'arrêtant à leur intersection, changeant de place dès qu'il se voyait observé par les passants. Il entra plusieurs fois dans Saint-Charles.

Il se persuada qu'Alice ne se présenterait qu'à la nuit tombée, et la journée lui parut interminable.

Le soir venu, il douta.

— Elle ne viendra pas... Elle a dû se repentir.

Il se trouvait au coin d'une rue à proximité de l'église. De là, il pouvait apercevoir les marches qui relient la petite place au boulevard enfoui sous les arbres. Personne ne les gravissait, toutes les voitures passaient sans s'arrêter.

Tout à coup, il entendit un pas léger derrière lui, et, se retournant, il aperçut une femme en deuil.

Il oublia tout : la longue attente, ses doutes, la fatigue, et recouvra sur-le-champ sa joie triomphante. Il était tellement sûr des motifs qui avaient poussé la duchesse à lui demander cette entrevue, qu'il s'avança vers elle d'un air galant.

— Oh ! Alice ! — dit-il en lui tendant les deux mains. Mais il les laissa aussitôt retomber avec découragement.

Il se sentait déconcerté par le regard de la jeune femme. Ses illusions s'évanouissaient. Il n'y avait aucun doute. Les yeux de la duchesse le regardaient avec dureté.

Alice s'expliqua rapidement, comme pour se débarrasser de la présence d'un interlocuteur antipathique.

Il existait entre eux une question d'argent qu'elle avait besoin de régler. Elle ne lui avait pas écrit, parce qu'après les derniers événements, l'envoi d'une lettre lui semblait inopportun. En outre, elle ne pouvait se rendre à la Villa Sirena pas plus qu'elle n'était en état de le recevoir chez elle. C'est pourquoi, en apprenant, la veille, qu'on avait vu Michel se promener — alors qu'elle le croyait souffrant — elle s'était permis de lui donner ce rendez-vous de quelques minutes.

— Parlons comme deux hommes d'affaires... Je te dois de l'argent et ne serai tranquille que lorsque je te l'aurai remboursé : trois cent mille francs que m'a donnés ta mère, ce que tu m'as prêté au Casino... et peut-être un peu plus encore. J'ai assez d'argent pour te payer. Si tu ne veux pas t'occuper de cette affaire, envoie-moi Toledo.

Lubimoff resta pensif devant ces paroles inattendues. Après avoir fait sa proposition, elle semblait désireuse de partir. Elle avait tout dit; il lui était désagréable de rester là avec le prince, elle n'avait rien à ajouter.

— Non ! — dit Michel avec énergie.

C'est pour cela qu'elle l'avait fait venir? C'est tout ce qu'elle avait à lui dire, après un si long silence?

Il y avait une telle résolution dans son refus; son visage

exprimait si bien un douloureux étonnement, qu'Alice crut inutile d'insister.

— C'est bien. N'en parlons plus. Je connais ton caractère, et je sais que nous pourrions discuter pendant des heures sans résultat. Je chercherai le moyen de te rendre ce qui t'appartient... Au revoir, Michel !

Le prince essaya de la retenir, en prenant doucement l'une de ses mains, mais elle la retira brusquement.

— Et tu pars, — dit-il, découragé. — Moi qui croyais, en venant ici...

L'humilité de sa voix parut irriter la duchesse. Déjà elle lui tournait le dos quand elle s'arrêta.

— Ah ! çà, que croyais-tu donc? — demanda-t-elle d'un air indigné. — Ton inconscience me stupéfie. Vois-tu, Michel, tu seras toujours le même, il n'y a que toi au monde; il n'y a que tes désirs qui comptent. Tu m'as fait beaucoup, beaucoup de mal !... et voici que tu viens me dire comme un enfant « Moi qui croyais... » Qu'attendais-tu, après tes folies?... Sache-le bien ; je te déteste. Ta présence m'est odieuse. Oui, je te déteste.

Le pauvre Lubimoff parut atterré. Sa tristesse, son repentir étaient si visibles qu'Alice changea de ton.

— Je ne te déteste pas, mais tu m'inspires une grande pitié, une pitié semblable à celle que j'éprouve pour moi-même. Michel, nous sommes deux pauvres fous. Nos malheurs viennent de loin. Nous sommes d'une autre époque. J'ai pitié de toi, Michel, comme tu devrais avoir pitié de moi, à qui tu as fait tant de mal !

Malgré son humble attitude, le prince protesta. Il avait agi avec imprudence, c'est vrai. Son agression du Casino et ce maudit duel constituaient un scandale absurde. Mais qu'est-ce que ce mal irréparable qui l'affectait si profondément? Comment une folie, qui ne pouvait faire de tort qu'à lui-même, la pouvait-elle désespérer à ce point?

Alice l'interrompit d'un geste découragé, comme s'il lui semblait impossible de lui faire comprendre sa pensée.

— Tiens ! — dit-elle en désignant la porte de l'église. — Auparavant je pouvais entrer ici. Je venais prier, causer avec mon fils ; c'était peut-être une illusion, mais les illu-

sions nous aident à vivre. Et maintenant, je ne peux plus. Le remords m'attend là où, il y a quelques semaines, je trouvais l'espoir. Et c'est à toi que je le dois, à toi qui m'enlèves le dernier bonheur que je m'étais forgé...

Elle ne regardait plus le prince avec des yeux hostiles. Sa voix tremblante, ses yeux humides, étaient ceux d'une pauvre femme qui s'efforce de contenir son émotion. Michel balbutia, confus, désorienté. Il avait pu lui faire tant de mal? Quand cela?... Comment?...

Sourde à ses questions, Alice ne pensait qu'à elle et à son malheur.

— J'avais un fils et je l'ai perdu, — continua-t-elle. — C'était mon espoir, ma seule raison d'être... J'ai cherché une consolation. Qu'adviendrait-il de nous, si nous n'avions le pouvoir de nous leurrer par de nouvelles illusions?... Je m'imaginai avoir un second fils, un pauvre fils, condamné à mourir, mais jeune comme l'autre, malheureux comme l'autre, faute d'une mère pour égayer ses derniers jours. J'ai voulu être cette mère. Je ne peux plus connaître que la douceur de la maternité; mon rôle d'amante est terminé : je ne puis chercher dans l'homme qu'un fils, et tu me prives de cette dernière consolation ! Tu m'as ravi ma pauvre joie !

Lubimoff commençait à comprendre. Alice parlait de Martinez. La jalousie le mordit de nouveau.

— Qu'as-tu fait, Michel? — poursuivit-elle d'une voix gémissante. — Tu as transformé par ta folie ce malheureux garçon. En se battant avec toi, il s'est imaginé que c'est pour moi qu'il se battait et que je n'étais qu'une jeune femme. Il m'a vue soudain sous un autre jour. Je pourrais presque être sa mère. Mais les femmes de mon rang prolongent leur jeunesse, elles l'arrêtent artificiellement, et l'on nous désire à l'âge où les autres s'abandonnent à la vieillesse. Et puis je comprends la vanité de son enthousiasme. Je suis pour lui l'inconnu, le mystère, une grande dame, une duchesse, que les bouleversements de notre époque introduisent dans sa vie. Pauvre garçon ! Il y a quelques semaines, il riait en ma présence avec une simplicité enfantine, il me regardait tranquillement, sans l'ombre d'une mauvaise pensée. Il était heureux et moi aussi, tandis que maintenant !...

Le prince se représenta Martinez poursuivant Alice de ses désirs amoureux. « Je le tuerai ; il le faut », se dit-il. Mais sa colère homicide ne dura qu'un instant. Les diverses scènes du duel passèrent dans sa mémoire. Il se revit baisant la main de l'officier, dans un élan d'humilité inexplicable qui le tourmentait comme un remords. Que faire maintenant ? Après ce qui s'était passé, cet homme pour lui était sacré. Et il s'abandonna de nouveau à son découragement, tandis qu'Alice continuait de parler.

— Mon rêve s'est évanoui. Martinez n'est plus un fils pour moi. Il est redevenu un homme. Quel supplice ! Ne pouvoir connaître l'amitié reposée, la maternité calme ! Toujours se heurter à l'amour ! Moi, pour qui inspirer du désir et de l'admiration était autrefois l'unique but de la vie, je suis bien punie... Les femmes ne peuvent-elles donc connaître la tranquillité et la confiance dont jouissent les hommes?

Le prince l'interrompit d'un ton plein de rancune.

— Ne le vois plus : romps avec lui ; ferme-lui ta porte une fois pour toutes. Tu retrouveras la paix, et moi... je serai ton ami, je serai ce que tu voudras, il me suffira de te voir.

Elle accueillit ces derniers mots par un geste d'incrédulité. Les hommes lui avaient promis tant de fois cette amitié.

— Chasser ce pauvre petit !...

L'idée d'abandonner l'invalide excita sa pitié et ses paroles prirent une intonation tendre.

— Que deviendrait-il ? Il est seul au monde ; les autres officiers sont dans leur pays, ils ont une famille... Et tu veux que je l'oublie? Tu le connais mal : tu es son ennemi. Je me souviens avec délices de son attitude antérieure. Il était semblable à mon fils. Il avait même quelque chose de plus, une reconnaissance, une vénération concentrée que je ne connaissais pas. Il ignore sa véritable situation. Il éprouve les illusions d'une jeunesse saine, il compte sur une longue vie. Pauvre enfant ! Comme il m'en coûte de jouer la colère, de le repousser avec indignation à cause des désirs qu'il nourrit pour moi... pour moi, qui ne voudrais être que sa mère !

Une colère homicide apparut dans les yeux de Michel.

Il devinait les prières de Martinez et les hésitations d'Alice. N'allait-elle pas succomber?

Cette expression hostile déplut à Alice, dont la voix redevint hostile.

— Finissons-en. Je suis venue pour te rendre ton argent. Tu ne veux pas le recevoir? Tu persistes dans ton refus... Je trouverai le moyen de te faire accepter. Bonsoir, Michel !

La nuit était tombée, le prince la vit se perdre dans la pénombre de la rue.

Un instant il eut l'idée de s'opposer à sa fuite, humblement... Il ne la reverrait plus : il en avait la conviction. Mais il comprit en même temps l'inutilité de son insistance. Elle tenait à ce qu'il l'oubliât. Cette entrevue n'avait eu d'autre objet que de supprimer ce qui subsistait du passé... Et il la laissa s'éloigner.

A partir de ce jour l'existence du prince s'écoula sans but. Il y avait en lui quelque chose de brisé : la volonté.

Il se retira de nouveau dans sa villa pour ne voir personne. Il haïssait le monde, peut-être parce qu'il en redoutait l'ironie.

Don Marcos était le seul compagnon de cette solitude, et Lubimoff qui, dans les premiers jours, n'échangeait avec lui que de rares paroles, finit par attendre avec impatience son retour de Monte-Carlo, le soir venu, pour écouter les nouvelles qu'en toute autre circonstance il eût considérées comme insignifiantes. Ils avaient de longues conversations sur les menus incidents du Casino ou sur les événements mondiaux. C'était la curiosité du prisonnier ou du malade, qui ne donne plus aux choses leur valeur véritable.

Le prince voulut rompre cette réclusion qu'il s'était imposée volontairement. Pourquoi rester à la villa, si près de celle qui occupait sa pensée à toute heure et qu'il ne voulait plus voir?... Le mieux serait de retourner à Paris le plus tôt possible. Les canons à longue portée continuaient à tirer sur la capitale. Presque toutes les semaines des escadrilles d'avions allemands y jetaient des explosifs. Un voyage là-bas offrait l'attrait de l'émotion et du danger à ce solitaire tourmenté par une existence immobile et monotone.

Tous les matins, en se levant, il répétait : « Je pars pour Paris. » Mais il reculait son voyage de semaine en semaine.

Les détails les plus insignifiants prenaient, pour lui, une importance énorme. Il devait aller à Nice pour retenir sa place au bureau des Wagons-Lits. Il pensait d'abord y envoyer Don Marcos ; puis il trouvait préférable de s'y rendre lui-même. Et les jours s'écoulaient sans qu'il eût le courage d'effectuer ce court déplacement. Lui qui avait fait trois fois le tour de la planète, il bâillait de fatigue en pensant à la lenteur des trains imposée par la guerre, aux seize heures de trajet en chemin de fer.

Un jour, las de la magnificence de ses jardins, du silence de sa maison déserte, et il partit à pied pour la ville.

Ses pas le menèrent machinalement vers les hauts boulevards voisins de la rue où se trouvait la Villa Rose. S'en étant rendu compte, il voulut rebrousser chemin et aperçut soudain sur le trottoir opposé le lieutenant Martinez, marchant dans la direction qu'il suivait lui-même un instant auparavant.

Il le trouva plus grand, plus fort. Son uniforme était le même ; mais il parut au prince d'un éclat éblouissant. Son visage était peut-être plus anguleux et plus exsangue; mais Michel s'imagina qu'il laissait transparaître comme une flamme intérieure, une flamme d'orgueilleuse satisfaction.

Ils se croisèrent sans se saluer. Le lieutenant affecta de ne pas le voir, tandis que Lubimoff le suivait d'un regard interrogateur. Qu'y avait-il de nouveau dans cet homme? Il douta de sa mauvaise santé, de sa périlleuse situation qui inquiétait si vivement les médecins. — Allons donc ! des mensonges pour se rendre intéressant auprès des femmes ! Il remarqua la fermeté arrogante de son pas.

Quand il l'eut perdu de vue, il le vit mieux encore. Son imagination évoqua avec précision certains détails sur lesquels son regard avait glissé. Un, surtout, surgit dans sa mémoire avec un relief douloureux : un petit bouquet que le militaire portait sur sa poitrine, entre deux boutons de son uniforme. Un officier avec des fleurs !

Il y songea pendant toute la journée.

Le soir, Toledo se vit brusquement repoussé par le prince, au moment où il cherchait à lui communiquer une lettre qu'il avait reçue de Paris. L'administrateur s'impatientait, il

demandait une réponse à Son Altesse à propos de la vente de la Villa Sirena.

— Je ne sais pas. Laisse-moi tranquille... Mieux vaut traiter cette affaire directement. J'irai demain à Nice pour arranger mon voyage... Non, pas demain, après-demain.

Il ne put s'expliquer pourquoi il avait décidé cet ajournement que rien ne motivait. Le lendemain, après déjeuner, il le regretta. Mais il était trop tard pour se mettre à la recherche du chauffeur qui l'avait servi le jour du duel et que don Marcos venait d'élever à la dignité de « fournisseur de Son Altesse ».

Où aller, pour ne pas rencontrer les personnes qui occupaient son esprit? A la fin de l'après-midi il se dirigea vers les terrasses du Casino. Un concert en plein air y attirait une foule énorme. Martinez et Alice, pensait-il, n'oseraient s'y aventurer.

Il se crut revenu au temps de la paix, à l'un de ces hivers privilégiés qui poussaient vers la Côte d'Azur les riches de ce monde. Les deux terrasses étaient couvertes d'une foule distinguée. Le bombardement de Paris et les attaques des *gothas* retenaient à Monte-Carlo beaucoup de femmes élégantes qui, dans des circonstances différentes, se seraient crues déshonorées de séjourner sur ce chaud rivage, une fois l'hiver passé.

Tout à coup il s'arrêta, comme s'il avait reçu un choc en pleine poitrine. Par le large escalier qui relie les deux terrasses, un couple descendait. Un militaire, le lieutenant Martinez... et Alice !

Elle était en deuil, telle qu'il l'avait vue à la porte de l'église. Mais elle marchait moins résolument, un peu intimidée de se voir dans ce lieu envahi par presque toute la ville.

Ils causaient en descendant à pas lents. Occupés à contempler la mer, ils ne remarquèrent pas Lubimoff. Ils prirent une direction opposée en arrivant en bas et le prince put les suivre.

Un pouvoir de divination extraordinaire aiguisait ses facultés ; il lui semblait voir leurs visages, bien qu'il marchât derrière eux.

Oh ! cette promenade ! C'était le besoin de lumière et de

plein air que l'on éprouve après une douce retraite, l'insolente nécessité de montrer son bonheur en public.

C'était sans doute l'officier qui avait proposé cette promenade. Ah ! cet orgueil de marcher dans un endroit public, en compagnie d'une femme célèbre !... Il ne douta plus du bien-fondé de ses craintes... Oui, oui ! c'était chose faite.

L'attitude de la duchesse était significative. Elle marchait avec une espèce de lassitude, avec cette mélancolie du déchu qui a conscience de sa déchéance qu'il estime irrémédiable.

Elle tournait la tête vers son compagnon pour le regarder. Ce devait être un regard de prisonnière reconnaissante, qui cherche à oublier les misères du remords et qui se trouve sensuellement heureuse du honteux esclavage.

La haine, la répugnance, l'indignation devant le bonheur d'autrui, firent s'arrêter le prince. A quoi bon les suivre?... Ils pouvaient tourner la tête et le voir. Il eut honte d'une rencontre possible. Les misérables !... N'y avait-il pas quelqu'un là-haut pour châtier ces choses-là?

Et, s'éloignant d'eux, il se dirigea vers l'autre extrémité de la promenade, pour descendre au port de la Condamine.

Il allait quitter la terrasse, quand une agitation soudaine des promeneurs attira son attention. Les gens assis sur les bancs se levaient précipitamment, et après quelques mots échangés, couraient vers l'endroit d'où venait le prince. Il entendit des cris.

Lubimoff se laissa entraîner et revint sur ses pas. Il aperçut de loin une tache qui croissait. C'était un groupe auquel se venaient joindre les files de curieux qui descendaient les escaliers en courant. Le jardin, dépeuplé quelques minutes auparavant, semblait vomir du monde par toutes ses issues.

En s'approchant d'un groupe, il put entendre les commentaires de plusieurs curieux qui informaient les nouveaux venus.

— C'est un officier convalescent... Il se promenait avec une dame... Tout à coup il tombe à la renverse... comme s'il était frappé de la foudre... Il est là.

Oui, Martinez était là, au centre de cette masse humaine, comme une pauvre chose, étendu sur le sol, dans la position même de sa chute, le corps plié en Z. Lubimoff s'avança

et jeta les yeux par-dessus la première rangée de badauds stupéfaits. Un gémissement ininterrompu, un râle de pauvre bête agonisante s'échappait de la bouche du lieutenant. C'était l'unique signe de vie qu'offrait ce corps immobile.

Les officiers abandonnaient leurs compagnes pour se faufiler au centre du groupe. En reconnaissant Martinez, leur surprise prenait une expression fraternelle et douloureuse.

— Antonio !... Antonio !...

Ils se penchaient sur lui pour lui parler à l'oreille, comme s'il dormait. Mais Antonio n'écoutait pas. Son râle farouche, voilà tout ce qui répondait à leurs appels de tendresse.

Un médecin militaire, surgi de la foule, prenait les mains du malade, et lui tâtait le pouls avec un geste d'impuissance. Le lieutenant avait déjà été victime de nombreuses attaques comme celle-ci ; pourvu que cette syncope ne fût pas la dernière!...

Michel vit Alice agenouillée par terre, hébétée par la surprise, oublieuse de tout ce qui l'entourait ; ses yeux étaient fixés sur cet homme qui, tout à l'heure, marchait en causant à ses côtés, le sourire aux lèvres, heureux de vivre et qui maintenant râlait dans la poussière.

Elle se leva soudain, d'un mouvement instinctif, ne voulant pas rester ainsi devant toute cette foule. Ses yeux grands ouverts, effarés regardaient sans voir. Son regard rencontra celui de Michel. Mais le prince se cacha derrière une rangée de curieux et baissa la tête.

Les gens se montraient la duchesse. C'était la dame qui accompagnait l'officier. Quelques-uns la reconnaissaient et répétaient son nom. Par une répulsion instinctive, ou par un lâche désir de ne pas se voir mêlé à des « histoires », on ne lui parlait pas.

Des personnes de bonne volonté intervenaient avec autorité.

— De l'air !... Il faut laisser de l'air !

Une petite jeune fille qui avait couru jusqu'au bar du Casino, revenait avec un verre d'eau.

— Antonio !... Antonio !...

Ses compagnons agenouillés l'appelaient en vain, en s'efforçant d'entr'ouvrir ses mâchoires et de le forcer à boire.

On vit arriver des dames des salles de jeu, attirées par la nouvelle. Toutes connaissaient la duchesse. Après avoir contemplé le moribond, elles la regardèrent avec hostilité. Le prince entendit des bribes de leurs commentaires : « Un malheureux qui ne vivait que par miracle... La plus petite émotion... Cette femme... »

Un peu plus loin, les gardes du jardin couraient en se transmettant des ordres. Les pompiers avaient fait leur apparition.

Il manquait une civière. Les curieux s'écartèrent. Une voiture de place s'avançait sur les terrasses, qui sont d'ordinaire interdites aux véhicules.

Lubimoff vit la duchesse s'élever tout à coup au-dessus de la foule. Elle venait de monter dans la voiture. Elle s'y tint debout, le regard perdu. Peut-être n'avait-elle pas réfléchi ; peut-être le médecin militaire l'avait-il invitée à monter, la prenant pour une parente du malade. Plusieurs hommes en uniforme relevèrent le corps inanimé de l'officier.

On entendait toujours son râle déchirant.

Alors, devant la foule qu'elle ne semblait point voir, Alice fit placer sur ses genoux ce corps déjà semblable à un cadavre. Elle-même, le soutint d'un bras et laissa reposer la tête gémissante sur une de ses épaules.

La voiture se mit en marche lentement, vers l'hôtel des officiers, suivie d'une grande partie du public. Le médecin marchait à pied, en recommandant au cocher d'aller doucement.

Michel la vit passer, toute droite, les yeux agrandis par la stupeur, la bouche crispée, avec le moribond sur ses genoux. Son attitude eût été semblable à celle de la mère du Sauveur auprès de la croix, si quelque chose d'impur et de honteux n'avait paru dans son chagrin. « Oh ! Vénus douloureuse ! »

Il dut interrompre le cours de ses pensées. Une femme en uniforme d'infirmière le bousculait. C'était Mary Lewis qui courait pour rattraper la voiture. Cette amazone du bien arrivait toujours à temps pour secourir la douleur.

Lubimoff vit s'éloigner la voiture entourée par la foule. Sa marche jusqu'à l'hôtel n'en finissait pas ; tout Monte-Carlo le verrait passer.

Il se sentit infiniment triste. Ce lieutenant avait beau être son ennemi... La mort !...

Alice lui inspirait moins de pitié. Il eut un sourire cruel en contemplant une dernière fois la voiture et sa suite qui ne cessait de grossir.

XI

Deux jours après, Lubimoff vit sortir, au matin, le colonel, vêtu de noir.

Il se rendait à l'enterrement de Martinez. Don Marcos et Novoa, en leur qualité d'Espagnols, étaient tenus d'escorter le héros dans son dernier voyage sur cette terre.

Au retour, il fit part au prince de ses impressions, avec une concision douloureuse. Quelques officiers convalescents avaient suivi le cercueil. Le professeur et lui étaient les seuls assistants en civil ; mais ces héroïques et aimables jeunes gens l'avaient obligé à conduire le deuil, comme colonel et comme compatriote du défunt.

Pas une seule femme n'avait suivi l'enterrement. Ce fut ce qui par-dessus tout intéressa le prince. Et il se demanda une fois de plus ce qu'était devenue Alice.

Vers la fin de la journée, comme il se promenait dans ses jardins, il vit venir lady Lewis précédée du colonel.

Le prince se réfugia dans sa maison. L'infirmière arrivait sans doute avec un groupe d'Anglais convalescents, désireux de gambader sous les arbres et de cueillir des fleurs. Il ne se sentait pas la force d'écouter son caquetage d'oiseau meurtri et joyeux, cette gaieté obstinée qui se prolongeait, à travers la douleur, jusqu'au seuil de la mort.

Le prince montait l'escalier pour se réfugier dans ses appartements, lorsqu'il fut rattrapé par le colonel. Avant que celui-ci n'ouvrit la bouche, Michel l'interpella violemment. Il refusait de voir l'infirmière... Elle pouvait se promener dans tous ses jardins avec ses Anglais, et en disposer comme s'ils lui appartenaient ; mais, pour Dieu, qu'on le laissât tranquille.

— Marquis, — dit Toledo, — lady Lewis est seule et elle désire parler à Votre Altesse. Elle a quelque chose d'important à lui dire...

Dans le jardin, le prince et l'infirmière occupaient deux fauteuils d'osier. Un jet d'eau retombait paresseusement dans sa vasque.

Sous la lumière verdâtre reflétée par les arbres, lady Lewis semblait plus faible et plus exsangue. On eût dit que ce qui lui restait de vie se concentrait dans ses yeux. Le prince en oubliait sa colère. Pauvre lady ! Il se sentit pour elle un respect attendri.

Habituée à vivre parmi les grandes douleurs, à assister à des catastrophes, elle se souciait peu des convenances de la vie quotidienne. Elle exposa donc sans préambules le motif de sa visite, avec une certaine brusquerie militaire.

Elle venait de la part de la duchesse de Lisle. Elle avait passé les deux derniers jours à la Villa Rose, où elle avait même couché pour ne pas quitter Alice un seul instant. Le désespoir de la duchesse, puis son abattement, l'avaient effrayée. Alice avait voulu se tuer.

— Pauvre femme !... Elle s'est enfin calmée, quand elle a découvert la vraie lumière, et reconnu sa route. Je suis heureuse de l'avoir aidée de mes conseils.

Les yeux du prince fixaient l'Anglaise avec étonnement. De quelle lumière et de quelle route voulait-elle parler?... Et surtout quelle était cette mission dont la duchesse l'avait chargée pour lui?

Lady Lewis devina sa pensée.

— Elle m'a prié de venir vous voir, prince. Avant de se retirer du monde, elle vous supplie de l'oublier, de ne jamais chercher à la revoir, et surtout de lui pardonner le mal qu'elle a pu vous causer involontairement. C'est son pardon surtout qu'elle réclame de vous... Quand je lui aurai dit que vous n'avez contre elle aucune haine, elle retrouvera la tranquillité qui lui est indispensable pour sa nouvelle vie.

Michel demeura pensif. Pardonner?... Alice ne lui avait causé aucun mal. C'était lui qui se tourmentait avec ses désirs et ses désillusions. Mais où donc était-elle? Ne la pouvait-il voir?

Lady Lewis interrompit ces questions. Elle continuait à sourire avec douceur, mais sa voix révélait une fermeté inébranlable.

— La duchesse n'est plus à Monte-Carlo. C'est moi qui me suis chargée d'organiser son voyage. Il n'y a que moi qui sache où elle se trouve, mais je me suis juré de ne pas le révéler. Renoncez à la voir, laissez-la aller en paix vers la vérité ; imaginez-vous qu'elle est morte... comme tant d'autres aujourd'hui, comme ces milliers d'êtres qui meurent et continueront de mourir à chaque nouveau soleil... Pardonnez-lui et oubliez-la. Pauvre femme !... elle est si malheureuse !

Lubimoff comprit que toutes ses questions seraient inutiles. Si insinuante que se fît sa curiosité, elle se buterait à ce refus. Alice avait disparu pour toujours... pour toujours !

Il se sentit plus triste, plus seul. Il hocha la tête : « Oui, il pardonnait. » Il ne voulait pas que la moindre parcelle de sa douleur pût peser sur elle; il la gardait toute pour lui... Mais voici qu'il ne put résister à l'élan de cette douleur, désireuse de s'extérioriser et qu'il fut étonné des paroles qui lui échappaient malgré lui.

— Moi aussi, lady Mary, je suis très malheureux.

L'infirmière ne parut nullement surprise de cette confidence. Elle continua à sourire et dit laconiquement :

— Je le sais.

Son sourire se convertit peu à peu en un doux geste de pitié, de commisération protectrice, comme si le prince était un enfant qui eût besoin de ses conseils.

Elle avait deviné son malheur bien avant la confession désespérée de la duchesse. Il se croyait malheureux parce qu'il avait des chagrins d'amour ; mais son malheur était plus profond et plus vrai; il résidait en lui et en lui seul.

Il essayait de vivre à l'écart de ses semblables, et d'ignorer leurs préoccupations, confit dans son égoïsme, en marge de l'humanité, qui subissait une des crises les plus graves de son histoire. Cet éloignement se serait expliqué chez un lâche, dominé par l'instinct de conservation; mais il était courageux. On eût pu le tolérer chez un homme ayant à sa charge une famille, mais il était seul au monde.

— Nous sommes tous malheureux, prince. Qui ne connaît aujourd'hui la douleur et la mort?

Et elle parla, d'une voix monotone, de ses propres malheurs, omme si elle récitait une prière, tandis que son sourire s'effa-

çait : ce sourire qui animait la laideur anémique de son visage d'une errante lueur d'aurore.

Ses six frères étaient tombés le même jour. Ils appartenaient au même bataillon et elle avait reçu la nouvelle de ces six morts en même temps. Trente-deux membres de sa famille gisaient sous terre. Très peu d'entre eux étaient soldats ; avant la guerre ils menaient une existence de plaisir, jouissaient de titres et de grandes richesses : leur vie était aussi douce que celle du prince Lubimoff... mais il leur avait suffi d'être appelés par le devoir !...

Quelle n'avait pas été son désespoir en recevant cette nouvelle.

Mais elle avait su élever sa pensée, au delà des égoïsmes et des désirs qui composent la trame de la vie ordinaire. Elle avait surmonté sa propre douleur, pour pouvoir secourir celle d'autrui. Lady Lewis possédait un idéal : se sacrifier pour ses semblables ; les servir, fût-ce aux dépens de son existence. Elle avait presque béni la guerre qui l'avait aidée à trouver la vraie voie.

— Vous êtes un ange, — dit le prince.

— Non, — protesta-t-elle ; — je suis une amoureuse, une pauvre amoureuse.

Lubimoff sourit avec une certaine pitié?

— Amoureuse, vous, lady Mary?

Elle continua, comme si l'étonnement de son interlocuteur la contrariait. Qu'était-ce que l'amour des autres femmes comparé au sien?

Elles consacraient leur tendresse à un seul homme. En dehors de lui, rien ne leur semblait digne d'intérêt. Mary aimait tous les hommes — tous ! — sans en excepter ces ennemis qu'elle avait soignés bien des fois dans les ambulances du front. C'étaient tout bonnement des malheureux et il n'en fallait pas plus pour qu'elle oubliât leur origine.

Le souvenir de ses *flirts*, qui à ce moment même se retournaient dans leurs lits, réclamant sa présence, ou qui assis sur un banc, tournaient vers le soleil leurs yeux immobiles, et refusaient de se promener sans le doux appui de son bras, la fit quitter son fauteuil. « Au revoir, prince ! » Ses amoureux l'attendaient.

Une fois debout, elle lui rappela avec fermeté le motif de sa visite.

Il était inutile qu'il recherchât la duchesse. Après une vie d'incertitudes, la pauvre femme avait enfin trouvé le vrai chemin. Mary parla du passé d'Alice avec naturel. Elle connaissait ce passé. Dans le silence de la Villa Rose, l'autre s'était confessée désespérément, sans que l'infirmière éprouvât ni étonnement ni indignation. Qu'était cette catastrophe morale en regard des crimes inouïs dont, à chaque minute, le monde était témoin ?

— Elle est partie ce matin. Elle est loin... très loin, — dit lady Lewis. — Il est possible que vous ne vous revoyiez jamais... Je lui écrirai que vous lui pardonnez et cette certitude lui apportera le calme nécessaire à sa nouvelle vie.

Le prince la reconduisit jusqu'à la sortie de ses jardins. Pendant le trajet, il se lamenta de nouveau. Il avait besoin d'extérioriser le découragement où l'avait plongé le refus de l'Anglaise de lui révéler le refuge d'Alice.

— Je suis très malheureux, lady Mary.

— Je le crois, — répondit-elle. — Mes malheurs surpassent les vôtres, mais je les supporte mieux.

Ils se serrèrent la main près de la grille.

— Adieu, lady ! — fit le prince en s'inclinant.....

Toledo ne parut que quelques instants après ; il sortait du pavillon du jardinier. Il rencontra le prince qui retournait à sa villa d'un air pensif.

Lubimoff lui jeta un ordre d'une voix brève.

— Je pars pour Paris... Je veux partir demain. Occupe-toi du nécessaire.

Puis, regardant le colonel, il ajouta d'une voix radoucie :

— Je crois que je ne reviendrai jamais ici... Je vais vendre la villa.

XII

Don Marcos descend par les jardins publics, vers la place du Casino, en causant avec un militaire.

Ce n'est plus le colonel cérémonieux qui baisait de vieilles et nobles mains dans les salles de jeu, le commensal obligé

de toutes les familles aristocratiques de passage à l'hôtel de Paris. Il est sobrement vêtu de noir et son aspect a quelque chose de rustique : il révèle l'homme qui vit à la campagne, qui aime en cultiver la terre et qui se sent dépaysé dans une ville. Don Marcos porte des gants, comme à l'époque de son élégance, mais c'est par nécessité. Il vit d'ordinaire dans un jardinet autour d'une villa minuscule, avec cinq arbres, deux rosiers et une quarantaine d'arbustes qu'il connaît minutieusement, auxquels il a donné des noms, et qu'il soigne et arrose avec une ferveur dont les callosités de ses mains sont un éclatant témoignage.

Le militaire lui aussi s'avance comme un homme des champs qui regarde avec curiosité tout ce qui l'entoure. Un poil rude recouvre sa lèvre supérieure, une de ces moustaches dures qui surgissent, lorsqu'on les a soigneusement rasées pendant des années. Le soleil et la pluie ont défraîchi son uniforme, dont le drap jaunâtre a la couleur de la terre. Un bras inerte pend de son épaule droite et suit le rythme de ses pas. La main dont l'aspect a quelque chose d'étrangement rigide est recouverte d'un gant. Sa main gauche s'appuie sur une grosse canne tandis que la fumée d'une pipe s'échappe de ses lèvres. Aux manches, un simple galon d'officier se confond presque avec le ton neutre du drap.

— Voici dix mois et vingt jours, — s'écrie Toledo, — que Votre Altesse a quitté Monte-Carlo... Que d'événements se sont déroulés depuis !

Le militaire est le prince Lubimoff ; un Lubimoff qui semble plus fort, plus calme, plus résolu que celui de l'année précédente ; il a les mêmes cheveux grisonnants mais sa moustache est toute blanche.

Les favoris du colonel ont la même teinte. Le gris discret d'une teinture avisée a fait place à la franche blancheur de la vieillesse.

Don Marcos montre l'endroit vers lequel ils se dirigent.

— Si Votre Altesse avait vu cette place le soir de l'armistice !

La nouvelle de la victoire faisait courir tout le monde. Les gens descendaient de Beausoleil, montaient de la Condamine, arrivaient du rocher de Monaco. Pour la première fois, depuis

quatre ans, les façades du Casino, des hôtels et des cafés étaient illuminées de haut en bas. La place était noire de monde.

Des flots humains tourbillonnaient autour du Casino. Un même sentiment de fraternité unissait les hommes si divers que le hasard avait groupés là. De toutes les poitrines s'échappaient les accents de *la Marseillaise*. Des gens qui ne s'étaient jamais vus se serraient la main comme des amis longtemps séparés qui se retrouvent enfin. Sur les côtés de la place, se tordait, se nouait, se dénouait la ligne capricieuse d'une farandole spontanément formée, à laquelle se joignaient des blessés soudain guéris, des vieillards soudain rajeunis, des femmes oublieuses tout à coup de leur réserve.

Des jeunes filles, les cheveux épars, hurlaient de joie, saisies par le délire universel... Puis les acclamations et les chants diminuèrent. Un silence se fit au-dessus de la foule. Des gens se poussaient vers les portes du Casino, bousculant les portiers et les employés, dans la même hâte de courir jusqu'aux tables de jeu. Un tel jour, un aussi grand jour devait être un jour de chance...

Le prince et Toledo arrivent sur la place et se dirigent vers le Café de Paris.

Lubimoff s'assied à une table. Le colonel est resté debout. Il a passé la journée avec le prince et a besoin de rentrer chez lui. Il n'a plus la même indépendance qu'autrefois. Quelqu'un habite avec lui, et sa nouvelle situation lui impose des obligations inéluctables.

Don Marcos s'est marié.

Quelques semaines après le départ du prince un grand changement s'était produit dans son existence. La Villa Sirena appartenait déjà à ce nouveau riche, constructeur d'autocamions et d'aéroplanes, qui avait également acheté le palais de Paris. Le colonel, en la lui remettant, ne songea qu'à lui vanter les mérites du jardinier et de sa famille.

Avant de partir pour le front, Lubimoff s'était occupé du sort de son « chambellan ». Il lui assurait une pension annuelle de dix mille francs à laquelle il avait joint une certaine somme pour lui permettre d'acheter une maison. Puisqu'il voulait finir ses jours à Monte-Carlo, il lui fallait sa petite Villa Sirena.

Au bout de quelques jours de jardinage dans la petite propriété qu'il acheta sur les hauteurs de Beausoleil, Toledo s'en fut trouver Novoa. C'était son meilleur ami. De plus, il était Espagnol; son devoir était de servir le colonel dans la circonstance la plus importante de sa vie. Don Marcos avait besoin de lui comme témoin pour son mariage. Le professeur fut stupéfait d'apprendre qu'il épousait la fille du jardinier. Une gamine qui aurait pu être sa petite-fille !... C'était défier la destinée.

— Vous oubliez, Don Marcos, que la jeunesse a ses droits.

— Et la vieillesse ses devoirs, — répondit avec bonhomie le colonel, — qui semblait considérer l'avenir avec résignation.

Maintenant, debout devant le prince, il balbutie timidement des excuses.

— Mado m'attend : la pauvrette sort très peu. Elle aime beaucoup que je la mène l'après-midi au concert de la terrasse. Il est cinq heures.

Et le prince n'a pas plus tôt hoché la tête en signe d'assentiment que Toledo s'élance d'un pas précipité. Un peu plus loin c'est presque en courant qu'il gravit la côte.

Le prince demeure plongé dans ses réflexions. Il est arrivé dans la matinée à Monte-Carlo. Il n'y a de cela que quelques heures et il a déjà vu tant de choses !

Il se remémore quelques phrases de son ami Lewis prononcées à la Villa Sirena dans un déjeuner : « Le cours de la vie est inégal et bizarre. Le temps s'écoule monotone et tout à coup les heures valent des mois, et les mois des années. » Que de morts dans l'espace relativement court qui le sépare de son dernier départ de Monte-Carlo !

Lubimoff évoque la période brève et agitée qui a suivi son arrivée à Paris : son engagement dans la Légion étrangère, sa nomination de sous-lieutenant due à son ancien grade de capitaine dans la garde impériale, son départ pour le front, après qu'il eut distribué et placé les quinze cent mille francs produits par la vente de la Villa Sirena, la dure vie de campagne et les combats. Il se souvient de sa rencontre avec un légionnaire qui l'appelait et qu'il tardait à reconnaître. Atilio Castro ! Un Castro sans ironie, qui contemplait la vie avec

gravité. Comme ils appartenaient à des compagnies différentes ils ne purent se revoir. Un soir il l'aperçut après un combat, mais cette fois, étendu sur le sol avec d'autres cadavres, le crâne fracassé. Un sourire calme remplaçait chez lui le rictus de la mort. Pauvre Castro !... Qu'avait bien pu devenir Doña Clorinde?...

Le prince cesse de penser à eux. Il songe à d'autres morts. Il évoque sa vie à l'hôpital, son arrivée à Monte-Carlo. A la descente du train, Toledo examine avec émotion le bras mécanique qui dissimule imparfaitement l'amputation de son bras, conséquence d'une blessure stupide et fatale, reçue sans gloire peu de jours avant l'armistice.

Il monte à la riante maisonnette de don Marcos où il habitera pendant son séjour. En bas, il aperçoit le promontoire de la Villa Sirena qui n'est plus à lui. Comme il détourne les regards pour éviter certains souvenirs, il rencontre les yeux de Mado, la femme de Tolèdo ; des yeux qui semblent trouver le prince bien attirant, tout vieilli qu'il est. Pauvre colonel !... Et il fuit le regard tentateur, la bouche charnue et pourprée qui semble le défier par son sourire.

Après déjeuner il suit dans la montagne un chemin en lacet ; il voit un mur de pierre, passe une porte, contemple un instant une construction que surmonte un coq énorme.

Toledo se découvre. Paix aux héros ! Puis il montre l'entrée du monument funèraire.

— C'est ici qu'est le pauvre Martinez.

Ils descendent, par des degrés de pierre, à une seconde plate-forme du cimetière. On ne voit sur ce plateau que des tombes à ras de terre, des dalles funéraires entourées de chaînes ou de simples bordures de fleurs.

Le colonel cherche un nom.

— Marquis, c'est ici.

Il désigne une dalle avec une simple inscription : « Mary Lewis. »

— Un jour, à l'aube on l'a trouvée morte dans son petit lit d'hôpital. Elle n'a poussé ni un cri, ni une plainte ; elle est partie comme elle avait vécu...

Autour du tombeau, s'étalent plusieurs couronnes noircies qui semblent avoir été roussies par un incendie. Parmi

les offrandes des compagnes de la défunte, Toledo découvre une gerbe de roses fraîches qui commencent à se faner.

— C'est lord Lewis qui a dû les lui apporter, — continue-t-il. — Quand il perd au Casino, il monte voir sa nièce. Votre Altesse sait sans doute que, par la mort de lady Lewis, il est devenu lord... authentiquement lord.

Le prince hausse les épaules. Comme le ridicule de ces vanités mondaines apparaît bien en ce lieu !

Don Marcos a deviné son impatience, et tandis qu'ils descendent encore deux escaliers, il explique :

— L'Anglaise est partie avant l'autre, c'est pourquoi on l'a enterrée là-haut. Il en est mort tellement dans les derniers mois !

Ils arrivent au dernier plateau du cimetière, le plus bas, un enclos carré de terre rougeâtre, où l'on ne voit ni dalles, ni chaînes, ni colonnes tronquées. De légers monticules en forme de cercueil indiquent le lieu des sépultures. Quelques-uns ont des croix de bois. Le portrait d'un jeune soldat est suspendu à l'une d'elles, au centre d'une couronne

Deux bustes d'hommes apparaissent soudain au-dessus du sol et disparaissent de nouveau sous terre. Ce sont des fossoyeurs qui creusent une tombe. Michel entend le lugubre son des cloches qui monte d'une église invisible, à travers l'éther lumineux et vibrant.

Le colonel poursuit ses explications.

— C'est une sépulture provisoire, sans dalle, sans nom. A cause de la guerre, on ne pouvait transporter le corps à Paris. On la laissera là tout le temps exigé par la loi, et ensuite, cette demoiselle qui est son héritière, la transférera au cimetière de Passy où est enterrée sa mère.

Il hésite un instant en examinant les monticules, et s'arrêtant enfin devant l'un d'eux, il se découvre.

— C'est ici.

Lubimoff ne peut contenir sa surprise. « Ici... » Il voit un tumulus de terre, sans le moindre ornement qui le distingue des autres, il n'éprouve aucune émotion. Il regarde son compagnon avec inquiétude. Ne s'est-il pas trompé?... Ne se trouvent-ils pas plutôt devant la sépulture d'un pauvre soldat mort de ses blessures?

Le colonel, que ce doute a froissé, répète avec énergie : « C'est ici. » Il était le seul homme qui assistât à l'enterrement. Trois infirmières, mademoiselle Valérie et lui-même suivirent seuls le cercueil jusqu'au cimetière.

Pauvre duchesse de Lisle !... Toledo se souvient avec émotion de sa mort inattendue. Lady Lewis l'avait envoyée au front. Son origine américaine lui avait permis de faire partie du personnel sanitaire des divisions des États-Unis qui se battaient à Château-Thierry.

Mais on avait dû, par suite de son inexpérience, la renvoyer, au bout de quelques semaines, sur la Côte d'Azur, pour qu'elle pût rendre des services dans un hôpital moins agité que ceux du front.

Toledo ne l'avait pas revue. Elle se trouvait dans les environs de Monte-Carlo, sans qu'il s'en doutât. La première nouvelle qu'il eut d'elle fut celle de sa mort.

Elle avait eu le sang infecté par un instrument de chirurgie dont on venait de se servir pour une opération. Peut-être était-ce dû à la maladresse de ses mains ; peut-être... Qui sait ! Don Marcos croit que la duchesse était lasse de vivre.

— Une mort affreuse, marquis. On m'a dit que son corps était noir et boursouflé. Elle a subi un supplice de plusieurs heures; le corps tendu comme un arc, elle subissait les plus atroces souffrances. Le tétanos! Quelle mort pour une grande dame, si élégante et si belle !... Mais, au milieu de ses tortures, elle a conservé assez de sang-froid pour dicter ses dispositions testamentaires. Mademoiselle Valérie a hérité de la Villa Rose et de plusieurs centaines de mille francs : tout ce que la duchesse avait gagné un soir au *Sporting*. Quant à Son Altesse...

Le prince l'interrompt d'un geste. Il sait depuis longtemps, par des lettres de don Marcos, qu'Alice s'est souvenue de lui au dernier moment, qu'elle lui a légué ses mines d'argent du Mexique, et tout ce qu'elle possédait de l'autre côté des mers ; rien actuellement, mais pour plus tard, peut-être, une fortune à peu près comparable à celle que Lubimoff possédait autrefois en Russie.

Il demeure les yeux fixés sur la sépulture.

Maintenant, assis à la terrasse de ce café, il se sent plus ému

qu'au cimetière. Les années passées reviennent à sa mémoire.

Pauvre Alice ! pauvre créature abusée par la vie !... La Vénus triomphante, l'Hélène du « banc des vieillards », se trouve dans un misérable cimetière, parmi des cadavres de soldats, et peut-être a-t-elle précipité par une maladresse volontaire son départ de ce monde.

Notre existence, en dépit de l'apparente toute-puissance du hasard est le reflet de notre âme. Alice devait finir d'une façon singulière, comme elle avait vécu. Lui aussi a mené une vie différente des autres hommes et sa mort ne ressemblera pas à la leur.

Il n'éprouve ni douleur ni dépit. Il s'étonne d'avoir pu haïr Martinez et désiré cette femme avec tant de fougue. Maintenant il ne connaît plus que la mélancolie d'une énorme tristesse, au souvenir de ces êtres qui ne sont plus, qui commencent à mourir une seconde fois en tombant dans l'oubli. Ils ne peuvent plus vivre que dans la mémoire du prince, pauvre mémoire destinée à périr à son tour dans quelques années.

Une voix connue vient le tirer de ses réflexions.

— Altesse, quelle joie de vous voir !... Le colonel vient de m'apprendre que vous étiez ici.

C'est Spadoni : le Spadoni de toujours, comme si quelques heures à peine s'étaient écoulées depuis sa dernière entrevue avec le prince.

Il refuse de s'asseoir ; il est pressé. Il n'est venu que pour serrer la main de Son Altesse. Il le verra plus tranquillement tout à l'heure au Casino. Car il ne doute pas un instant que le prince n'y entre. Où donc, si ce n'est au Casino, pourrait se rendre, à Monte-Carlo, une personne comme il faut?

Il jette sur l'uniforme de Michel un regard rapide et admire son air martial.

— J'ai appris les exploits de Votre Altesse ; je n'ai pas cessé de m'informer auprès du colonel...

Lubimoff n'a pas le temps de le faire taire. Spadoni s'empresse de passer à un sujet plus intéressant. On ne parle, au Casino, depuis quelques jours, que d'un Portugais qui réalise des gains énormes.

— Je l'observe ; de plus, je me suis lié avec lui et je crois posséder son secret. Imaginez-vous, prince...

Le prince n'est pas tranquille, car il comprend que Spadoni va lui décrire dans tous ses détails la combinaison du Portugais qu'il considère déjà comme lui appartenant. Mais le pianiste regarde du côté du Casino, balbutie et finit par interrompre son récit. Quelqu'un approche et ce n'est qu'au prince qu'il peut confier son secret. Il prend congé de lui en lui promettant de lui révéler la précieuse combinaison sur un divan des salons privés, quand Lubimoff entrera au Casino.....

Voici Lewis. Il tend la main au prince. C'est lui dont l'approche a interrompu la révélation du pianiste. Les joueurs évitent de se communiquer leurs secrets par rivalité professionnelle. Le pauvre Lewis semble avoir vieilli de plusieurs années. La mort de sa nièce l'a beaucoup frappé.

Il examine le prince d'un regard rapide, remarque la rigidité de son bras et serre avec effusion sa main gauche.

— Lubimoff, vous êtes un homme. Vous savez faire les choses...

Mais Lewis ne saurait parler longuement de la guerre, du passé... Sur sa nièce il garde toujours le silence...

Et le voilà bientôt qui s'éloigne vers le Casino, où il achèvera sa vie comme dans une prison.

Quand le prince, enfin, veut se lever pour faire un tour sur les terrasses, il voit venir vers le café un individu qui le salue avec de grands gestes.

Le prince tarde à le reconnaître. C'est son ami Novoa. Les mois écoulés l'ont profondément transformé. Ce n'est plus l'homme qui consultait le colonel sur la valeur relative des tailleurs et des chapeliers. Il est revenu aux pantalons fripés et aux cravates toutes faites. Il porte une barbe épaisse et embroussaillée. Il est resté jeune par la voix, les yeux, la gaucherie et la vivacité du geste, mais il semble déguisé en vieillard.

Celui-ci éprouve plus de plaisir que les autres à revoir le prince. Il ne cesse de vanter le hasard qui a fait venir Lubimoff.

— Si vous étiez arrivé deux jours plus tard, prince, je n'aurais pas eu le plaisir de vous voir. Je repars après-demain pour mon pays. J'en ai assez de Monte-Carlo. Que n'aurai-je laissé ici !... De l'argent, des illusions...

Michel se montre discret. Il croit deviner chez son ami une grande déception. Il se souvient de Valérie et ne voit pas le plus petit indice de soins féminins dans la personne du professeur.

Novoa fait preuve d'une discrétion égale. Il contemple l'uniforme de Lubimoff, sa manche recouvrant un faux bras, mais il ne fait que de vagues allusions aux événements des derniers mois.

— Que d'événements extraordinaires ! Que d'amis disparus ! La vie vient de se dérouler semblable à l'un de ces drames où tout le monde meurt à la fin du dernier acte.

Après un lourd silence, Novoa se décide à parler et à donner libre cours à sa mélancolie. Il peut tout raconter au prince, car il est le seul à connaître son secret. (Il en a dit autant au colonel et même à Spadoni, en déplorant son malheur.) Et il éclate en d'amères récriminations contre Valérie.

C'est une autre femme. Elle ne se soucie plus des pays d'amour où les jeunes personnes se marient sans dot. Après la mort de la duchesse, c'est une candidate au mariage, qui offre avec sa main plus de trois cent mille francs. Le professeur s'est vu évincé et oublié.

Ah ! ses supplications viles, ses honteux efforts pour ramener à lui la tendresse enfuie... Il préfère ne pas se rappeler de tels moments.

— Tout est fini, prince. Maintenant elle est folle d'un officier américain et elle finira par l'épouser. D'ailleurs, il n'y en a plus que pour les Américains. Tout leur appartient, même l'amour. La dernière des midinettes se jugerait déshonorée si elle n'était en flirt avec un Américain... Tous les jours, elle et l'autre dansent dans les hôtels de la Condamine, ou ici même au café de Paris.

Et, songeant qu'elle pourrait venir, il se hâte de prendre congé de Lubimoff, qu'il doit revoir bientôt, car le colonel l'a invité à dîner dans sa petite maison de Beausoleil, convaincu que sa présence serait agréable au prince. Resté seul, Michel quitte sa table. Il est certain que don Marcos a dû répandre la nouvelle de son arrivée, et il craint de voir venir d'autres personnages encore. Et, en marchant au hasard, il

songe à lui-même, à sa nouvelle vie. Que va-t-il faire?... Comment se rendre utile à ses semblables?

Il se souvient de son déjeuner dans la maisonnette de don Marcos. Il songe aux marques de déférence du colonel, qui a tenu à découper lui-même sa viande, à le soigner comme un enfant.

Adieu, prince Lubimoff !... Le voulût-il qu'il ne pourrait désormais mener cette existence égoïste, uniquement consacrée au plaisir. C'est un invalide ; il a beaucoup vieilli...

Il se croit pauvre. Il se souvient pour la première fois, non sans satisfaction, de l'héritage que lui a laissé Alice. Actuellement cet héritage est sans valeur, mais qui sait si plus tard?... Il éprouve un désir véhément de retrouver la richesse pour faire le bien. Pourtant il connaît l'inefficacité de l'effort individuel pour remédier aux misères humaines : c'est une goutte d'eau dans l'océan, un grain de sable sur la plage. Mais qu'importe?... Il se contentera de faire le bonheur de cinquante malheureux parmi les centaines de millions d'hommes dont la terre est peuplée.

Puis il pense à sa situation actuelle. Il a décidé, le matin même, de s'éloigner du pauvre colonel, à cause de Mado. Que d'autres se chargent de son infortune !... Il s'installera à Nice, dans une pension russe dirigée par une grande dame ruinée. Le soir ils évoqueront l'époque où elle était riche, belle et désirée ; les bals de la cour de Pétersbourg où ils dansèrent ensemble.

Les débris de sa fortune lui fournissent une rente qui lui permet de vivre dans une modeste aisance. Il comptera parmi ces naufragés qui se retirent sur la Côte d'Azur pour se souvenir, sous les palmiers, de leurs triomphes oubliés.

Il a déjà de quoi occuper son temps. Il veut contempler la vie.

Le grand tourbillon de la guerre n'est pas apaisé. Il reste encore un brouillard qui désoriente et qui ne permet pas de contempler les choses avec netteté. Les acteurs du récent drame eux-mêmes sont aveuglés. Il s'écoulera des années avant que cette brume se dissipe, laissant apercevoir le monde nouveau.

Le décor d'antan réapparaîtra-t-il avec de nouvelles lignes? Tant d'efforts sanglants pour supprimer la violence et l'égoïsme auront-ils été vains?

Le prince pense avec amertume à une déception possible. Oh ! voir renaître la bestialité primitive après ce cataclysme considéré comme une aurore!

La foi dans l'avenir l'anime tout à coup. Le monde ne peut être éternellement pareil : Les fils vont-ils s'entr'égorger parce que leurs pères, leurs aïeux s'entr'égorgèrent?... Est-il indispensable qu'ils se regardent avec hostilité parce qu'ils sont nés de ce côté-ci ou de l'autre d'une montagne ou d'un fleuve?

Nous avons tous deux patries : le lieu où nous sommes nés et l'État dont ce lieu fait partie. Pourquoi ne pas étendre généreusement cette conception à une troisième patrie?... Tout en chérissant leur pays natal, les hommes ne pourront-ils devenir en même temps les citoyens du monde?

Le prince est appuyé à une balustrade, au-dessus des terrasses et du port. Sa rêverie l'a conduit jusque-là

Il contemple une trouée à l'horizon, entre les Alpes et le promontoire de Monaco, où le soleil vient de disparaître. Dans l'espace empourpré une étoile scintille.

Lubimoff pense aux ancêtres de la poésie qui l'ont chantée il y a trois mille ans. Homère l'appelait *Kallistos*. Astre de l'aurore ou du soir, Lucifer, Vesper ou « étoile du berger », elle a fini par recevoir le nom de Vénus, à cause de sa blancheur lumineuse.

Son nom symbolise l'amour et la beauté. Michel songe à ceux qui peuplent cette planète éclatante perdue dans l'espace. Ils doivent être d'une essence plus pure que la nôtre, des éthérés, pareils aux anges de toutes les religions.

Il sourit ensuite avec amertume.

Il songe qu'une autre étoile, plus belle et plus grande que celle-ci, doit briller dans le ciel. Elle n'est point blanche, mais d'un azur suave : la couleur de la poésie et du rêve. Elle scintille mystérieusement dans l'immensité noire, comme ces énormes diamants bleus dont les monarques orientaux rehaussent leurs tiares.

Et ce diamant bleu de l'espace, n'est autre que la terre, notre pauvre univers, où douze millions d'hommes viennent de périr sur les champs de bataille.

Nous sommes seuls dans l'infini et n'avons pour tout appui

que nos mensonges, nos illusions et nos espoirs. L'homme ne peut compter que sur l'homme...

Le ciel ignore nos douleurs.

Il retourne lentement vers la place.

De tous les cafés, des restaurants, des hôtels, semble jaillir le chant des violons. Derrière les grandes vitres illuminées, on voit passer, au rythme de la musique, des couples enlacés. Ils dansent... dansent... dansent...

La jeunesse n'a pas d'autre occupation. La danse est comme une sorte de rite sacré, interdit pendant la guerre ; et tous aujourd'hui s'y consacrent avec la ferveur du fanatique qui assiste enfin au triomphe de sa religion persécutée.

Le prince se remémore son récent passage à Paris. Jamais les femmes ne lui parurent plus assoiffées de luxe et de plaisir. Au tango des violons du boulevard répond comme un écho celui des violons de toute la Côte d'Azur et des stations estivales qui commencent à s'ouvrir.

Le cauchemar s'est évanoui ; tout est oublié.....

Michel arrête sa pensée sur cette côte qui a toujours été le domaine des heureux.

La guerre l'a bouleversée et assombrie pendant quatre ans. Il parcourt en imagination les escarpements et les golfes du rivage et dans chacun d'eux il trouve un cimetière.

A Menton sont ensevelis des milliers et des milliers de noirs. Les combattants d'Afrique, dont les pères ne connurent que le pagne et la lance, sont morts dans les hôpitaux sur cette plage de millionnaires européens. C'est au Cap Martin que les Anglais ont laissé leurs morts ; il s'en trouve de toutes les nationalités à Monaco; les Belges dorment au Cap Ferrat sous des couronnes déjà vieillies. Les cadavres américains sont à Nice. Et partout, gisent de l'Estérel à la frontière italienne, des Français... des Français... des Français.

Mais la vie veut renaître.

Les cimetières d'une blancheur éclatante semblent s'estomper et se perdre dans le riant paysage, comme une note étouffée. La suavité du ciel et de l'atmosphère les convertit en jardins. Un cadavre occupe si peu de place et la terre est si vaste !... Les hôtels qui servirent d'hôpitaux redorent leurs

écriteaux, désinfectent leurs chambres, font parvenir des annonces aux grands journaux de l'univers. Les gens peuvent venir rêver et procréer entre les murs qui retentirent de cris de douleurs ou de râles d'agonisants. La musique commence à gémir doucement le long de cette côte heureuse, parmi le murmure des vagues et le frémissement des orangers au parfum nuptial. Le vieux pâtre des Alpes qui, après soixante ans, n'est pas encore revenu de sa surprise à la vue d'un Monte-Carlo surgi à ses pieds, sur un plateau désert, verra encore la cité monégasque s'enrichir de nouveaux palais, de nouvelles tours, et gagner en opulence comme une ville de rêve.

Le passage de la mort a aiguisé la volonté de vivre. A mesure qu'il voit s'éloigner à l'horizon les noires guenilles de l'ennemie, l'homme trouve au plaisir un nouveau charme.

Lubimoff s'arrête au milieu de la place. Il commence à faire nuit. Le balancement musical d'une danse inventée par les nègres de l'Amérique du Nord pour l'amusement des blancs lui parvient d'un côté et de l'autre il perçoit en même temps une autre musique nègre, le tango de l'Amérique du Sud. Dans les rues du voisinage retentissent d'autres orchestres, là où se trouve un établissement public, café, hôtel ou restaurant, avec un écriteau en anglais sur la porte, pour attirer les héros du moment : *Dancing*.

Il regarde la montagne qui se détache dans le fond et qui garde des tombeaux dans ses flancs. Puis il lève les yeux au ciel.

Le ciel et la terre ignorent nos douleurs.

Et la vie aussi.

V. BLASCO IBAÑEZ

Monte-Carlo. — Janvier-Juillet 1919.

(*Traduction de* A. DE BENGOECHEA.)

LES VICISSITUDES DU PORT DE LORIENT

Le 29 août s'ouvraient à Lorient, sous des auspices ministériels, la Quinzaine du Poisson et le Congrès de l'Association française du Froid. C'était un beau dimanche, bleu et blond à souhait. La fête, bien organisée et d'une cordialité souriante, avait attiré force monde. Le bariolage des foules bretonnes égayait les rues. Un allègre vent d'est secouait les drapeaux, les banderoles, et soulevait les ailes légères des coiffes lorientaises ou alréennes. En prenant sa part de l'heureuse réjouissance, chacun sentait qu'il ne s'agissait point de vaines agapes officielles ni d'ébats truqués à l'usage du touriste, que quelque chose de capital, vraiment, était en train de naître à l'embouchure du Blavet et du Scorff. Mais quelque chose y mourait aussi. Comme en ces vieilles cérémonies d'avènement où l'on criait : « Le roi est mort : vive le roi ! » Lorient, en consacrant avec quelque solennité et beaucoup de bonne humeur sa mission nouvelle de grand port de pêche, chuchotait peut-être un adieu au grand port de guerre qu'il n'était déjà plus.

*
* *

C'est une ville bien jeune que Lorient, puisqu'elle compte à peine deux cent cinquante ans d'existence. Elle a connu cependant de tels avatars, que son cas est pour ainsi dire

unique parmi nos villes françaises, si peu changeantes, et plus encore dans cette Bretagne, séjour apparent de l'immobilité. Pour pèleriner à son berceau, je me suis muni d'un bon guide : c'est un volume in-8° d'un certain François Jégou, « membre de la Société polymathique du Morbihan ». Cette *Histoire de la fondation de Lorient*, publiée en mai 1870, a dû dormir d'un sommeil ininterrompu sur le rayon de la bibliothèque de l'Arsenal où une main amie l'a dénichée à mon intention, car les pages n'en étaient pas coupées. Rendons-lui, puisque l'occasion s'en présente, un bref hommage. Je m'attendais, je l'avoue, à une terne compilation d'archéologue de province, coupée de cris de triomphe pour la détermination d'une voie disparue ou d'une borne-fontaine. J'ai trouvé l'ouvrage modeste, consciencieux, scrupuleux d'un homme de savoir et de goût, qui puise son information aux sources et ne cherche pas à en étourdir le lecteur. J'y renvoie ceux qu'intéresse particulièrement une histoire qui n'est pas seulement locale — on le sait.

L'auteur rappelle, avec des précisions nouvelles, le sort de la première Compagnie des Indes Orientales, fondée en 1615 par le Flamand Leroy, remaniée en 1635 par le Normand Ricault, et comment s'y associa en 1656 le maréchal de la Meilleraie, lequel joignait à ses nombreux titres celui de gouverneur de Port-Louis. Cette première Compagnie fit de mauvaises affaires — aventure normale en notre France. Et — ce qui n'est pas moins normal — une autre se constitua, avec l'appui du roi et sous la présidence de Colbert, pour profiter de ses initiatives et de ses infortunes. Nous sommes en 1664. L'une des tâches urgentes de la nouvelle Compagnie était de se chercher un port sur l'Atlantique (sur la Manche, elle avait le Havre). Une mission d'enquête, ayant achevé la « visite des costes des mers du Ponant », rédigea à Brouage son rapport. Il n'était pas favorable à Port-Louis. Il lui reconnaissait « la réputation d'un bon port », protégé contre les tempêtes du large par le double rempart de Groix et de Belle-Isle, « situé dans un pays à lui fournir, à la réserve du vin, toutes les commodités nécessaires à de grands armements ». Mais il ajoutait, avec une prudence excessive : « On n'y saurait hyverner que huit à neuf navires tout au

plus, savoir trois dans l'axe qui est sous le château et six du côté de Plœmeur, qui, avec tout cela, n'y seraient pas en grande sûreté, pour estre exposés à tous les vents qui viennent depuis le sud-est jusques au sud-ouest. » Ces lignes ne semblent concerner que la première rade, au sud de l'île Saint-Michel. La conclusion des enquêteurs — Bayonne se refusant à leur choix — était en faveur de Paimbœuf, dont le mouillage leur paraissait plus sûr et qui offrait par surcroît au transit les avantages de « la rivière de Nantes ».

Pourquoi cependant est-ce Port-Louis qui fut préféré? Sans doute à cause de l'intervention de son nouveau gouverneur, fils de l'autre, Armand Charles de la Porte, duc de Mazarin, de la Meilleraie et de Mayenne, et non seulement par égard pour son luxuriant blason, mais en raison du fait qu'outre une somme de 100 000 livres, il avait reçu à titre de désintéressement, comme actionnaire de l'ancienne Compagnie, nombre d'actions dans la nouvelle. Du moins les Bretons n'en doutèrent-ils pas, puisque à la session d'octobre 1665, à Vitré, leurs États lui exprimèrent bien haut leur reconnaissance d'un choix qui devait « attirer la richesse et l'abondance dans le pays ».

Une ordonnance royale de juin 1666, en sanctionnant le dit choix, accordait à la Compagnie, indépendamment des ressources de la petite ville et du port, l'utilisation des « terres vagues et vaines » situées vers l'embouchure du Scorff, notamment du terrain nommé le Faouëdic (elle orthographiait Féandik), pour l'établissement des « ports, quais, chantiers, magasins et autres édifices nécessaires à la construction de ses vaisseaux et armement de ses flottes ». Tel fut le trait de plume qui créa Lorient.

Le roi concédait noblement ce qui ne lui appartenait pas (on a récemment vu d'humbles municipalités bretonnes opérer avec cette munificence royale), et c'est de quoi se rendit compte le premier des directeurs généraux que la Compagnie délégua sur les lieux, Denis Langlois, bourgeois et marchand parisien, quand il se mit en devoir de faire jalonner les « terres vagues et vaines » donnant sur l'anse du Roshellec. Une vingtaine de propriétaires surgirent, qu'il fallut indemniser. Chétives gens que ces Vénédy, ces Honsec, ces Hervé, ces

Fichant, ces Mellio, et même ces Evan du Roneau ou ces Eudo de Keroman, vilains sans surface ou seigneurs à peine mieux rentés, tous paroissiens de ce pauvre Plœmeur qui n'avait même pas de presbytère pour ses officiants, dont l'église était délabrée, les chapelles à l'abandon, les manoirs vétustes, et dont les 12 000 journaux de terre (soit près de 6 000 hectares) nourrissaient mal les 5 000 habitants. Pour eux, l'expropriation était une aubaine, et sans doute n'y mirent-ils nul obstacle. Tel ne fut point le cas avec haut et puissant messire Louis de Rohan, devenu, par mariage avec sa cousine Anne, prince de Guéméné et, comme tel, seigneur de Trefaven, dont dépendait la terre du Faouëdic. Trefaven était, sur la rive droite du Scorff, un imposant château, jadis fortifié par les soins d'un ancêtre. Les maîtres n'y habitaient plus depuis que Port-Louis, avec ses canons, faisait la garde de la rade. Aucune fête n'en égayait les vastes salles ni les longs couloirs. Mais dans cette orgueilleuse maison de Rohan, si profondément enracinée au sol du Kemenet-Héboï et qui gardait sous le plus absolu des rois l'esprit de la féodalité, tout était prétexte à s'affirmer contre l'autorité de Versailles — de l'étranger. Le roi fit donner ses légistes. Le sénéchal de sa bonne ville d'Hennebont, Pierre du Vergier, seigneur de Meneguen, passa outre, par un arrêt en forme, aux oppositions du prince. Comment celui-ci prit la chose, on le devine, si on l'ignore. C'est son fils, celui qu'on appelait le chevalier de Rohan et que La Fare déclarait « l'homme le mieux fait du royaume », qui, huit ans plus tard, à bout de dettes, de folies et de bonnes fortunes, se laissait entraîner au complot que l'échafaud expia : vendre aux Hollandais Quillebeuf et l'estuaire de la Seine, quelle réplique à la mainmise du roi sur le Faouëdic et l'embouchure du Scorff ! On peut voir là un coup de tête à la bretonne, l'aboutissement d'une vieille rancune. Le « débornement » du terrain eut lieu le 13 août 1666, parmi un grand concours d'habitants, en présence de Denis Langlois, agissant pour le compte de la Compagnie qui allait bientôt substituer à ce nom barbare de Faouëdic celui de Lorient — le sien.

On disait, en effet : la Compagnie de l'Orient. Des celtisants, chatouilleux sur le point d'honneur provincial, ont décou-

vert une autre étymologie : la ville devrait son nom à certaine lande de *Loc Roc'h Yann* (le lieu de la roche de Jean). Mais les Bas-Bretons, pour la désigner, ont toujours dit : *Ann Orient*, ce qui ne prête guère à équivoque et, d'autre part, les registres paroisssiaux de Plœmeur, dans les relevés de baptêmes, de mariages et de funérailles, donnent successivement, dès les premières années : Loriental, le lieu d'Orient, l'Orient, Lorient. Le nom n'est pas plus indigène que la cité. Sur cette vénérable terre des mégalithes, la bourgade de bois qui se bâtit entre les taillis du Faouëdic et les vasières du Scorff, bien humble, bien précaire, mais où affluent déjà les matériaux et les hommes, n'a pas encore grand'chose à voir avec les hameaux voisins qui mènent depuis des siècles leur vie monotone et végétative. Les premiers habitants sont pour la plupart des immigrés, et non seulement les directeurs de l'entreprise avec leurs agents, mais les ouvriers-spécialistes, les charpentiers qui mettent sur cale, en 1667, un beau vaisseau de 1 000 tonnes comme le *Soleil-d'Orient*, des maîtres comme Jean-Louis Hubac, de la famille des constructeurs célèbres. En revanche, il est probable que la colonie se grossit assez vite des petites gens d'alentour, accourus pour l'embauche, manœuvres, terrassiers, charretiers, et aussi boulangers, épiciers, merciers, tailleurs, marchands de vin, de cidre et de bière, mercantis de tout poil venus quérir fortune et qui logeaient tant bien que mal dans les baraques de l'*Enclos*, origine de la ville, tandis que le personnel de l'administration logeait, quand ce n'était pas à Port-Louis, dans les baraques du *Parc*, origine de l'Arsenal. Un port est une perpétuelle attraction pour les ruraux. Il leur offre de l'imprévu, des ressources, des espoirs, des spectacles changeants, la bruyante et merveilleuse vie de la mer. Il se produisit là ce qui s'est produit de nos jours à Douarnenez, à Audierne, à Guilvinec : les champs envahirent les quais. Le bourg terrien de Plœmeur, dont cette cité ouvrière n'était primitivement qu'une dépendance (en même temps qu'une annexe maritime de Port-Louis), s'effaça progressivement devant elle. Lorient, qui avait déjà une chapelle, devient paroisse en 1708.

Toutefois, n'allons pas nous figurer de faciles débuts, une

évolution sans à-coups. La Compagnie des Indes elle-même ne s'y installe qu'en rechignant. C'est si loin de Paris ! Volontiers elle sacrifierait Lorient au Havre, comme de nos jours la Compagnie Transatlantique lui sacrifie Brest. Il a fallu la guerre pour démontrer aux plus aveugles la valeur de Brest comme port de grands paquebots, et ce fut la guerre également qui démontra la valeur de Lorient. Les premiers navires de la Compagnie partis de la côte de Coromandel ou de Madagascar furent pris ou coulés dans la Manche avec leur cargaison précieuse : le *Saint-Jean-Baptiste*, qui suivait, entra tranquillement dans la rade bretonne. Cet événement décida du destin de Lorient. Il ne devait être qu'un port de refuge, d'armement et de désarmement : on en fit un entrepôt, puis un comptoir.

Que tel fut, dès 1689, son nouveau rôle, nous en avons la preuve aimable et pittoresque dans une lettre bien connue de madame de Sévigné à madame de Grignan, datée du 13 août de cette année-là. Elle faisait, pour la deuxième fois, son tour de Bretagne. La voici à Port-Louis « qui est une très belle place » — c'est-à-dire une très belle place forte. « Toujours, ajoute-t-elle, cette belle pleine mer devant les yeux ! » L'admirable mot, soit dit entre parenthèses, ou plutôt l'admirable impropriété ! Car c'en est une, et madame de Sévigné le sait bien. Elle sait bien que ces côtes ne sont pas celles de la Provence, et que l'Atlantique a un flux et un reflux. Qu'importe? Comme un vrai matelot, d'instinct elle regarde au large, à l'horizon dont la ligne ne s'élève ni ne s'abaisse, elle parcourt des yeux toute la plaine liquide que le soleil d'août met en fête : elle mentionne « un temps délicieux ». Mais voyons la suite : « Nous allâmes, le lendemain, dans un lieu qu'on appelle Lorient, à une lieue de la mer. C'est là qu'on reçoit les marchands et les marchandises qui viennent de l'Orient. » Notez, en passant, le jeu de mots explicatif. Pour madame de Sévigné et pour ceux qui la renseignent, tous contemporains du baptême, il ne saurait être question de Loc Roc'h Yann. C'est une visiteuse de marque : on la pilote, on l'héberge. « Un M. Le Bret, qui arrive de Siam, et a soin de ce commerce, et sa femme, qui arrive de Paris, nous y donnèrent à dîner. Nous fîmes conter au mari son voyage, qui est fort divertissant. Nous vîmes bien des marchandises, des por-

celaines et des étoffes. Cela plaît assez. Si vous n'étiez pas la reine de la Méditerranée, je vous aurais cherché une belle étoffe pour robe de chambre, mais j'eusse cru vous faire tort. » Chercher, ici, est sans doute un peu synonyme d'acheter. C'est donc qu'on ne se contentait pas d'entreposer à Lorient, et qu'on y vendait. Mais la vérité est que les achats se faisaient surtout sur échantillons, ce qui épargnait un voyage long et peu commode.

Ne nous attardons pas à une histoire connue : à travers maintes vicissitudes, avec des succès, des revers, des fièvres de croissance et de mortelles langueurs, Lorient poursuit, pendant son premier demi-siècle, une existence instable et perpétuellement menacée. Et puis, avec la grande fortune — hélas ! passagère — de la Compagnie des Indes, viennent les jours de prospérité. A partir de 1719, le port voit affluer les ingénieurs, les techniciens. On approfondit son chenal, on le balise, on ceinture la ville de remparts, on lui bâtit — en pierre cette fois — de confortables maisons bien alignées, selon les plans de Dumaine, un des « urbanistes » du temps. Voici s'élever le Magasin général, la Cour des Ventes, l'hôtel des directeurs, la Tour de la Découverte, un hôpital (d'abord fondation privée). Toute une flotte de fort tonnage s'amarre aux quais ou mouille en rade. Anoblie par le succès, la ville obtient en 1738 le titre de commune, avec le droit de représentation aux États de Bretagne, prend des armoiries et la devise : *Ab oriente refulget* — « de l'Orient lui vient son éclat. »

Tant d'éclat n'allait pas sans péril. L'Angleterre, jalouse et inquiète, tenta un coup de main. Le 1er octobre 1746, la flotte de l'amiral Lestock débarqua dans la baie du Pouldu un corps de 7 000 hommes, commandé par le général Synclair. Les Anglais dispersent les dragons et gardes-côtes du colonel L'Hôpital, enlèvent Coëtdor, Guidel, Plœmeur, mais se heurtent, avec une seule batterie, aux canons de la défense, que les Lorientais avaient eu le temps de faire passer de l'entrepont de leurs navires aux remparts inachevés de leur ville. Les assaillants n'insistent pas, lèvent le camp dans la nuit du 7 au 8, et se rembarquent, non sans avoir, au préalable, incendié quatorze villages. Tel fut un des

nombreux épisodes de la lutte obscure et interminable qui s'est poursuivie entre Anglais et Français, depuis le moyen âge, sur cette côte bretonne. L'échec britannique à Lorient répète celui de Camaret en 1694, prélude à celui de Saint-Caast en 1758. On chantait encore, en mon enfance, un couplet de l'ode triomphale qui fut « levée » à cette occasion :

Les Anglais, remplis d'arrogance,
Ont voulu prendre Lorient.
Mais les Bas-Bretons,
A coups de bâtons,
Les ont renvoyés
Hors de ces cantons.

Il y a des variantes plus pittoresques et moins décentes.

Les Anglais se vengèrent indirectement de ce coup manqué en conquérant, sept ans plus tard, le Bengale. Ce fut la ruine de la Compagnie des Indes, et ce faillit être celle de Lorient. Par bonheur, l'organe excédait déjà la fonction pour laquelle on l'avait créé. La jeune ville avait une vitalité dont les Lorientais prirent la mesure quand, au lendemain de l'arrêt du 13 août 1769, qui prononçait la dissolution de la Compagnie fondatrice, ils virent l'État se rendre acquéreur du matériel et des immeubles qu'elle avait sur les bords du Scorff. Le 1er juillet 1771, Lorient devenait le siège d'une intendance maritime. C'était fini de l'entrepôt : l'ère de l'arsenal commençait.

*
* *

Si le changement fut si prompt, c'est qu'il était préparé depuis longtemps — on pourrait dire : depuis toujours. La politique maritime de Colbert, si pleine d'enseignements pour l'heure présente, prévoyait un développement parallèle de la marine de guerre et de la marine marchande, l'une aidant l'autre. En favorisant la construction et l'armement des flottes de commerce sur les chantiers privés, Colbert ne voulait pas seulement affranchir ces flottes du lourd tribut payé à l'étranger fournisseur ; il voulait, en cas de besoin, ménager à la flotte royale la ressource d'arsenaux auxiliaires. Nous

l'avons vu, la guerre travaillait pour Lorient : il devenait normal que Lorient travaillât un peu pour la guerre. Niché au fond d'une rade que le canon de Port-Louis interdisait aux indiscrétions, il pouvait offrir la même sécurité aux vaisseaux du roi qu'à ceux de la Compagnie. Colbert y ajoute en faisant fortifier l'île de Groix et compléter les fortifications de Belle-Ile par l'ingénieur Deshoulières, le mari de la dame aux petits vers idylliques. Port de refuge, pourquoi Lorient ne serait-il pas aussi une place d'armes pour certaines offensives? Dès la guerre de Hollande, des corsaires bretons, un Étienne, un Michel Gauvain, arment à Port-Louis contre les escadres de Ruyter, qui croisaient en vue de ces côtes.

La politique de Colbert fut, sur ce point, encore précisée par son fils : ayant provoqué, en septembre 1684, une assemblée de la Compagnie, Seignelay lui interdit la pratique des affrètements et lui enjoint le retour à celle des constructions navales. Pourquoi? En partie au moins parce qu'il prévoit une nouvelle guerre et qu'il veut pouvoir disposer, à Lorient, de vaisseaux et d'un arsenal. Quand il y remplace, à la direction des chantiers, l'homme de la Compagnie, Siméon de Jonchères, négociant avisé et grand voyageur, très entendu sur les ressources de la Perse, mais beaucoup moins sur les besoins d'un port, par un homme à lui, qu'il détache de Brest, l'enseigne de vaisseau Le Mayer (n'est-ce pas plutôt Le Maguer ou Le Magueur qu'il faut lire?), un « de ces gens élevés de tout temps dans la marine et qui possèdent à fond tout ce qui regarde la construction, le radoub ou l'armement des vaisseaux », est-ce que son dessein n'est pas clair? Est-ce que ce dessein ne s'éclaire pas encore quand on voit, aux derniers jours de l'an 1689, entrer à Lorient les dix vaisseaux du chevalier de Nesmond, venus s'y faire en hâte caréner pour rallier au plus tôt, à Brest, la flotte d'Amfreville, destinée à l'expédition d'Irlande ; quand, les choses traînant un peu au gré du ministre, le maréchal d'Estrées en personne y est envoyé pour les presser; quand, sur les chantiers de la Compagnie, s'érigent les membrures de l'*Orgueilleux* et de l'*Admirable*, vaisseaux du roi ; quand enfin le directeur général Céberet, qui plus d'une fois avait respectueusement, mais fermement protesté contre les empiétements de l'État, se trouve réduit au silence par

une soudaine nomination de commissaire général de la marine au département de Port-Louis? La nomination a lieu le 1er juillet 1690 : on pourrait faire dater presque officiellement de ce jour la fondation de l'arsenal lorientais.

Seignelay meurt quatre mois plus tard. Mais son successeur, Pontchartrain, se montra si bien, en ce qui concerne Lorient, son continuateur, que l'officier de marine de Beaujeu, qu'il avait dans la place, n'hésite pas à lui proposer de « déloger les gens de la Compagnie des Indes, qui n'ont plus que faire là », assure-t-il, et de « faire des casernes de leurs logements pour les soldats et les officiers ». Le procédé était radical : on ne devait y venir — nous l'avons vu — qu'au bout de quatre-vingts ans, en couchant sur le livre de rentes les actionnaires de la Compagnie aux abois ; opération que compléta le paiement aux Rohan-Guéméné, en 1782, lors de leur colossale faillite, des 1 400 000 livres auxquels furent estimés leurs droits sur Lorient.

Dans son *Tableau de la France*, Michelet a justement et vigoureusement défini le caractère de Brest, cette ville « d'un génie rude et fort,... force de la France entassée au bout de la France », où il reconnaît « la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV ». Quoique l'aimable Lorient ne puisse guère donner la même « impression grande, mais pénible », il eût pu en dire presque autant. Comme Brest, et plus artificielle que Brest dans ses origines, c'est une cité toute française en un point sensible de la Bretagne bretonnante, l'extrémité d'un tentacule de l'État souverain, et aussi un foyer de rayonnement et d'attraction, une colonie, au sens romain du mot. Au fort de la révolte du papier timbré, en 1675, le duc de Chaulnes peut résider tranquille à Port-Louis. Dans un pays de chouannerie, Lorient, pendant la Révolution, garde sa foi républicaine. Est-il besoin d'ajouter que l'empereur, qui organisait, à quelques lieues de là, Napoléonville, ne marchanda pas sa sollicitude au port militaire dont il fit le chef-lieu du troisième arrondissement maritime? L'œuvre a été continuée par la Restauration, par la monarchie de Juillet, par le second Empire et, pendant vingt ans, par la troisième République. A travers les changements de régime qui ébranlaient — ou rétablissaient — l'équilibre de la nation, le cas de ce port,

le développement de son arsenal, la suite des travaux qui s'y accomplirent un siècle durant montrent l'heureuse continuité de vues et d'efforts dont l'État est capable, en dépit de mainte apparence et de mainte erreur.

Ce qu'il a fait à Lorient dans ces cent années, nous n'avons pas à le relater après d'autres. Ce qui vaut peut être qu'on le note, c'est l'état d'esprit que sa longue tutelle ne pouvait manquer de développer dans la ville. Ce n'est pas en vain qu'elle a vu, de génération en génération, s'exercer dans ses murs les initiatives d'en haut, les ateliers se multiplier dans le port de guerre et se creuser les bassins de radoub, l'arsenal sortir de ses limites, se donner des succursales à Trefaven, à Port-Louis, à l'île Saint-Michel, à Gavres, les coques de bois et les coques d'acier garnir les cales de Caudan et glisser solennellement, l'une après l'autre, dans l'eau trouble du Scorff. Et que de déploiements de troupes, que de manœuvres, de prises d'armes, que d'uniformes de la marine — infanterie, artillerie, gendarmerie, commissariat, équipages de la flotte et bataillons de fusiliers, sans compter l'effectif des ouvriers du port! Associée à toutes les guerres du siècle, elle coopère de toute l'activité de ses chantiers (et ce sont les meilleurs de France) à la réorganisation de nos escadres, après les désastres de 70. Ainsi se fait une tradition. Il suffit d'y penser pour comprendre que le préfet Mancel ait écrit : « L'arsenal est la véritable destinée de notre port », ajoutant que son amoindrissement « serait pour la ville de Lorient un malheur immense ».

Cet amoindrissement se fait cependant sentir vers 1896. Plus d'armements ni de désarmements de gros navires. L'inquiétude est grande. J'ai sous les yeux une brochure composée à cette date par un conseiller municipal de la ville, M. Le Frapper. Cet ancien ouvrier du port n'est pas un écrivain. Il est même très brouillé avec la grammaire française. Comme exemple de style « à la diable », sa prose roturière l'emporte de beaucoup sur celle du grand seigneur Saint-Simon. Mais la douleur la rend presque éloquente. Le maire, M. Broni, avait dit, le 4 mai (nous verrons mieux, plus loin, à quel point ses paroles étaient sages) : « Nous pensons qu'il ne faut pas rattacher l'existence de notre ville uniquement à l'arsenal.

Lorient ne doit pas oublier qu'il à dû autrefois son état puissant à son seul commerce. » *Seul* est une exagération. « Ne nous abandonnons pas, ne comptons pas sur l'État pour vivre, mettons en œuvre tous les intérêts privés, et Lorient retrouvera sa prospérité d'autrefois. » M. Le Frapper n'y compte guère. Où son maire voit surtout une diminution de prestige, il n'est pas loin de voir, pour son compte, la suppression de tout moyen d'existence.

Je désire, assure-t-il, qu'il soit entendu. Mais en attendant je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions ; dire qu'il est triste de voir, pour ceux qui aiment Lorient, qui y sont nés, ont vécu par le travail de son Arsenal, de sa Marine, de voir son abandon, une rade déserte, des chantiers déserts ainsi qu'une partie de ses ateliers. Le commerce en souffre, et *il reste toujours dans ma pensée de croire que c'est l'État qui nous avait créés, que c'est l'État qui devait nous faire vivre en grande partie*, que l'effort de plus de deux siècles de travail, d'intelligence et de dévouement, des sommes d'argent inappréciables dépensées pour son port, *ne peut être abandonné par l'État.*

Il est difficile d'être plus cordialement et plus ingénument étatiste, et, si pareille attitude a jamais été dans les vœux du pouvoir central, certes il avait lieu, cette fois, d'être satisfait. Le nom seul du signataire annonce un Breton de race, non un immigré. L'indépendante, l'obstinée Bretagne s'est admirablement pliée — celle des côtes du moins, celle de l'Inscription Maritime — au contrôle de l'État souverain. Qu'il lui retire sa main puissante et tutélaire, et voyez soudain le désarroi!

Mentalité connue : comme on se l'explique, en errant dans les rues du vieux Lorient (d'une vieillesse certes toute relative), le long des façades un peu grises et plates, mais de mine assez fière, qui s'alignèrent jadis, selon les plans de Dumaine, sur les terrains achetés par les fonctionnaires de la Marine royale non moins que par les administrateurs de la Compagnie des Indes, et qui abritent encore, pour la plupart, des officiers de la flotte, des commissaires, des marins en retraite ! On se l'explique également en poussant, dans la banlieue lorientaise, jusqu'aux petites maisons bretonnes, toujours pareilles (une porte entre deux fenêtres) de Penmané ou de Lomi-

quélic, où les ouvriers du port se logent à meilleur compte qu'en ville, où un peuple de pensionnés s'en vient planter ses choux dans le voisinage de la rade et de l'arsenal. Mais elle se dégage encore mieux de l'arsenal lui-même, dont une partie est toujours ouverte au public à la façon d'un vaste pronaos, l'autre partie constituant, plus vaste encore, le sanctuaire. L'une et l'autre, je les traverse. Je passe sous les fenêtres de la préfecture maritime, qui fut, au temps de Louis XV, une aile de l'hôtel inachevé des directeurs. Le lieutenant de vaisseau qui m'accompagne, un survivant du *Bouvet*, de l'Yser, du Santerre, m'emmène en canot sur le Scorff. Au rythme des avirons que manient deux robustes adolescents de Bretagne en uniforme de matelots, nous longeons les vedettes à l'ancre, les chasseurs, les torpilleurs, les contre-torpilleurs et, à leur suite, les hautes carènes de l'*Euphrate*, du *Tibre*, qui reçut d'abord le joli nom de *Clorinde*, du *Calédonien*, dont la proue est chargée de rinceaux et d'acanthes. Vénérables reliques de l'ancienne flotte en bois! L'âge, qui impose à certains vieillards le renfort des cannes et des béquilles, dépouille les vaisseaux du jeu compliqué de leurs mâts et de leurs cordages, en fait des navires-troncs, des pontons. Du moins ces pontons du Scorff ne sont-ils pas trop dépaysés tant qu'il reste autour d'eux des bateaux de guerre. Mais de quoi demain, ici, sera-t-il fait? J'aperçois en rade les coques inachevées de la *Gascogne* et de la *Normandie*, plus mélancoliques encore que celles d'un *Calédonien* ou d'un *Tibre*, plus certes que la silhouette, toujours imposante, qui me paraît être et qui est bien, à mi-distance du goulet, celle du *Redoutable*, l'un des orgueils de la construction lorientaise. Que sera-t-il décidé de ces cuirassés coûteux, démodés avant que de naître? Les transformera-t-on sur place en steamers ainsi que d'aucuns le demandent? Si leur avis prévaut, ce sera le meilleur signe de l'adaptation du port à de nouvelles circonstances. Déjà, sur les chantiers de Caudan, la démilitarisation est commencée. On y construit des canonnières-cargos, portant chacune deux canons de 10, et qui feraient, à l'occasion, office de convoyeurs, mais, normalement, seront d'honnêtes transports. On y construit aussi des bateaux un peu plus grands, baptisés sloops, qui, avec leurs deux canons de 14, se transformeraient en chas-

seurs. On y construit des navires de commerce. On en construit de même à Brest. Mais Brest est maintenu dans son rôle militaire, et l'on sait que celui de Lorient va finir. On sait que des pourparlers ont été engagés avec des sociétés industrielles en vue d'une liquidation que de pressantes raisons conseillent, en premier lieu des raisons d'économie. A la préfecture maritime, un contre-amiral tient la place des vice-amiraux d'antan. Tout indique l'imminence d'une transformation radicale, que l'on attend, dont on s'afflige, et dont on se console en faisant autre chose.

Quoi donc?

***

D'abord, du commerce, selon le vœu que le maire Broni exprimait en 1896. Lorient possédait, à cette date, un port marchand comprenant deux parties : d'abord un havre d'échouage de 168 mètres de long sur 70 de large, avec fond vaseux à 1 mètre au-dessus des plus basses mers, puis un bassin à flot séparé dudit havre par une écluse surmontée d'un pont tournant — 70 mètres encore sur 356. Là se faisait un calme trafic, représenté, cette année 1896, par le chiffre de 61 000 tonnes environ de marchandises à l'entrée, et de 32 000 tonnes à la sortie : au total, 92 000. En 1913, au terme d'une progression à peu près ininterrompue, le tonnage d'entrée se chiffrait à 317 000, celui de sortie à plus de 68 000, soit près de 386 000 tonnes pour l'ensemble du mouvement. La guerre, qui a favorisé d'autres ports, a porté quelque préjudice à Lorient. Ne comptons pas 1914, année de paix et de guerre, où un équilibre est rompu sans qu'un autre équilibre s'établisse. La statistique de 1915 n'a pas été publiée. Celle des années suivantes nous donnent, entrées et sorties réunies : 334 000 tonnes en 1916, 350 000 en 1917, 342 500 en 1918. Diminution légère, on le voit, par rapport à 1913. Mais le retour de la paix ne peut que profiter au trafic de Lorient.

Quelles sont les marchandises qui alimentent ce trafic? Du charbon d'abord et des poteaux de mines. De nombreuses pinèdes garnissent le sol maigre des collines bretonnes. Les

charbonniers qui s'amarrent aux quais de Lorient y chargent, à destination des ports gallois, les bois de grume qui feront la solidité des galeries souterraines. Excellent fret, on ne peut plus rationnel. Le reste consiste principalement en bois du Nord, en chaux et ciments, en blés et farines, en fonte, en pétrole, en sable. Puis il y a les fournitures indispensables à la pêche : le sel, la rogue, le coaltar. Et tout cela procure au petit port un cabotage actif avec la Grande-Bretagne, la Norvège et les ports français de la mer du Nord, de la Manche, de l'Atlantique, mais surtout de la Manche bretonne et de l'Atlantique breton.

Pour développer cette activité fructueuse, les Lorientais ont fait de leur mieux. Depuis seulement 1908, leur Chambre de commerce a contracté quatre emprunts, dont le premier est intégralement remboursé. Ils lui ont permis d'améliorer et d'étendre le port. On avait refait, en 1903, le quai Sud du bassin à flot, qui menaçait ruine. Mentionnons la construction, en 1908, d'un appontement en ciment armé, pour la naissante flotte chalutière, le prolongement des voies ferrées jusqu'à l'extrémité de l'avant-port, finalement l'édification du quai en eau profonde de Kergroaz, amorce d'un nouveau port. Il est à retenir que c'est précisément en 1896 que fut pour la première fois étudiée la question de ce quai pour navires de gros tonnage, comme si l'appel de M. Broni avait aussitôt reçu cette réponse. Il fallut attendre sept ans que la Marine, les Travaux publics, la Compagnie d'Orléans, la Ville et la Chambre de commerce se missent d'accord au sujet de l'entreprise et de leur contribution respective à la dépense. Et, cet accord une fois acquis, il fallut une quinzaine d'années pour épuiser la série des formalités nécessaires avant que se donnât le premier coup de pioche. Quand le quai eut été achevé (c'était en pleine guerre), les rails manquèrent longtemps. Le premier train y a roulé, avec une prudente lenteur, derrière la locomotive pavoisée, le 29 août 1920. C'est une des règles de la méthode cartésienne que d'éviter la prévention et la précipitation. La précipitation, certes, on a coutume de l'éviter dans l'administration française. Mais non pas peut-être la prévention. Grand dommage pour les initiatives !

Mais, à Lorient, il y a des initiatives courageuses, des volontés tenaces. Un effort est à peine accompli qu'on en prépare d'autres. Le quai de Kergroaz mesure 112 mètres de long sur 40 de large. En 1913, alors qu'il n'était pas terminé, la Chambre de commerce envisageait une allonge de 90 mètres aux 112 du projet primitif, puis une autre de quelque 600 mètres, puis le remblaiement, en arrière du quai, de la grande vasière que le jusant découvre. Tel qu'il est actuellement, le quai de Kergroaz va recevoir, si ce n'est déjà fait, deux grues électriques de 5 tonnes avec benne piocheuse. Deux mêmes grues, deux autres à vapeur, également de 5 tonnes, et sept de 1 500 kilos, encore à vapeur, toutes appartenant à diverses maisons lorientaises, voisinent sur les quais du vieux port avec les engins de l'outillage public, soit deux grues de 1 500 kilos à vapeur et les deux grues à bras fixes, l'une de 5 tonnes, l'autre de 2 tonnes et demie, dont il fallait que Lorient se contentât, il y a trente ans : le progrès a été rapide.

*
* *

Si brillant qu'apparaisse l'avenir de ce port de commerce, il pâlit devant celui du port de pêche.

La guerre a été une terrible éducatrice. Nous pouvons mettre au compte de ses enseignements la soudaine importance donnée à la mer comme ravitailleuse. Le poisson tend de plus en plus à devenir, sur nos tables, non pas le hors-d'œuvre qu'il était jadis, mais un aliment substantiel, habituel. Il l'est depuis beau temps en Norvège et en Grande-Bretagne. En France, le citadin n'admet pas volontiers que le filet de sole — ou de simple merlus — ait la même vertu nutritive que le filet de bœuf. Les odeurs qui s'exhalaient souvent des poissonneries n'étaient guère faites pour augmenter sa confiance. L'amélioration des trains de marée et la cherté croissante de la viande commencent à avoir raison du préjugé. Mais le développement de la consommation suppose un développement parallèle de la production. Au mois de novem-

bre 1916, M. Nail, alors sous-secrétaire d'État à la Marine marchande, établit un premier programme, aux termes duquel Lorient était appelé à devenir un de nos grands ports de pêche, avec Boulogne, la Rochelle et Cette.

Pourquoi Lorient? Les malins de répondre : « Parce que M. Nail était député de Lorient. » Et les malins n'ont sans doute pas tout à fait tort. Encore ne peuvent-ils nier que Lorient se trouve excellemment placé pour la mission qu'on lui assigne, à proximité des riches fonds poissonneux, à peine exploités, qui se déploient en éventail depuis le sommet de l'angle du golfe de Gascogne jusqu'au sud-ouest de l'Irlande ; que c'était déjà un centre de pêche représenté par une population de 5 000 pêcheurs et une flotte de 12 500 tonneaux, auxquels pouvaient s'adjoindre les 12 500 autres tonneaux et les 2 100 pêcheurs de sa voisine Groix ; que, si la côte française de l'Atlantique n'offre nulle part, dans le domaine de la pêche, une population et un tonnage aussi denses que sur la côte bretonne, nulle part non plus la côte bretonne n'offre une densité pareille à celle du groupe Lorient-Groix, ni même, pour s'en tenir au tonnage, à celle de Lorient seul ; que, sur un total de 20 521 tonnes de poisson expédiées en 1913 par les ports bretons entre Douarnenez et Vannes, la part de Lorient seul était de 7 881 tonnes — plus d'un tiers ; qu'en des ports plus exclusivement adonnés à la pêche, ceux de l'extrême Ouest notamment, la pêche est restée plus traditionnelle, pour ne pas dire plus routinière ; qu'à Concarneau, par exemple, où les sardiniers furent toujours si hostiles au perfectionnement des engins, le premier chalutier à vapeur fut accueilli par des huées et des pierres; que Brest ayant perdu à la guerre ses deux uniques chalutiers, et Saint-Nazaire, faute de place, ayant envoyé les siens à Lorient, c'est Lorient qui, par la force des choses, se trouve sur cette côte le port le plus désigné pour la pêche industrielle, scientifique, à grand rendement, que doit être la pêche de demain.

Ceci dit, libre à chacun de charger M. Nail, ou sa mémoire, d'un choix qui lui fait grand honneur ! Quoi qu'on puisse dire de l'homme politique qu'un tragique accident vient d'enlever, en pleine force, ce ne sont pas seulement ses

compatriotes lorientais qui lui doivent de la reconnaissance pour l'œuvre accomplie en sa ville, et qui, sans lui, risquait de demeurer théorique. Grâce à son entremise, la théorie s'est exprimée en actes avec une promptitude bien rare en France, puisque le *Mémoire descriptif* de l'ingénieur Verrière étant daté du 29 août 1919, c'est le 29 août 1920, au bout d'une année, jour pour jour, qu'a pu se faire l'inauguration des premiers travaux.

Quels sont-ils? Et quelle en sera la suite? M. Verrière, l'actuel ingénieur en chef du Morbihan, le dit avec toute la précision désirable dans son *Mémoire*. Ce n'est aucun port de France qui pouvait servir de modèle, pas même Boulogne, dont les aménagements laissent encore trop à désirer. On a pris exemple sur Geestmünde, sur Cuxhaven, sur Ymuiden, sur Hull, Aberdeen, Grimsby — Grimsby, où sont débarquées annuellement 200 000 à 250 000 tonnes de poisson, presque autant que dans toute la France.

A un port de pêche comme à un port de commerce, il faut assez d'eau, en surface et en profondeur, pour la liberté des manœuvres, des quais, des cales, des terre-pleins. Aucune de ces conditions ne pouvait être pleinement réalisée par une extension du havre d'échouage. Allonger l'appontement des chalutiers, comme les Ponts et Chaussées y songèrent d'abord? C'était se ménager de bien pauvres ressources, perpétuer la confusion fâcheuse du port de commerce et du port de pêche. Et le port de guerre, dont il faut maintenir l'entrée libre, eût tôt signifié de ne pas aller plus avant. Force était de chercher ailleurs. La Compagnie d'Orléans indiquait, au sud-ouest de la Nouvelle-Ville, l'anse de la Perrière, où les apports du Blavet ont accumulé une couche de vase de 13 à 26 mètres d'épaisseur, vase molle qu'il était facile de draguer, mais qui se fût renouvelée sans trêve, et sur laquelle il n'était pas bon de bâtir : le projet fut écarté pour ces raisons d'ordre technique. On se rabattit sur l'anse de Keroman, située un peu plus au sud, à la hauteur de l'île Saint-Michel. On y trouve une vase consistante sur de la roche pas trop profonde. Les terrains en bordure sont à peine bâtis et offrent tous les remblais désirables. Excellentes conditions pour l'aménagement d'un port à marée, sans écluse.

Ce port comprendra deux bassins en équerre : un Grand Bassin, orienté d'Est en Ouest, et un Bassin Long, d'orientation Nord-Sud. L'entrée, de 90 mètres de large, est commune. Les profondeurs, aux plus basses mers de vives eaux, seront de 4 à 5 mètres : c'est-à-dire qu'à toute heure, à toute marée, les plus gros bateaux de pêche pourront évoluer dans ces bassins. Quant aux quais, ils se succéderont en se complétant, selon une belle ordonnance classique : il y aura le quai au charbon, le quai des chalutiers à vapeur, le quai des grands voiliers, le quai des petits voiliers. Au fond du Bassin Long, un slip d'un modèle ingénieux tirera de l'eau les bateaux avariés, pour les porter à des ateliers de réparation, qui seront aussi des ateliers de construction. Ainsi les coques de bois n'auront aucun besoin des chantiers de Paimpol, de Camaret, de Concarneau, de Belle-Ile ou des Sables, ni les coques de fer des chantiers de Nantes ou d'ailleurs. Ce slip pourra servir également aux petits caboteurs. Le projet a paru suffisant pour qu'on abandonnât, en sa faveur, celui d'un gril de carénage dans l'avant-port, lequel était chose faite, sans la guerre.

Au fond du Grand Bassin qu'on creuse, s'élève déjà le frigorifique. C'est une vaste et importante bâtisse, où l'on pourra stocker 2 000 tonnes de poisson et 1 500 tonnes de glace. La glace est indispensable aux pêcheurs comme aux expéditeurs. Il faut pouvoir glacer le poisson à bord, quand on reste en mer une ou deux semaines. Il faut pouvoir aussi le garder frais à terre, en cas de surabondance et de mévente. Ainsi, le frigorifique sera le régulateur qui manque à tant de ports de pêche, et pourra guérir le pêcheur de la peur de trop pêcher. En même temps il sera l'entrepôt nécessaire pour le poisson congelé que des navires aménagés en vue de ce transport amèneront du Canada et de Terre-Neuve. Le service des pêches a fait construire un frigorifique à Saint-Pierre.

De l'autre côté du port, sur le terre-plein à l'ouest de l'entrée, s'étendront les laboratoires de l'Institut océanographique. Les problèmes de la pêche ne peuvent être sainement résolus que par des savants. On n'en doute pas en Norvège, au Danemark, en Allemagne, en Angleterre. Il semble qu'on en ait longtemps douté en France. Ce n'est pas que notre science ait dédaigné

ces problèmes. On a travaillé au laboratoire de Concarneau. On travaille au laboratoire de Roscoff. Mais ce sont pour la plupart des travaux dans la tour d'ivoire, moins ignorés encore de la population intéressée que des bureaux. L'histoire des « crises sardinières » est, à cet égard, éloquente. De Georges Pouchet à Yves Delage, la voix des savants a été étouffée, parce qu'elle répondait mal aux préjugés de la masse et aux vœux de ses dirigeants. Il n'y aura pas, souhaitons-le, les mêmes raisons — les mêmes mauvaises raisons — pour confiner dans la spéculation pure, quitte ensuite à les traiter de théoriciens, les naturalistes qu'on appellera à Lorient. La maison qu'on leur y bâtit ne devra pas être une académie, un musée, mais une usine de science, fonctionnant en vue de résultats pratiques. C'est là qu'on organisera, dans l'indépendance et la sérénité nécessaires, l'exploitation rationnelle du vaste domaine marin. Nous avons, depuis deux ans (que de temps perdu jusque-là !) un Office scientifique des pêches : il a voulu que l'Institut lorientais fût son premier grand établissement de recherches. L'Océan est encore plein de mystères : l'ouvrage ne manquera pas aux ouvriers.

Et maintenant, dotez les quais de l'outillage qui leur convient : de transbordeurs et de silos le quai au charbon, qui sera aussi, le cas échéant, le quai au pétrole ; de petites grues électriques les quais au poisson ; en bordure de ceux-ci, alignez les halles de vente, auxquelles vous accolerez, parallèment, les bureaux et les magasins des mareyeurs ; à ces magasins, distribuez le froid ainsi que l'eau, l'électricité et le gaz ; sur les terre-pleins à l'ouest du Bassin Long, à proximité des cales où seront débarqués les thons, les maquereaux, les sardines, les anchois, les sprats, construisez les usines de conserves à l'huile, les ateliers de salaison et de fumage. Dans l'angle droit formé par le quai nord du Grand Bassin et le quai est du Bassin Long, bâtissez l'hôtel des administrateurs, une hôtellerie de marins, un bureau de placement ; dans le voisinage et à l'est du slip, une maison des postes. Le long des quais, des magasins, des usines, faites courir des voies ferrées dont le réseau de 12 kilomètres enserrera toute la presqu'île et sera pourvu d'une gare. N'oubliez pas les rues ou les routes, et vous aurez à peu près

la physionomie du port, tel qu'il sera dans un délai probable de quatre ans. Si, à l'usage, il se révèle insuffisant, une extension est prévue, à l'ouest, de 5 hectares d'eau et de 16 hectares de terre-pleins. Du coup, sa superficie qui, dans les limites actuellement envisagées, le met de pair avec ceux de Hull, d'Aberdeen, d'Ymuiden, de Geestmünde, dépasserait celle du plus grand port de pêche qui soit au monde, Grimsby.

Mais Grimsby dispose d'une flotte chalutière de plus de 500 vapeurs, et il n'y en a pas 30 à Lorient. Quel que soit l'appoint des voiliers, il se passera du temps avant que les ressources du port y soient inférieures aux besoins de la pêche. Il est raisonnable, toutefois, de compter sur le progrès d'un port moderne, supérieurement aménagé et outillé, et il est aisé de se figurer l'avenir de Keroman quand la rareté et le haut prix du combustible — charbon ou mazout — ne feront plus obstacle au développement de sa flotte, et qu'il armera ou ralliera une centaine de gros chalutiers. Les chalutiers, ne l'oublions pas, sont la raison d'être et la justification de ce port.

Anticipons. Voici venir l'un d'eux : d'où vient-il? Non pas de la zone côtière qu'il laisse aux petits dragueurs, ni même des eaux qui recouvrent, à environ 35 milles du bord, les fonds rocailleux où se déchirerait son chalut, mais de plus loin, de très loin, peut-être des parages de Porcupine Bank, à l'ouest de l'Irlande, peut-être des parages de la côte d'Espagne ou — qui sait? — de la côte marocaine. Qu'importe la distance, quand on a ses soutes à glace bien garnies et de bonnes chambres réfrigérantes? Si la mer était dure — et elle ne reste guère tranquille toute une semaine —, il a dû rouler terriblement. Mais la rade est bonne, le port est meilleur. Dès qu'il en a franchi la passe, obliquant à tribord, il va s'amarrer soit au quai nord du Grand Bassin, soit au quai est du Bassin Long, où que se découvre un poste libre, contre un autre chalutier si la place manque — mais elle ne saurait manquer longtemps. Les caisses de poisson sont vite débarquées, non pas à grand effort de bras et de reins, mais par l'un des engins de levage dont le quai est pourvu. Sans attendre, elles vont, sur chariots à accumulateurs, dans la halle de vente, d'où l'acheteur en fait passer le contenu dans son

magasin pour le répartir en d'autres caisses, qu'un wagon isothermique, stationnant à proximité, portera à quelque grand centre de consommation : à moins que le calme du marché ne rende l'attente préférable, auquel cas cette pêche sera entreposée au frigorifique, qui lui conservera sa fraîcheur jusqu'à ce que viennent des jours plus propices.

Une simple évolution à l'intérieur du port, et le chalutier, rangé contre le quai Sud que charbonniers ou pétroliers accostent de l'extérieur, recevra en deux heures, du silo ou de la citerne, le combustible qui, par les moyens de fortune actuels, ne peut être embarqué qu'au bout d'un jour ou deux. Il n'a plus qu'à faire son plein de glace — opération non moins facile — et qu'à se ravitailler en vivres, pour reprendre, s'il veut, le large. A-t-il une avarie grave à réparer? Le slip est là. Économie d'efforts, économie de temps, cela signifie aussi économie d'argent, et c'est à cette économie que doivent aboutir, en définitive, les frais d'établissement du port.

Dans une conférence faite à Lorient le 2 septembre, M. Verrière déclarait qu'à sa connaissance une entreprise de pêche peut se dire prospère quand elle réalise un modeste bénéfice de 12 p. 100. Mais combien en est-il qui végètent, combien d'autres qui disparaissent ! L'armateur, qu'une littérature soi-disant généreuse faisait naguère passer pour un exploiteur, oubliant que le patron-pêcheur est souvent l'armateur de son propre bateau, vit à peine de son exploitation, quand il en vit. Il faut pourtant qu'il en vive, et plutôt bien que mal, pour que le poisson abonde sur le marché des villes. Comme il n'est pas désirable que l'amélioration de son sort incombe au consommateur, que reste-t-il, sinon de contribuer à l'abaissement de ses dépenses? C'est ce que réalise le port de pêche par la rapidité des manutentions et par l'utilisation du froid.

Car c'est ici le triomphe du froid. Comme l'a fait remarquer M. André Lebon, président du Congrès qui tenait à Lorient ses assises, le froid a encore été, dans ses applications au ravitaillement national, une des découvertes de cette guerre. Ce qu'il a fait pour la viande, il le fera, il commence à le faire pour le poisson. Le poisson est une denrée éminemment périssable et, comme telle, exposée à de terribles déchets :

que de poisson gâté dans les cales ou sur le pont des barques, au magasin du mareyeur, dans les gares, dans les trains de marée ! Par bonheur, nous avons fait, sur ce dernier point, des progrès sérieux : les congressistes ont pu apprendre, le 30 août, de la bouche de M. Sigmann, directeur de la Compagnie des Transports frigorifiques, qu'il y avait à cette date, en France, 2 200 wagons frigorifiques ou isothermiques, au lieu de 60 environ avant la guerre. Le froid dans le transport et à l'entrepôt, c'est la régularisation du marché, celle de la consommation et, du même coup, celle de la production. L'entreprise est sûre de payer, dès qu'il n'y a plus de perte sèche ni d'aléas — hormis ceux de la pêche elle-même, que la collaboration de la science ne manquera pas de réduire.

***

La construction du port de Lorient-Keroman n'a pas provoqué que des enthousiasmes. Il y a des Boulonnais qui eussent préféré l'aménagement de Boulogne, des Rochelois qui plaident pour la Rochelle, des Concarnois qui souffrent pour Concarneau, et même des Lorientais qui avaient autre chose en tête.

A ces derniers, il est peut-être vain de répondre que le meilleur plan ne vaut pas une bonne réalité. Quant aux autres, on ne peut que leur répéter, s'il le faut, ce que M. Bigenwald, président de la société des Armateurs et Mareyeurs de Bretagne, et l'un des plus actifs ouvriers de l'initiative lorientaise, leur a dit en substance, au Congrès du froid, avec beaucoup de cordialité et de justesse : « Faites comme nous : rien ne nous satisfera davantage. Nous n'ambitionnons pas de privilège, nous ne tenons à aucune supériorité de prestige. Ce que vous ferez pour vos ports, nous le prendrons comme autant de gagné pour le nôtre. Pourquoi? Parce que le commerce du poisson est de ceux qui demandent aux concurrents le plus de solidarité. Un poisson vendu frais ne porte point la marque du pêcheur ni de l'expéditeur. L'anonymat règne à la poissonnerie. Le mauvais poisson y fait tort au bon. Il ne faut donc pas qu'il y en ait de mauvais. Il faut que tous les ports soient organisés de façon à ce qu'il

n'y en ait plus. Ainsi se développera en France la consommation d'une denrée de premier ordre. Il y va de l'intérêt national, mais aussi de notre intérêt à nous. »

Les adversaires du projet se répartiraient assez bien en deux classes : on a parlé de *bluff* chez les gens positifs, et presque de sacrilège chez les rêveurs. Les premiers ont dit : « Qu'est-ce que votre grand port? Qu'en ferez-vous, une fois fini? Vous ne pêcherez pas assez de poisson pour l'alimenter. On ne drague pas à plus de cent mètres de profondeur. La mer du Nord n'atteint presque nulle part les cent mètres, et c'est pourquoi elle est si poissonneuse, si praticable surtout aux chalutiers. Mais allez donc traîner vos chaluts sur les fonds de 400 et 500 mètres que vous trouvez, dans l'Atlantique, à cinquante milles du bord ! Le poisson que vous ramèneriez de ces abîmes, où il supporte une pression énorme, éclaterait en sortant de l'eau. Il ne vous reste donc à exploiter qu'une étroite zone, qui sera bien vite dépeuplée. Votre port modèle, c'est de l'argent à l'eau. Votre frigorifique colossal pourra servir à distribuer de la glace, en attendant qu'il serve d'entrepôt pour la viande : mais on n'y entreposera pas un merlus. »

Il est fâcheux pour ces raisonneurs, dont les raisons, si elles étaient justes, vaudraient davantage encore contre la Rochelle, Arcachon, Biarritz, beaucoup plus voisins des grands fonds, que la pratique leur donne un formel démenti. Les bancs de la Grande Sole et de la Petite Sole, particulièrement fréquentés des chalutiers de Lorient, gisent à 300 et 400 mètres. Les treuils, à bord, peuvent enrouler sur chaque bobine 1 500 mètres de fune. Or il est admis qu'un chalutier déroule une longueur de fune triple de la profondeur qu'atteint le chalut ; c'est donc que le chalut peut traîner à 500 mètres. Et le poisson qu'il ramène de ces profondeurs n'éclate pas, en dépit des théories. La dorade, le merlus ou colin (l'un des poissons communs les plus estimés) existent à peine dans la mer du Nord : on les capture en masse dans l'Atlantique. Les deux ports de pêche anglais les plus récents sont Milford et Fledwood, sur la côte Ouest. L'importance de Lorient comme port de pêche n'est pas encore comparable à celle de Boulogne. Mais, si le rendement de la pêche, dans les dix années

d'avant-guerre, est passé à Boulogne de 20 730 000 francs à 30 992 000, accusant une augmentation de 45 p. 100, il a bondi, dans le quartier de Lorient, de 2 500 000 francs à 6 808 000, ce qui représente un accroissement de 173 p. 100, et pour Lorient seul, de 697 000 francs à 4 304 000, soit du 518 p. 100. En 1903, on y débarqua 1 200 tonnes de poisson : on en a débarqué 5 000 tonnes dans le premier semestre de 1920. Sans rabaisser les situations acquises, commet-on le péché d'utopie quand on fonde son espoir sur une croissance à ce point vigoureuse?

« Rêverie bretonne », a-t-on dit. On l'a dit aussi — et pas seulement, au Havre — du projet de Brest-transatlantique, dont le plus ardent défenseur, M. Casimir-Perier, n'était pas Breton, et qui intéresse aujourd'hui des Américains. Il n'est pas facile de décider si une tête bretonne — fût-ce celle d'un armateur — est réfractaire aux idées positives et au calcul des faits. Et l'on serait plus fondé, peut-être, en Bretagne, à accuser la routine que l'esprit d'aventure, à la craindre surtout du côté des pêcheurs, encore que les deux tiers des équipages de chalutiers, à Boulogne, soient composés de Bretons, et que les Bretons n'aient jamais manqué à l'appel des armateurs lorientais. Mais ce qu'il faut bien entendre, c'est qu'un port est un lieu d'alluvions humaines (l'expression n'est pas de moi), où se donnent volontiers rendez-vous ceux que possèdent un besoin d'expansion, le goût de la découverte et l'amour du gain — ce moteur essentiel. Tel est Lorient : on est très rassuré sur son sort, quand on le voit partiellement aux mains d'industriels de la trempe de M. Marcesche, président de sa Chambre de Commerce, qui est Angevin, de M. Bigenwald, le directeur de la Compagnie lorientaise de chalutage, qui est Alsacien, de M. Roussel, président du conseil d'administration des Pêcheries à vapeur, qui est Normand, de M. Ballias, autre armateur, qui est Bordelais, et aussi de quelques Bretons qui ne font pas trop piètre figure dans l'ensemble. Faut-il ajouter que les personnalités de la Compagnie d'Orléans qui associent le réseau à l'entreprise ne passent pas pour des chimériques? Plus je regarde, et plus je me persuade qu'il s'agit ici d'une affaire supérieurement montée.

A la date où il terminait son mémoire, M. Verrière estimait la dépense nécessaire à 25 millions, plus 5 800 000 francs pour le frigorifique. Je ne sais de combien les prévisions ont été jusqu'ici dépassées, étant donné le renchérissement général. Mais je crois savoir que, chargé de la direction effective des travaux dont il a tracé le programme, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, secondé par son fidèle collaborateur du génie maritime, M. Tayon, les poursuit avec autant d'économie que de décision. On leur a laissé les mains libres, ce qui leur permet de passer des marchés avantageux, de saisir au vol des occasions, de faire vite. Les tergiversations infinies, les formalités et les écritures qu'on reproche si justement aux bureaux, ne paraissent pas de leur goût. Ces fonctionnaires sont des hommes d'action. Aux derniers jours de mars, M. Tayon voulut bien me faire faire le tour du constructeur. Je vis d'abord une carrière qu'il venait d'ouvrir sur la rive escarpée du Ter, pour avoir le moellon que des chalands lui porteraient, le plus économiquement du monde, à pied d'œuvre. Le nivellement opéré lui donnait du même coup un terre-plein, qu'il flanquait d'un embarcadère. A Keroman, nous pataugeâmes avec allégresse dans la boue des déblais. Il me montra l'amorce des quais futurs, le linéament des bassins, et me fit visiter en détail la grande bâtisse du frigorifique, où le vent d'ouest s'en donnait à cœur joie par les couloirs béants. Il m'assura qu'elle serait finie dans l'été. J'étais un peu sceptique : j'avais tort. Le 29 août, elle flambait neuve sous les drapeaux de l'inauguration, et M. Paul Bignon y trouvait les machines en place.

On a dit enfin : « Lorient n'a pas, pour ses expéditions de marée, d'arrière-pays. » La plaisante objection ! On pourrait répondre : il a Rennes et Nantes. Mais il s'agit bien de cela! Est-ce qu'il n'a point Paris? Ce n'est pas un marché à conquérir. La conquête date de loin. Nul privilège, d'ailleurs : Concarneau, Guilvinec, Audierne, Douarnenez, expédient de même sur la grand'ville. Seulement, Lorient est mieux placé, ayant la communication directe : son train de marée part à 14 heures pour être à Paris à 3 heures du matin. Il n'y a pas que Paris : il y a toute la France, du moins le centre, Lyon, la Bourgogne, le Sud-Est. Il y a l'Alsace et la Suisse. En septembre 1919, une mission,

composée non de danseurs, mais de calculateurs — je veux dire de techniciens, d'industriels et de négociants, est allée, sous la conduite de M. Bigenwald, faire le tour du marché suisse et alsacien, où nous avons comme concurrentes la Hollande et l'Allemagne. Elle en a profité pour visiter les frigorifiques de Genève, de Zurich et de Bâle. C'est ainsi que des Rouennais allèrent, sous Louis-Philippe, visiter les digues de la Clyde avant de faire voter l'endiguement de la Seine maritime. Le trafic de la Seine a payé ses digues : la pêche à Lorient saura payer son port.

Faut-il maintenant s'attarder aux doléances des âmes poétiques qui ne voient pas sans chagrin saccager un coin aimé, abattre quelques beaux arbres, détruire une petite plage? La cage de béton d'un frigorifique, une perspective d'usines et de transbordeurs ne sauraient être pour les enchanter. Ils ont de qui tenir. Je me demandais naguère, ici même, ce que peut penser l'ombre de Flaubert, si elle revient à son pavillon de Croisset, de toute la brique, la ferraille et la fumée dont le règne s'affirme sur l'autre rive. On se demanderait pareillement ce que penserait Brizeux, dont le marbre rêve dans un bosquet, en face de la rade, s'il voyait haleter des locomotives sur les rails qui les conduisent à Kergroaz, se combler l'anse — d'ailleurs vaseuse — de Carnel, de hautes cheminées cracher leur suie où se dressa la vénérable futaie de Keroman. C'est Brizeux qui a dit à sa province, dans un accès de bel idéalisme :

Bretagne, ne sois pas un peuple de marchands !

Si un tel conseil lui avait été donné au temps de Colbert, et qu'elle l'eût suivi, Lorient serait encore à naître. Il est probable que personne ne traita alors de vandales ceux qui creusèrent l'anse du Roshellec et bâtirent sur le Faouëdic. Les regrets d'un conservatisme même intempérant sont respectables quand ils sont sincères. Ils ne le sont pas toujours. Ceux qui veulent immobiliser la Bretagne sous prétexte qu'elle leur figure « la terre du passé », ceux qui prétendent l'arracher au torrent de la vie et lui dire, comme Faust au moment de ses rêves : « Arrête ! Tu es trop belle », ceux-là ne sont

souvent que de médiocres dilettantes, exploitant niaisement un vieux thème littéraire. Laissons-les s'admirer dans leur distinction. Quant à ceux qui souffrent dans leur cœur des progrès de l'industrialisme, comme la grande pêche ne doit pas abolir la petite, mais y aider et s'en servir, invitons-les à jouir en pensée du spectacle que leur offrira le port nouveau, quand il sera plein d'allées et venues de barques et de navires, quand s'y croiseront dundees, cotres, chaloupes, sinagots, et que la fumée des vapeurs alternera avec le battement des voiles multicolores. Invitons-les à flâner sur les quais pleins de bruit et de gestes qu'il ne sera pas déplaisant de regarder, à accueillir des yeux une activité qui les récréera, à moins qu'il n'y ait pour eux nul pittoresque en dehors de la tristesse, des loques et de la misère. Mais c'est là un pittoresque qu'on ne peut souhaiter ni au port de Lorient ni à aucun autre, et moins que jamais aujourd'hui.

AUGUSTE DUPOUY

LA LEÇON DES INDÉPENDANTS

Pour la seconde fois, depuis ses origines, le Salon des Indépendants a fait comme il a pu figure d'indépendance ailleurs qu'entre les murs de planches de vagues baraquements. Ce n'est point que je l'en blâme... Mais allez donc donner à cette grouillante et pittoresque cohue de toiles une signification quelconque au Grand-Palais ! L'effet n'en est plus le même. D'ailleurs, j'hésite à croire que ces fameux Indépendants, à qui tous nos espoirs sont attentifs, puissent nous apporter véritablement la preuve d'une tendance qui leur soit propre, lorsque nous voyons, réunis dans la salle-type de cette exposition, les peintres les plus justement appréciés du Salon d'Automne. Est-ce à refaire ce même groupement de noms et de talents que s'emploient les Indépendants? Ou bien, en devons-nous conclure que le but très précis, visé jusqu'à présent par lui, s'est à ce point modifié que — méprisant toute récompense — ce Salon en distribue pourtant du fait qu'il donne spécialement à une salle la valeur d'un symbole?

Ah ! la salle IV des Indépendants ! Elle est un peu ce que fut au Louvre le Salon Carré contre lequel la jeune peinture précisément a si longtemps pesté qu'on a fini par en ordonner les richesses au bénéfice du musée tout entier... Voilà bien de ces retours du sort et de ses fantaisies !... Mais qu'allions-nous railler ! Il n'est pas qu'un Salon Carré aux Indépendants. On en trouve deux... et tous deux nettement en conflit puisqu'ils représentent, l'un et l'autre, les deux for-

mules les plus évidentes de la nouvelle peinture, savoir : le parti pris de la couleur et le tenace entêtement du cube.

L'an dernier, à propos des cubistes, l'impression que m'avait laissée une visite à leur stand, n'était point éloignée de celle que, dans les foires, vous procurent les baraques de tir. Tant de pipes y étaient alignées... et de cibles ! que l'envie vous pouvait prendre de demander au gardien l'autorisation de faire un carton... Cette année, les pipes ont à peu près disparu de l'étalage cubiste. On leur a substitué comme une bruyante réplique du décor de *Parade*. Mais ce décor — sans la musique d'Éric Satie — est un peu bien banal à détailler sitôt le premier choc reçu et les gens du dimanche n'en sont pas même plus scandalisés.

Cependant le goût s'en offusque, car il n'y trouve plus ce choix des nuances, ni cet art indéniable grâce auquel M. Picasso et M. Georges Braque nous séduisent, en dépit de toute technique. Ici c'est un éclaboussement de polychromies brutales, un jeu d'oppositions violentes et saugrenues où la couleur, ce moyen, devient tout aussitôt une fin...

Voilà bien le témoignage attristant de cette demi-culture hâtivement acquise et mal digérée, que nous devons à la colonie étrangère de Montmartre et de Montparnasse ! Les jeunes Américains, les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Sémites des pays orientaux ou Slaves (plus ou moins Yougo) venus en France pour y développer l'enthousiasme qu'ont déterminé chez eux certaines revues spécialisées dans un art d'exportation, se mettent-ils en frais d'études attentives? Vont-ils chercher les modalités du développement pictural qui conduisent de *l'Olympia* de Manet au *Nu au Madras* de M. André Lhote? Non, le temps leur manque et l'impatience de réaliser les presse. Incapables de justifier ou d'assembler les éléments d'un art solide et vraiment personnel, ils s'adonnent au burlesque avec cette naïve candeur qui les oblige à déguiser leur ignorance sous les dehors les plus bizarres, les compositions et les oppositions de tons les plus paradoxales.

Devant leurs toiles, une critique perplexe, craignant par-dessus tout qu'on ne lui reproche d'être rétrograde, hésite à supputer un talent, voire des indices de talent, puis, tenant à ne pas manquer de perspicacité, elle finit par attribuer des épithètes

peu compromettantes et vaguement laudatives à ces essais extravagants. Les auteurs tirent parti de cette faiblesse et c'est ainsi que, de concessions en audaces, nous pouvons reconstituer les étapes qui nous mènent au désordre actuel. Certes nous ne nous occuperions pas de ces jeux s'ils étaient sans danger. Or, nous trouvons à la fin qu'ils en arrivent à fausser un trop grand nombre de développements (plus sérieux qu'on ne le pense mais encore mal équilibrés) et qu'ils empêchent parfois d'assurer le véritable labeur du peintre contre cette débauche de déformations qui trahit toute valeur et compromet tout effort désintéressé. Le beau mérite d'emplir une salle en y plaçant une toile barbouillée du jaune, du rouge et du bleu le plus éclatant ! La rétine va d'instinct à ces éblouissements et n'a plus sa finesse d'évaluation lorsqu'elle en revient à des harmonies plus discrètes.

Et qu'on ne nous parle pas ici d'exclusivisme français ! Ce serait bien mal le comprendre que l'associer à une manifestation d'art où il ne peut être question de certains peintres de très grand talent qui honorent notre hospitalité. Mais un péril étranger existe et des écrivains, tels que M. Henri Béraud, qu'il est impossible de suspecter de la moindre susceptibilité chauvine, l'ont signalé. Armons-nous donc de méfiance contre des excentricités qui font s'esclaffer les promeneurs, mais dont les critiques n'ont pas encore appris à rire et dont les manifestations poussent à la surenchère. Nos meilleures raisons de veiller nous sont du reste fournies chaque année par les expositions de la « Jeune Peinture Française ». Là, se révèlent le métier appris et — suivie ou négligée — notre plus heureuse tradition. Là, une œuvre se précise, non comme la caricature d'un paradoxe, mais en témoignage d'un labeur pieux, clair, qui s'est librement exercé sur un enseignement réfléchi et personnel. L'originalité contemporaine, ce n'est pas le découpage en huit d'un pierrot ou d'une salamandre. On la trouve dans l'expression d'un Maurice Asselin par exemple qui n'a médité sur tous ses devanciers que pour mieux se libérer et dont les certitudes, directement traduites de la nature, refont une personnalité incontestable avec les moyens les plus simples et selon les formes les moins heurtées.

***

Quand s'ouvrit le premier Salon des Indépendants, la peinture française était encore asservie au goût et même au poncif officiels.

En 1884, les impressionnistes, toujours décriés, ne trouvaient à céder leurs toiles qu'à bas prix et à des amis serviables. Des jurys aussi intransigeants que celui de 1840, où un M. Blondel combattit Delacroix, refusaient obstinément d'admettre aux Salons tous ceux qui voulaient s'affranchir de la scolastique. Une organisation s'imposait, rivale courageuse de celle que nous voyons péricliter aujourd'hui. Mais est-ce la Société des Indépendants qui a fait triompher l'art moderne des formules anciennes démodées? Non. C'est incontestablement le Salon d'Automne car, dès 1903, moment où l'impressionnisme établi et reconnu, voyait se multiplier les hardiesses, où la leçon de Cézanne, bien ou mal entendue, suscitait des belles émulations et fourvoyait tant de zèles malencontreux, le besoin d'un classement était né. La jeune peinture devait reprendre la méthode éliminatoire des expositions de printemps.

On mesure la difficulté de la tâche. En effet, il importait moins de révéler un ensemble cohérent d'œuvres bien assises que de synthétiser les mouvements qui s'élaboraient. Il fallait discerner, séparer l'élucubration, de parti pris agressive, de la hardiesse, choquante au premier abord, mais intéressante et féconde. Le jury du Salon d'Automne s'est-il toujours bien acquitté de sa mission? Nous oublierons ses erreurs partielles pour ne considérer que le résultat. Aujourd'hui, le Salon d'Automne constitue la première et la plus importante manifestation d'art de l'année. Elle donne ce reflet du mouvement contemporain que la critique, l'élite, les amateurs de France et de l'étranger, demandaient naguère aux Artistes Français et à la Nationale. Elle évoque les noms de Cézanne et de Renoir, qui sont des plus grands dans la peinture de tous les âges et, bien que groupant parmi ses exposants des sociétaires « arrivés » et des fauves embourgeoisés depuis longtemps et dont beaucoup sont déjà hors de discussion, elle sait attirer

et retenir les éléments nouveaux qui pourraient compter demain et répandre dans le gros public l'apport le plus heureux de la jeune et brillante palette contemporaine.

Pour avoir adopté un système trop radical d'opposition à la tyrannie officielle, les Indépendants n'ont pas joué le rôle que nous pouvions attendre d'eux. Le maintien de leur principe en des années aussi chaotiques que le furent les premières du xxe siècle, les vouait à un effort à peu près stérile. Leur échec cependant ne doit pas nous faire oublier le côté généreux de leur entreprise ni son résultat. En somme, ils ont obtenu d'ouvrir le Grand-Palais à tout le monde et permis à un inconnu sans relations ni appui, de réaliser une œuvre en toute liberté et de l'exposer. Si l'on envisage la réussite au point de vue théorique ou si l'on en considère le profit moral que certaines individualités devraient en retirer, elle est conforme au vœu le plus légitime ; elle est presque éblouissante de promesses. Malheureusement, les conditions, que la réalité impose, diminuent, quand elles ne rendent pas complètement illusoire, le bénéfice entrevu.

Il faut laisser de côté la question de savoir si l'art a besoin aujourd'hui d'être encouragé ou si l'on doit en dissuader beaucoup de barbouilleurs, d'autant plus nombreux à vouloir s'y frayer une route que le sol en devient plus ingrat. Constatons simplement qu'en 1901, les Indépendants reçurent 1 012 envois à répartir et qu'en 1921, ils réunirent plus de trois mille toiles. Ce nombre, qui n'a rien d'excessif dans un musée et même dans une exhibition où figurent plus de toiles de présence que d'efforts compétiteurs, est défavorable aux découvertes. Mais est-ce pour cette raison que le Salon des Indépendants, soucieux de survivre aux principes mêmes de sa fondation, a réuni dans la Salle IV par excellence et quelques autres moins bien fournies, les peintres les plus caractéristiques du Salon d'Automne? Il faut l'admettre. Toutefois, comme l'a écrit M. Jean Pellerin, dans un de ses récents feuilletons de critique d'art à la *Lanterne* :

« Ni jury, ni récompense, dit la fière devise de la Société des Artistes Indépendants. Or, que font les placeurs, sinon l'office d'un jury? Pour le public qui se désintéresse de la peinture et se livre à un rapide footing, tous les exposants sont

logés à la même enseigne. Qu'importe puisque ces visiteurs n'apprécient que vaguement, ne retiennnent pas les noms, n'achètent jamais ? les seuls qui comptent, les amateurs, les initiés, les curieux seront rapidement fixés et auront vite fait de déterminer leur zone d'examen. »

Ainsi, le bénéfice de cette indépendance et la ressource qu'elle semble offrir au talent ignoré, sont à peu près annihilés. Qu'a donc à craindre la pierre précieuse d'être égarée au milieu des cailloux multicolores? Les connaisseurs l'y découvriront. Quant à la médiocrité effrayante, qu'on ne saurait concevoir avant de la constater, libre à elle d'envahir des centaines de mètres carrés. Elle ne nous changera guère du Salon des Artistes français où, pas plus qu'ailleurs, elle ne fait preuve de la moindre audace... N'ayons donc pour elle aucune faiblesse, car nous serons toujours trop bien fournis de ces navrants sujets de genre dont les grands magasins renoncent à orner leurs calendriers ou leurs boîtes à bonbons.

On le voit, pour ne nous avoir rien montré que le Salon d'Automne ne nous fît connaître, les Indépendants parviennent à l'opposé du but qu'ils s'étaient donné pour mission d'atteindre. Au lieu de grouper les novateurs audacieux, parfois excessifs, qui correspondent aujourd'hui à ce qu'étaient autrefois les « refusés », ils accueillent les refusés au sens nettement péjoratif du mot et, aboutissant à une formidable gageure, se trouvent emprisonnés dans un dilemme : ou se fier au hasard de l'ordre alphabétique ou à celui dans lequel parviennent les envois, et laisser s'aggraver le désordre. Ou suivre les errements qu'ils semblent vouloir adopter et se priver du meilleur sens que devrait revêtir leur manifestation.

Ces piètres résultats valaient-ils tant de frais et de peine? Nous ne le pensons pas. Du reste, permettre à des fantaisistes étrangers, à des amateurs négligeables, voire à des ratés obstinés, de prendre place sur un mur et rang dans un catalogue, ce n'est point montrer la physionomie de l'effort plus ou moins heureux, d'un goût, d'une valeur souvent discutable, mais presque toujours sincère, qui est celui de la peinture française d'avant-garde. L'étiquette des Indépendants, parfaitement honorable en soi, est dangereuse en fait. On se plaint de l'incompréhension du public. De telles erreurs, si

l'on n'en aperçoit pas nettement les causes, ne font qu'aggraver le malentendu.

***

Or les Indépendants, — par leur libéralisme, — ont singulièrement aidé la masse à se faire une opinion sur les plusieurs milliers d'abominables chromos qu'elle juge, du fait qu'ils ne figurent plus seulement qu'aux Artistes Français ou à la Nationale. Bien plus, en exposant en même temps que ces chromos les folles interprétations du cubisme, ils ont permis à tout le monde d'assister à la faillite du cube et de ses théories.

Ivre de grands desseins à ses origines et prétendant à recréer la morphologie picturale, le cubisme s'est vite résigné à la seule nature morte. Quelque effort qu'il tente aujourd'hui pour renflammer sa palette ou élargir ses théories, il ne produira rien s'il ne sort pas résolument de soi-même. MM. Georges Braque et Picasso, les deux grands initiateurs du genre, l'ont prouvé lors de récentes expositions. Mais ce que le premier apporte de charme, de réelle science des valeurs, la fantaisie où se meut le second, la maîtrise avec laquelle il recrée certains détails, tout ce qui donne une qualité d'exception à leurs toiles, ne participe jamais de la méthode qu'ils ont instaurée. Or, ni M. Picasso, ni M. Braque ne sont représentés ici et toute la bonne volonté que l'on voue à considérer les œuvres de leurs disciples ne trouve guère son emploi. Qu'assigner à ces mosaïques sinon une place dans un art décoratif secondaire? Les feux d'une rosace, la bigarrure imprévue d'une étoffe causent un plaisir supérieur à celui qu'on peut tirer de ces heurts le plus souvent inharmonieux. On se demande quelle spéculation, — le mot étant pris à son double sens, — peut obséder les amateurs de cet art si limité et dont les adeptes, d'un salon à l'autre, semblent avoir soumis leur imagination à des tortures intempestives.

Cependant, blâmé, décrié, le cubisme existe et, s'il ne semble pas opportun que ses manifestations persistent, au moins peut-on affirmer qu'il n'a pas été inutile. Sa décomposition des plans et des volumes a rénové l'œil d'un grand

nombre de peintres. Elle est un commentaire appuyé des libertés prises par Cézanne et son influence analytique vient fort heureusement en contrepoids des synthèses impressionnistes. M. Luc-Albert Moreau, par ses envois, nous montre la dette que peut lui reconnaître l'un des plus originaux et sincères des artistes d'aujourd'hui. Une figure solidement peinte : *la Loge*, deux natures mortes où se juxtaposent et se rehaussent mutuellement des tons roux et chauds, deux beaux dessins décèlent les armatures géométriques, la construction des bâtiments que l'on gréait pour la recherche de la quatrième dimension.

M. André Lhote, lui, accentue davantage le principe. Peintre aux dons généreux, critique avisé, l'auteur de la voluptueuse *Escale* où le cubisme ne joue qu'un rôle strict de parure plastique, se livre à des recherches mystérieuses. Si nous savons d'où il vient, il sait mieux que personne où il va et il prendra certainement, un jour, le loisir de nous éclairer sa route. Par contre, celle que suit M. André Favory est encore fort obscure ou plutôt aveuglée de feux contradictoires. Une critique, — disons un lyrisme d'art, — enthousiaste paraît avoir ruiné chez ce jeune peintre la spontanéité, et jusqu'à la « ferveur première », voire cette inestimable gaucherie des débuts.

L'enlèvement d'Europe de M. Favory, c'est le grand « machin » de composition, le devoir appliqué de style, la page d'anthologie, la pièce de musée, où Rubens et Poussin s'évoquent autant que Bossuet et Corneille, dans l'épreuve écrite pour le baccalauréat. C'est de bon ouvrage ainsi que peut l'être un labeur de rhétoricien studieux. Mais quelle solennité ! On dirait que M. Favory, par crainte de séductions trop aisées, a donné tout exprès à ses couleurs cette discordance froide et ce manque de simplicité qui révèle la hâte de se singulariser, fût-ce à ses propres dépens.

Des sujets, tels que ceux auxquels M. Favory s'attaque, demandent une réelle maturité d'expression à laquelle ce peintre ne nous semble pas encore arrivé. Il n'en va pas de même chez M. Dunoyer de Segonzac. Cependant M. de Segonzac paraît trop concentrer ses dons en des thèmes frustes et j'ai moins aimé son *Nu*, d'un modèle supérieur mais d'une teinte arbitraire, que son magnifique paysage d'arbres et d'eau, d'où

émane un sentiment de la nature si profondément ému qu'il atteint à la plus noble expression picturale de ce temps. M. Raoul Dufy, de son côté, disperse tout ce que M. de Segonzac s'efforce et réussit à concentrer. L'intérêt de son interprétation réside dans la fantaisie, éparse au hasard nonchalant de chaque détail et liée avec une mollesse exquise par une souple arabesque. La diversité de cet artiste, créateur quotidien de motifs nouveaux pour la décoration et le costume, auteur de paysages ordonnés et de féeries éclatantes, a singulièrement étendu ses limites.

Une révélation du dernier Salon d'Automne nous fut procurée par les baladins de M. Bissière, ces personnages de la Comédie Italienne, peints en largeur, dans de jolies tonalités savamment atténuées, des gris volontiers rêches et dont les accords plaisaient infiniment. M. Bissière a repris la même palette et continue d'exercer dans le même sens de déformation savoureuse, un art dont la nuance ne cesse de s'enrichir. Par la nuance et les modelés d'estampe délicate, triomphe également M. Charles Pequin. Son *Portrait de Mademoiselle B...* à la mise en page originale, fait contraster, avec une bien précieuse douceur, les tons reposés de la chair et l'ensemble à la fois sourd et clair de la robe et le fond chatoyant. Deux dessins charmants de M. Jean-Louis Boussingault commentent la toile qu'il expose : une scène de danse, d'un mouvement que la singulière adresse de l'auteur a bien saisi et bien fixé. J'aurais cependant préféré d'autres couleurs à celles que M. Boussingault a employées et qui jurent avec la distinction de son œuvre.

M. Charles Dufresne fut longtemps parmi ces peintres dont on ne conteste ni la puissance originelle, ni les qualités acquises et chez qui, toutefois, l'équilibre, entre les moyens, ne s'était pas encore réalisé. Ce Salon nous montre aujourd'hui l'artiste dégagé de toute contradiction avec soi-même. Sa *Nature Morte* est une des meilleures toiles des Indépendants. M. Galanis, rénovateur par la gravure d'un archaïsme suranné, n'affadit pas son métier en illustrant les beaux livres ; il demeure au contraire un portraitiste à la manière large et à la manière sobre. Il faut citer son paysage de facture drue et souple de même que ses dessins et les compo-

sitions fermement assemblées et traduites de M. André Utter. Mais pourquoi M. Grossaire, coloriste doué, a-t-il choisi la forme lourde et figée de ce *Nu* dont la plastique est en désaccord avec le chaleureux et le délié de ses tons? Pourquoi M. Gernez use-t-il de ces tons mous et froids qui contredisent le charme de son dessin? N'insistons pas. L'union à peu près parfaite du double style se réalise ici grâce au regretté Fauconnet que trois peintures représentent. La rétrospective très bien aménagée que le Salon d'Automne avait donnée du jeune artiste disparu, nous rendait plus sensible encore la perte d'une si rare et libre fantaisie, d'une expression si délicate. Enfin M. Kisling est brièvement représenté par deux images un peu dures et M. Valdo Barbey semble ne jamais vouloir sortir d'un rudiment où il cherche sans doute à établir une manière ; il ne la fixera qu'à son détriment personnel s'il s'obstine — pensons-nous — dans cet inachevé.

Les cubistes exceptés, tous les peintres dont je viens de parler, sont logés dans la Salle IV, le Salon Carré de la jeune peinture. On voit et par les noms presque déjà tous connus et par l'examen des œuvres, ce que cette salle d'élection concentre d'intérêt. Les suivantes, numérotées de cinq à huit, sont moins absorbantes. Mais on y trouve les envois de M. Maurice Utrillo, le peintre de Montmartre et des banlieues nostalgiques qui s'est donné une nouvelle palette ; ceux de M. Sabbagh, dont j'avoue préférer les dessins à sa trouble et fort hermétique *Synthèse de Ploumanach*, une nature morte et deux paysages de M. Robert Mortier. Représentée au Salon d'Automne par un portrait déjà ancien, Madame Suzanne Valadon expose un *Nu* et un beau panneau décoratif ; M. Dignimont, une savoureuse scène de danse ; M. Laboureur, le *Soldat sur la Route* en une peinture charmante au style bien éloigné encore de la race incontestable de ses gravures et de ses dessins. M. Yves Félix campe un *Maître de Moissons* plaisant, solide, aux symboles rustiques un peu trop forcés, tandis que M. Gaspard-Maillol sait rendre, avec une sérénité plus éloquente et plus simple, les scènes champêtres.

D'autres témoignages remarquables se dispersent, clairsemés un peu partout. M. Kees Van Dongen n'aligne pas ses

éblouissants portraits, à l'apparence d'un moderne agressif et à la peinture louable en tous temps. Il groupe dans une taverne *les Ténébreux*, nègres du « Narcisse » ou de quelque autre navire littéraire, voguant pour Joseph Conrad ou Jack London. Il serait superflu de tracer ici un éloge de M. Van Dongen dont la brutalité de la période fauve s'est assimilé les plus subtiles délicatesses. Vaine, aussi, toute louange de M. Paul Signac, le président de la Société par qui s'est rajeunie et éclairée la palette où s'élaboraient les touches divisées de Georges Seurat. Mais il faut parler de jeunes artistes dont les progrès méritent un examen attentif : de M. Mainssieux, aux paysages pénétrés d'une tendre et ferme lumière ; de M. Barat, aux œuvres fraîches et charmantes ; de M. Marcel Gaillard, dont les bois et les toiles décèlent une même vigueur heureuse, etc. M. Roland Chavenon, à son tour, étage d'après le style qui lui est très personnel, les plans d'un paysage fortement entendu et M. Maurice-Timmy Savin sait diversifier son savoureux talent qui va des évocations agrestes, à la *Boîte de Nuit*. Si les mondanités de M. Van Houten évoquent les fortunes récentes et hâtives, leur manque de distinction ne fait négliger ni les qualités de composition, ni le métier savant du coloriste.

Plusieurs salles sont déjà visitées, mais partout s'ouvrent encore de nombreuses perspectives. Le long pèlerinage nous doit bien des consolations. Elles nous sont données ici par les pastels de M. Charles Gir, d'une délicate et sûre maîtrise (M. Gir est l'incontestable interprète visuel de l'arabesque théâtrale moderne)..., là, par des paysages de M. Lepreux; plus loin par des envois de M. Francis Jourdain; de vivantes scènes catalanes de M. Ramon Pichot; des paysages de M. Thévenet, qui n'échappe pas au papillottement impressionniste; des toiles excellentes de M. René Juste *Soir en Creuse* et la *Forêt Brûlée*; des souvenirs maritimes et des sépias de M. Urbain ; des natures mortes de M. Keller à la riche diversité de marrons et de gris; des envois où les frères Verdilhan accentuent avec un bonheur égal la dissemblance des qualités, affinées chez André, intensifiées par Mathieu; plusieurs compositions de M. Marcel Roche, coloriste d'une robuste plénitude, etc. Voici M. Capon, peintre robuste dont l'œuvre

suggère pourtant un peu trop la « manière » de M. Dunoyer de Segonzac ; voici MM. Balande et Barat-Levraux qui témoignent l'un et l'autre d'une rare plastique et savoureuse nature décorative et M. André Deslignères, le maître graveur, que ses dons de peintre placent très haut avec un *Nu* solide et une puissante vision de Corse.

M. Le Scouezec, qui nous offre une *Femme enceinte*, promise aux quolibets plus ou moins spirituels des jours non ouvrables, juge-t-il nécessaire l'âpreté dont il a fait preuve?

M. Charlot de même que M. Marchand semble s'obstiner à se limiter par soi-même, à laisser closes les fenêtres sur la vie expansive et large ; M. Coubine paraît gagné par une sécheresse dangereuse, celle où se stérilisent des dons aussi spontanément stylisés que les siens. M. Bischoff atteste et sa sûreté de composition par des *Baigneuses* et son énergie expressive par une *Dormeuse* et un portrait. J'ai gardé pour la fin les paysages de M. Henry de Waroquier, dont l'accent personnel s'épure et s'impose chaque saison davantage, et qui donne à l'aquarelle une intensité de traduction colorée admirable. Il convient de citer enfin MM. Aubry, Verhoeven, René Francillon, Daniel Dourouze, Chaurand, Jacquemot, Claude Chéreau, Henri Dumont, Drouart, Robert Quesnel, Ottmann, Portal, André Fraye, Nam, Peské, Pierre Hodé, Dethow, Picart-le-Doux. Oublier les verriers Jean et Joaquim Sala, qui exposent en deux vitrines des pâtes de verre à la matière presque féerique, serait négliger deux des meilleurs coloristes du Salon.

Il est fatal qu'un compte rendu, même appliqué à ne rien oublier qui mérite d'être signalé, laisse échapper des citations. Mais certains noms que l'on cherchera peut-être ici, et que la tradition des Indépendants nous devait de voir inscrits au catalogue, n'ont pas été omis. L'abstention de peintres, tels que MM. Picasso et Braque, déjà nommés de MM. Henri-Matisse, de la Fresnaye, Maurice Asselin, Zarraga, Dufresnoy, Borgeaud, Friesz, Georges Bouche, Juan Gris, Derain, Vlaminck, Pierre Girieud, Rivera, Laprade, Marquet, Rouault, Flandrin, Max Jacob, René Durey, Camoin, etc... enlève à l'exposition quelques-uns de ses meilleurs éléments, tant en

solidité qu'en diversité. Chaque peintre de la liste que je viens de transcrire, représente un art déjà sûr et qui pourtant ne se prive pas du bénéfice de la recherche. Il importe donc de se souvenir qu'à ces artistes le dernier Salon d'Automne doit son plus grand intérêt, et par les réalisations apportées et grâce aux possibilités d'enrichissement que la peinture moderne doit escompter.

Absentes aussi, Mesdames Charmy, Louise Hervieu, Marval — sans parler de Madame Marie Laurencin qui n'a pas encore reparu dans les groupements d'après-guerre. Et voici l'élément féminin (Madame Marval amincissant et stérilisant sa matière) privé de ses trois personnalités les plus séduisantes. Mais tandis que celles-ci négligeaient de préparer des envois, d'autres, moins justement notoires, s'efforçaient en grand nombre. Si bien qu'une salle des Indépendants n'a pas suffi à réunir les femmes peintres qui sont venues à eux.

On connaît le labeur sérieux, varié de Madame Agutte. Deux paysages alpestres le représentent dignement cette année. Madame Lucie Couturier, écrivain et peintre, expose une *Etude de Noirs* accessoire sans doute aux travaux pour son curieux livre : *Des inconnus chez moi*. Madame Vassilieff égare dans la salle cubiste deux scènes d'un burlesque très prenant. Moins inattendues s'offrent les scènes du cirque de Mademoiselle Irène Lagut. Il devient nécessaire de rajeunir un thème dont Degas, Toulouse-Lautrec, Georges Seurat, MM. Friez et Picasso ont tiré des réussites si définitives ; or, Mademoiselle Lagut se contente d'un pastiche qui ne doit de saveur qu'à sa magnifique inconscience. Ce n'est pas suffisant. Mademoiselle Hélène Pedriat décèle plus d'originalité en baignant ses figures apprêtées de nuances neutres où mord soudain un ton vif et acidulé. Les délicieuses *Femmes et Fleurs* de Madame Marthe Lebasque-Reymond se parent « du charme inattendu d'un bijou rose *et vert* ». Madame Lewitska hésite entre Flandrin et Marchand. Lorsque Madame Halicka ne croira plus au « genre artiste », à l'influence de la coupe de cheveux sur le talent et la personnalité, elle sera tout près d'être, sans aucun doute, un portraitiste de grande et de réelle valeur.

Des nus et principalement une nature morte de Madame

Marguerite Crissay ; trois toiles de Mademoiselle Magdeleine Dayot; les qualités décoratives que saura développer Mademoiselle Madeleine Buroust; la probité que Madame Thaon d'Arnoldi limite un peu trop aux ressources de son métier ; ce que réalise Madame Valentine Prat ; ce que réalisera Madame Suzy Noze; tout cela est à distinguer dans un labeur féminin plus hardi, semble-t-il, que de coutume.

La hardiesse ! La critique officielle en dénonçait âprement les méfaits dans les années qui précédèrent 1914. Aujourd'hui que les fauves ont trouvé accès, sinon compréhension, dans des galeries bourgeoises et que l'on veut recréer de l'inédit à tout prix, il semble que la jeune peinture en perde le meilleur bénéfice. On sollicite la laideur. Laideur indiscutable, dans la forme de M. Gromaire. Laideur chez M. Mondzain, chez Madame Maria Blanchard et sur combien d'autres toiles! On a fréquemment l'impression ici, comme au Salon d'Automne, d'une culture ou rudimentaire ou faussée. La brutalité n'est pas la force et pourtant combien prennent l'une pour l'autre !

Combien aussi considèrent l'inachevé comme un moyen supérieur. Le procédé impressionniste, la façon dont travaillait Cézanne, certains de ses résultats dus aux difficultés qu'il éprouvait, ont fait adopter une manière lourde, pâteuse. Convenant à quelques expressions, ce mode volontairement pénible, étonne lorsqu'on le voit appliqué par une main dont la légèreté et l'habileté se trahissent malgré tout. Enfin, dans la longue et décevante visite des dernières salles où il semble qu'une erreur ait logé les tristes platitudes du Salon d'Hiver, ce qui afflige le plus n'est pas l'extrême faiblesse du métier, mais bien le défaut d'imagination et surtout la pauvreté de la vie. Quel paraît être le premier souci d'un artiste, sinon celui de promener sur les gens et les choses un œil neuf? Hélas !... entre le paysage, la demi-douzaine de pommes autour du vase ou la nudité, ces malheureux ont stéréotypé les images les plus banales. Ils ne s'efforcent qu'à traduire un souvenir médiocre. Quelques allégories sont effarantes de prétention niaise et d'inconscience. Les événements formidables qui viennent de dominer notre vie se symbolisent ici en reines de mi-carême.

On aurait trop beau jeu à critiquer et il y faudrait trop de place. Il n'est expédient que d'insister sur ce point : les toiles de premier ordre, voire de qualité secondaire, exposées aux Indépendants, trouveraient aujourd'hui place au Salon d'Automne où les opérations du jury offrent toute garanties de largeur d'admission. Quant aux autres, il serait juste et sain qu'elles restassent chez leurs auteurs. Ainsi, éviterait-on de prolonger l'équivoque. A la critique, aux amateurs, aux promeneurs cultivés, on éviterait et un grand nombre de déceptions et une fatigue inutile. Mais on doit songer surtout aux curieux qui veulent se faire une éducation, aux jeunes gens, à tous ceux qui appartiennent encore à la masse, au grand public et qui en sortiront demain. De ceux-ci, les premières appréciations ne doivent pas être faussées. Or, imaginez le désarroi et la lassitude d'un catéchumène de bonne volonté sortant du Grand-Palais !

Par le tri des meilleurs envois, les Indépendants ont constitué un jury occulte. Il ne reste plus au Comité qu'à biffer courageusement les deux mots de sa devise si riche de promesses en 1884, si lourde d'erreurs en 1921. — La réforme est indispensable.

Il y a quarante ans, l'art avait tout à conquérir. Les forces de la conservation la plus obtuse étaient liguées contre lui. Aujourd'hui, la conquête est loin d'être achevée, mais en continuant de la poursuivre, il faut songer à conserver des acquisitions, celle entre autres d'un parti plus nombreux qu'on le croit d'affranchissement et de sympathies. Le fait qu'un journal tel que le *Petit Parisien* consacre, en première page, des notices à de jeunes artistes tels que M. André Derain ou M. Maurice de Vlaminck a son éloquence. Le fait que de nombreux peintres, aux œuvres et aux noms connus d'une seule élite, vivent aujourd'hui et non médiocrement de leurs travaux, caractérise aussi le changement d'époque. Remercions-donc les Indépendants qui ont contribué à ce résultat, mais ne craignons pas de leur avouer qu'aussi glorieuse et profitable que fut leur indépendance d'autrefois, nous semble funeste et condamnable leur indépendance d'aujourd'hui.

FRANCIS CARCO

ERNEST DENIS
ET SON ŒUVRE SLAVE

Le 5 janvier dernier, à la maison des Frères de Saint-Jean de Dieu, est mort Ernest Denis, professeur à la Sorbonne. Nos journaux ont annoncé cette mort en termes brefs et quelques-uns ont ajouté que, né à Nîmes en 1849, il avait écrit, sur l'histoire contemporaine, des ouvrages très estimés; mais seul, à notre connaissance dans la presse quotidienne, le *Journal des Débats*, lui a consacré un article complet. Et cependant cette mort si rapidement enregistrée chez nous, a eu un retentissement considérable en plusieurs pays étrangers, notamment en Bohême. La presse tchéquo-slovaque avait annoncé, suivi la maladie d'Ernest Denis ; après sa mort, elle lui a consacré d'importants articles, parfois en quatre ou cinq colonnes; son œuvre y a été discutée, sa vie contée, depuis les jours lointains de son entrée à l'École normale supérieure. Il en a été à peu près de même en Pologne et en Yougoslavie. Universités et Gouvernements s'y sont émus; sur leur initiative des cérémonies commémoratives ont été célébrées. Le président Masaryk enfin, a tenu à témoigner, en même temps que de sa douleur personnelle, de la reconnaissance que garderait toujours la Bohême au Maître disparu. Sa lettre à madame Ernest Denis a été reproduite, à l'étranger, dans une foule de journaux ; chez nous, dans aucun.

Ce contraste pénible, il n'est qu'une façon de l'expliquer. En France, l'œuvre d'Ernest Denis a été peu connue du grand public ; le public lettré, même érudit, n'en a pas assez compris l'importance. Il n'est donc pas inutile de revenir au moins sur la partie de cette œuvre qui lui a valu sa popularité en pays slave. Peut-être son rappel fera-t-il mieux sentir les droits d'Ernest Denis à la reconnaissance des Français eux-mêmes.

Il a été un slavisant, mais ce mot peut indiquer, ou l'écrivain qui, comme M. Louis Leger, s'occupe également de toutes les Slavies, ou celui qui s'est attaché spécialement à l'une d'elles. Ernest Denis a été un « tchéquisant », mais sans d'ailleurs s'interdire les excursions, parfois fort prolongées, dans le reste du monde slave. Il nous a aidés à en connaître l'ensemble en traduisant la classique et volumineuse *Histoire des littératures slaves* du Russe Pypine et du Polonais Spasowicz ; sur la Russie il a fait des cours dont devait sortir un livre que la guerre ne lui a pas permis d'écrire. Il s'est occupé aussi de la Pologne ; mais, peut-être parce que certains souvenirs inquiétaient son libéralisme ou son goût de l'ordre, il s'est borné à rompre des lances pour les Polonais lorsqu'ils avaient à souffrir de certaines violences, par exemple, lors de la séparation du pays de Chelm d'avec la Pologne. Les Yougoslaves l'ont retenu plus longtemps ; encore jeune professeur, il avait traduit l'*Histoire des Bulgares*, de Constantin Jiretchek, mais sans pouvoir jamais trouver d'éditeur pour ce travail, pourtant si utile. Puis, en raison de la menace que le germanisme faisait peser sur eux, il est venu aux Serbes. Il leur a consacré des cours, des conférences, de très nombreux articles, des brochures, un livre enfin, *la Grande Serbie*, qu'il avait l'intention de reprendre et de compléter. Mais, dans son œuvre slave, la part du lion appartient à la Bohême. C'est par elle qu'il a commencé sa carrière, en 1878, avec sa thèse sur *Jean Huss et la Guerre des Hussites*, et qu'il l'a continuée par une série de volumes, parus à quelques années d'intervalle, *Georges de Podiébrad et la Bohême sous les Jagellons*, les *Premiers Habsbourg et la défénestration de Prague*, enfin la *Bohême*

depuis la Montagne Blanche. C'est donc, les tout derniers événements et les premières origines mises à part, une histoire complète de ce pays qu'il a faite, en quelques trois mille pages. Son dernier livre, *les Slovaques*, écrit au milieu des angoisses de la guerre, témoigne encore de ses préoccupations constantes ; de même ses nombreux articles, de 1915 à 1918, dans la *Nation Tchèque*, et enfin, ce voyage et ces leçons à Prague, en novembre et en décembre 1920, dont il n'est revenu que pour mourir.

Cette vie de savant, tout entière encadrée entre ce dernier voyage et le premier qu'il fit, en 1872, alors que, jeune agrégé, il cherchait en Bohême un sujet de thèse de doctorat, quelle pensée l'a inspirée ? L'opinion générale, c'est qu'il est parti de France, en 1872, avant tout par patriotisme ; au delà de l'Allemagne victorieuse, il allait nous chercher des amis et des alliés. Il était, en effet, ardemment patriote ; des traditions du premier Empire avaient bercé son enfance, et la guerre de 1870, à laquelle il avait pris part en engagé volontaire, lui avait laissé la même soif de relèvement qu'à la plupart de ses compagnons d'épreuve. Mais cette soif n'explique pas encore, à elle seule, que, méridional par toutes ses attaches, du moins jusqu'à son mariage avec une Alsacienne, et normalien d'un temps où l'Université n'aimait guère les études excentriques, il se soit tourné vers le monde slave et particulièrement vers la petite Bohême, dont presque personne n'imaginait alors qu'elle pût nous devenir une alliée. Sans doute il avait lu l'adresse dans laquelle, en 1870, la Diète de Bohême avait exprimé « les plus ardentes sympathies du peuple tchèque à cette noble France qui défend aujourd'hui le sol de la patrie, et dont il n'oublie pas les services nombreux à la civilisation, à la liberté, à l'humanité ». Peut-être aussi connaissait-il le livre publié en 1867 par Louis Leger et J. Fritch, *la Bohême artistique, pittoresque et littéraire*, mais c'est douteux, car ce livre, pourchassé par la police autrichienne, était déjà une rareté bibliographique. Le plus probable est qu'à l'École normale, dès avant 1870, il avait entendu parler de la Bohême par son maître, Ernest Desjardins, qui lui-même avait été intéressé à ce pays par Émile Picot, récemment revenu de Prague. Mais, d'où qu'elle

fût venue, la semence était tombée en bonne terre. Ernest Denis était né protestant, et de bonne heure la grande figure de Jean Huss l'avait attiré ; d'autre part, un instinct vivace le prédisposait à prendre fait et cause pour tous les opprimés. « J'ai toujours haï l'oppression sous toutes ses formes, a-t-il écrit quelque part et je crois à la victoire de la justice ; c'est pourquoi la cause tchèque m'est chère. » Faut-il ajouter qu'arrivé en Bohême, il a subi la séduction de Prague ? Quiconque y a vécu jeune ne peut perdre le souvenir obsédant de la colline sainte des Hratchany, du cours imposant de la Vltava, de ces tours dont chacune évoque de tragiques souvenirs toujours vivants dans l'âme du peuple. Ces pierres qui parlent, Ernest Denis les a interrogées en historien, en Français encore meurtri des blessures de sa patrie, et leur réponse a fixé sa vie.

Il s'est donc plongé dans l'histoire de Bohême, à la suite de l'historien national, François Palacky, dont il avait encore pu recevoir les conseils, mais il y a apporté des préoccupations légèrement différentes. Palacky avait voulu écrire l'histoire du royaume, en embrasser tous les faits, militaires, territoriaux, diplomatiques. Denis ne pouvait oublier, lui, qu'il écrivait pour des Français dont beaucoup avaient l'idée la plus vague de ce pays quasi fabuleux ; n'est-ce pas en ce temps qu'un préfet de la Seine, futur Président du Conseil, remerciait le maire de Prague de lui avoir fait hommage de documents écrits en cette belle langue magyare qu'il regrettait de ne pas connaître? Pour attirer et retenir des lecteurs si mal préparés, il fallait fuir l'aridité des chroniques, s'attacher aux mouvements sociaux, plus encore au mouvement des idées, et Denis s'y résignait d'autant plus volontiers que, lui-même, l'idée l'intéressait avant tout. De là vient que dans son œuvre, on ne trouve guère de déterminations précises d'états territoriaux ou de divisions administratives, mais par contre de nombreux chapitres sur les doctrines, les mœurs, les propagandes, sur tout ce qui éclaire le drame de l'État, sans doute, mais surtout de l'âme tchèque.

Il nous a donc montré le passage de l'antique liberté slave à l'organisation féodale ; la réaction contre cette importation germanique est, en effet, une des causes profondes du déve-

loppement original de la pensée tchèque. De même il explique — en des chapitres qui sont longs et ne le paraissent pas — comment la Bohême a failli devenir terre allemande, ainsi que ces pays de l'Elbe dont M. Lavisse, à ses débuts, a retracé l'histoire, et par quel prodige les Tchèques ont réussi à rester eux-mêmes. Cette étude, d'autant plus passionnante que la lutte continue, et que le sort de l'Europe centrale, tout au moins, y est attaché, il y a apporté une rare impartialité. Il rend justice aux qualités qui ont amené les princes slaves, soit à peupler d'Allemands leurs terres encore incultes, soit à grouper ces nouveaux venus dans des villes bientôt devenues des foyers de germanisme ; contre cette espèce d'endosmose peut-être inévitable, il s'indigne d'autant moins qu'après tout, avec les Allemands, les civilisations de l'ouest et du midi atteignaient la Bohême. Par contre il s'émeut quand les hôtes veulent se faire les maîtres de la maison, et ce n'est peut-être pas sans un retour sur des événements plus proches qu'il cite les paroles de l'exilé Stransky au XVIIe siècle. « Ce n'est pas contestable que les Allemands ont souvent en honneur la force plus que le droit ; que c'est une nation convoiteuse, haineuse, une plaie pour tous ses voisins ; qu'ils n'ont jamais eu que du mépris pour eux, et qu'ils ont employé toutes leurs ressources, non seulement à les asservir, mais à les exterminer. » Ces vérités de toujours ne l'empêchent d'ailleurs ni de mettre en valeur les raisons qui ont décidé la Diète, au XVIe siècle, à mettre les Habsbourg sur le trône de Bohême, ni de regretter la répugnance des Tchèques à convertir l'union personnelle avec l'Autriche en une union réelle qui, mieux définie, aurait préparé cette fédération danubienne, plus tard le seul rêve, pendant longtemps, des Tchèques les plus patriotes. Cette modération de l'historien étonnera peut-être les lecteurs qui, sur ses articles de guerre, sont disposés à voir en lui un autre Mazzini clamant inlassablement son *Delenda est Austria* ! C'est qu'aussi bien le tableau des efforts le plus souvent malheureux des Tchèques était fait pour incliner à la prudence ; il a fallu les ministres de François-Joseph, au XXe siècle, pour amener la Bohême à la lutte ouverte pour la séparation totale. On ne saurait trop le répéter pour ceux de nos publicistes qui regrettent encore

l'ancienne Autriche ; c'est par elle, plus que par ses adversaires, que s'est accomplie la prophétie de Palacky : l'État bohême, antérieur à celui des Habsbourg, lui survivra.

La lutte engagée entre ces deux États ou ces deux idées, Ernest Denis l'a suivie aussi dans le développement des conflits religieux, et avec assez d'insistance pour que parfois, en France, on l'ait appelé sectaire, tandis qu'en Bohême, on ne manquait jamais de rappeler qu'il était né « huguenot », sans doute pour suggérer, qu'en d'autres temps, il aurait été hussite. La vérité est que, là comme ailleurs, il a fait simplement œuvre d'historien. La lutte des Tchèques et des Allemands n'a pas toujours eu l'aspect linguistique, ethnographique, etc., sous lequel nous l'avons vu se continuer; elle s'est cachée jadis sous des formes religieuses, non par calcul, mais parce qu'en ces formes se reflétait la différence, et des traditions les plus anciennes, et des instincts les plus profonds des races. Comment oublier que la Bohême a connu d'abord le christianisme des apôtres slaves Cyrille et Méthode? De leurs enseignements sont sortis, non seulement le rite hussite de la communion sous les deux espèces, mais encore le sentiment que le christianisme pouvait ne pas s'enfermer dans les formes latines, et peut-être aussi un évangélisme plus profond que celui des Allemands ; avant eux, les Tchèques avaient connu l'Évangile en leur langue. Comment ne pas exalter Jean Huss revendiquant, en face d'un clergé façonné par trois siècles d'éducation allemande, « le droit de ne rien dire qu'on ne croie juste, de ne rien affirmer que la conscience n'accepte »? Comment négliger les réformateurs qui propagent, dès le XVe siècle, une doctrine plus radicale que le hussitisme, et déjà proche d'hérésies russes contemporaines qui ne sont peut-être pas sans avoir subi la lointaine influence de ce premier évangélisme slave? Comment ne pas montrer enfin qu'au XIXe siècle, tout est religieux, esprit, vie et foi, dans les apôtres de la renaissance nationale? Or, des Allemands ennemis des Tchèques, nous savons, par leurs propres chroniqueurs, que la propagande chrétienne n'a été pour eux que prétexte à rapines, et hier encore, Maximilien Harden nous affirmait que, jusqu'à ce jour, ils n'ont pas été vraiment christianisés. Cette différence dans la

sensibilité profonde des deux peuples a été pour beaucoup dans le développement de leur lutte; « huguenot » ou non, l'historien devait s'y arrêter. Il suffirait, au surplus, pour démontrer que Denis était dénué de tout sectarisme, de citer beaucoup de ses jugements sur des prêtres, des papes, voire des Jésuites, et d'autre part, sur les abus de l'Église fondée par les Hussites, les violences des Luthériens, et même sur le quiétisme dangereux de certaines doctrines qui, par ailleurs, lui sont chères.

Il faut reconnaître, en effet, que son impartialité n'est nullement l'indifférence ; les recenseurs tchèques de son œuvre n'ont pas tort de parler de sa subjectivité, et de voir en lui, en même temps qu'un historien, un philosophe et surtout un moraliste. On pourrait tirer de ses livres beaucoup de très belles pages où l'histoire religieuse, imprégnée d'une émotion contenue, touche à la leçon de morale, à celle du moins que l'historien peut se permettre, puisque les maximes de cette morale s'appliquent d'abord à lui. Le *Credo* d'Ernest Denis ressemble fort à celui qu'il tire du testament d'un de ses héros, de ce Komensky dont les pédagogues du monde entier ont récemment célébré — sous le nom de Coménius — le troisième centenaire. Ce qui s'en détache, c'est le respect de la conscience, l'amour de la vérité, celui de la patrie, et par suite, de son passé et de sa langue ; la foi enfin dans la réconciliation des peuples par la science.

Tout cela explique la popularité d'Ernest Denis en Bohême. Des voyageurs français ont pu s'étonner, à Prague, devant les cartes postales où il figure, à côté de Mosaryk, parmi les fondateurs de la république tchéquo-slovaque, et aussi des acclamations qui l'y ont accueilli à son dernier voyage et qui s'adressaient, non seulement au polémiste éloquent de la *Nation tchèque*, à l'ami des mauvais jours et des jours, peut-être pires, d'indifférence ou d'oubli, mais encore et surtout à l'interprète le plus profond de la pensée nationale. Par-dessus sa tête, elles s'adressaient encore à la France. Les Tchèques lui sont reconnaissants assurément, d'avoir, pendant la grande guerre, équipé, armé leurs volontaires ; d'avoir ensuite plaidé leur cause dans les Conseils d'Alliés

parfois plus ignorants des choses de Bohême, encore en 1918, que nous ne l'avions jamais été ; de les avoir aidés enfin dans l'organisation définitive de leur armée et la défense de leur territoire. Mais peut-être, au fond du cœur, lui savent-ils encore plus de gré d'avoir produit l'historien qui, le premier hors de la Bohême, lui a rendu justice et l'a rendue chère, dans le monde, à quiconque aime la liberté.

Dans les longues années où, de Grenoble à Bordeaux, de Bordeaux à Paris, il a vécu, travaillé les yeux fixés sur Prague, il nous a rendu des services dont nulle propagande officielle, si richement dotée qu'on la suppose, n'aurait été capable. Toute légitime qu'elle est, une telle propagande éveille toujours des méfiances, même chez des amis; il n'en est pas ainsi de l'œuvre que n'inspire aucune arrière-pensée — car nous sommes persuadés que, même sans les événements de 1870, celle d'Ernest Denis aurait été animée exactement du même esprit. Il s'est livré au courant qui le portait, et, en se livrant, il a conquis ; si l'affection n'appelle pas forcément l'affection, cette compréhension si sympathique de l'âme tchèque par un Français devait éveiller chez les Tchèques au moins le désir de comprendre l'âme française et de se rapprocher d'elle. Or, c'est là la base durable de tout rapprochement politique, et nous pensons bien que les nombreux jeunes Français épars maintenant dans nos missions de Prague, de Varsovie, de Belgrade et d'ailleurs, ne l'oublieront pas. Pour faire estimer et aimer en eux la France, ils devront, comme Ernest Denis, ne pas ménager leur sympathie au pays qui les accueille ; comme lui, ils auront à faire ressortir ses qualités, sans d'ailleurs taire ses défauts. Tâche délicate assurément, et dans laquelle il leur faudra toujours avoir présente à l'esprit l'exemple du maître et la devise qu'il aurait volontiers empruntée à son héros de prédilection, le roi Georges de Podiébrad, « *Pravda viteji...* » « c'est la vérité qui triomphe ».

ÉMILE HAUMANT

L'HISTOIRE DES NÉGOCIATIONS AVEC L'AUTRICHE EN 1917

Les tentatives de paix séparée avec l'Autriche sont dès aujourd'hui entrées dans l'histoire. Des documents importants ont été publiés et commentés. Les événements qui ont assuré la victoire des Alliés ont d'autre part donné aux affaires autrichiennes un cours déterminé. Il n'y a plus aucun inconvénient à faire le récit des négociations de l'Autriche et à examiner les circonstances où elles avaient été conçues. C'est ce qu'a pensé le prince Sixte de Bourbon en publiant le livre, où il a rassemblé les documents et où il conte, en historien, l'offre de paix séparée de l'Autriche.

Si les opinions ont été divisées chez les Alliés sur les chances de la négociation qui a eu lieu en 1917, il n'y a qu'une voix en tous pays pour rendre hommage aux sentiments très élevés qui ont inspiré le prince Sixte. Descendant des Bourbons, apparenté à la famille d'Autriche, le prince Sixte a toujours eu la noble pensée de servir la France. Dès la déclaration de guerre, il avait quitté l'Autriche où il se trouvait alors, il était venu par la Suisse à Paris, et il avait cherché, avec son frère Xavier, les moyens de combattre pour la France. N'ayant pu être admis dans l'armée française, les deux frères eurent du moins la joie, sur leurs instances répétées, d'entrer dans l'armée belge. Ils s'y trouvaient l'un et l'autre au moment où

l'occasion se présenta de servir d'intermédiaires entre les Alliés et l'Autriche et de jouer un rôle capital. L'empereur François-Joseph était mort et avait eu pour successeur l'archiduc Charles, qui était le beau-frère du prince Sixte. Le nouvel empereur recevait le plus lourd héritage, mais du moins il n'avait pas de responsabilité personnelle dans les origines de la guerre ; trouvant une situation qu'il n'avait pas créée, il avait le souci de travailler au rétablissement de la paix pour le plus grand bien de ses peuples et de l'Europe. C'est dans ces circonstances qu'il pensa à faire une paix séparée et que le prince Sixte transmit ses propositions. Le prince, obéissant à ses sentiments de patriote français, les apporta d'abord à la France — laissant au Gouvernement de la République le soin d'en saisir les Alliés.

***

Les faits sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici le détail. On trouvera tous les documents nécessaires, très exactement classés et mis en valeur dans l'ouvrage du prince Sixte. Ramenée aux événements principaux, la négociation tient dans deux lettres de l'empereur Charles. A la suite d'une série de conversations avec le Gouvernement français, les princes Sixte et Xavier de Bourbon sont partis pour l'Autriche en mars 1917 et de ce voyage le prince Sixte a rapporté la première lettre de l'empereur Charles, datée de Laxenbourg, 24 mars 1917. Tout le monde connaît cette lettre par la publication que M. Clemenceau crut en devoir faire au mois d'avril 1918. L'empereur assurait la France de ses dispositions personnelles, traitait la question d'Alsace-Lorraine, de la Belgique, de la Serbie. Il n'était pas question de l'Italie, les bases du traité à intervenir avec elle devant être fixées par des conversations ultérieures.

Immédiatement avertie, l'Angleterre se montra comme la France, plus encore peut-être au premier moment, décidée à examiner l'ouverture pacifique de l'empereur Charles. M. Lloyd George et M. Ribot devaient précisément rencontrer peu de temps après M. Sonnino à Saint-Jean-de-Maurienne ; mais ils n'étaient pas autorisés à lui parler de la lettre de

l'empereur Charles et ils ne pouvaient que s'entretenir avec lui des conditions possibles de la paix, au cas où l'Autriche ferait des propositions. M. Sonnino déclara très nettement que l'Italie ne pouvait songer à la paix, si elle n'atteignait pas ses buts de guerre. L'Autriche ferait-elle des offres contentant les désirs du peuple italien? Tel était désormais le problème. Il était de nature à préoccuper les gouvernements alliés. Le prince Sixte, ne voulant négliger aucune chance de mettre fin à la guerre, continua la négociation et repartit pour la Suisse et Vienne.

Il en rapporta la seconde lettre de l'empereur datée de Laxenbourg, le 9 mai 1917. Dans cette lettre, l'empereur marquait sa satisfaction d'être d'accord avec la France et l'Angleterre, il tenait compte de ce que ces deux nations lui opposaient leur volonté de ne point réaliser la paix sans que l'Italie y participât et il répondait que précisément il était en conversation avec l'Italie. Mais cette seconde lettre de l'empereur ne put jamais recevoir de réponse. Les gouvernements de Londres et de Paris avaient le naturel souci d'être d'accord avec le Cabinet de Rome, et Rome ne les mit pas à même de donner une suite utile à la négociation. La conversation commencée en mars se perdit dans les sables.

***

Les pourparlers qui ont suivi sont tout a fait différents de la négociation poursuivie par l'intermédiaire du prince Sixte. La lecture des documents montre en effet qu'il y a deux phases absolument distinctes dans les conversations. La première, qui demeure la phase principale, est remplie par la négociation du prince Sixte et elle a pour objet une paix séparée. La seconde, représentée par les conversations Armand-Revertera et Smuts-Mensdorf a pour objet une paix générale. Entre l'une et l'autre, il y a plus qu'une différence de date : il y a une différence de nature. C'est qu'entre l'une et l'autre, l'Allemagne est intervenue. Tandis que dans la première phase, c'est l'empereur Charles qui agit de sa propre initiative et qui se propose une paix séparée destinée à sauver la monarchie, dans l'autre, c'est au fond l'Allemagne qui

dirige les négociations dans l'espérance d'une paix dont elle commence de sentir le besoin.

Que se passe-t-il en effet dans l'esprit de l'empereur Charles? Près de lui, il a comme ministre Czernin qui n'est pas l'homme de la politique nouvelle. Il n'y avait personne d'autre dans la monarchie capable de suivre les idées de l'empereur et de leur donner chance de passer dans la réalité. L'empereur avait choisi Czernin parce que ce ministre était d'origine tchèque et que dès l'époque où il était archiduc il avait toujours manifesté un intérêt particulier pour ce qui était tchèque. Czernin, d'autre part, avait eu le courage de dire : « L'Autriche est à bout, il faut faire la paix. » Mais de cette parole le souverain et le ministre ne tiraient pas les mêmes conséquences. Il y avait entre eux un profond désaccord : Charles pensait à une paix séparée, Czernin pensait à une paix générale, c'est-à-dire à une paix faite d'accord avec l'Allemagne. L'empereur avait une conception hardie; le ministre demeurait fidèle à la politique allemande qui venait depuis si longtemps de dominer les destinées de l'Autriche et qui devait peser sur elle logiquement jusqu'à la fin. De mars à mai, l'empereur poursuivit son idée personnelle. Dès la fin de mai, Czernin entraîne l'empereur dans la seule voie qui lui parût possible, il ne pense qu'à une paix générale, c'est-à-dire à une paix dirigée par l'Allemagne.

De son côté, l'Allemagne agit. Elle n'était pas sans inquiétude au sujet de l'Autriche, elle la voyait affaiblie et déjà inclinée vers la paix. Guillaume entre en scène et essaie d'exercer son influence sur l'empereur d'Autriche. Pour la rendre fidèle à l'Alliance germanique il lui promet la victoire prochaine sur la Russie et sur l'Italie. Livrée à elle seule, l'Autriche aurait-elle songé à monter l'offensive d'octobre contre l'Italie? C'est l'Allemagne qui l'encourage, qui l'inspire, qui l'aide. Elle lui procure Caporetto ; elle la soutient jusqu'au moment où les troupes germaniques sont arrêtées sur la Piave. Bientôt après la Russie s'écroulait. Alors l'Allemagne, qui depuis quelques mois hésitait, parlait de paix, manœuvrait et cherchait les occasions, l'Allemagne revient tout entière à la conception de la victoire militaire. Libre du côté de l'Est, elle prend la résolution de porter toutes ses

forces à l'Ouest et de jouer la partie suprême qui a commencé en mars 1918 et qui contre son attente s'est terminée par la défaite des forces germaniques. C'en était bien fini des conversations sur la paix; et la guerre par une nécessité inéluctable ne pouvait se terminer que sur les champs de bataille.

***

Au terme de cette brève analyse, une question se pose : la tentative de paix séparée pouvait-elle réussir? Pour qu'une négociation de cette nature aboutît, il y avait une condition nécessaire et suffisante, c'est que les chefs d'État et les gouvernements en fussent partisans. Or cette condition ne se trouvait pas réalisée.

Du côté de l'Autriche, l'empereur était seul. Ce qui reste acquis à l'histoire c'est la pensée généreuse de ce souverain pour instituer une politique nouvelle et pour procéder à un renversement des alliances aussi osé que celui de Louis XV. Mais il n'avait personne dans son personnel politique pour mener à bien une telle entreprise ; ni peut-être même pour la comprendre. Tout dans les habitudes de la diplomatie autrichienne, dans les combinaisons des ministres, dans les conceptions des chefs, tout était dirigé dans le sens accoutumé de l'alliance avec l'Allemagne. Pour aller jusqu'au bout de la pensée de l'empereur, il fallait considérer l'hypothèse d'une rupture avec Berlin, peut-être d'un conflit avec l'armée allemande qui exerçait une si forte emprise sur l'armée autrichienne. Où donc à Vienne ou à Budapest était l'homme d'État capable d'une telle politique?

Du côté des Alliés, il n'y avait pas de facilité à entrer dans de pareilles conceptions. C'était d'abord un grave problème que d'accorder les demandes de l'Italie avec les offres de l'Autriche. On voit bien que l'initiative de l'empereur Charles, survenant dans une des périodes les plus difficiles de la guerre, avait suscité un vif intérêt à Paris et à Londres. On voit bien que le Gouvernement français saisi de l'offre de paix séparée ne l'a point négligée et ce n'est pas un secret que M. Lloyd George à la première nouvelle se montra plein d'enthousiasme. Mais la France et l'Angleterre ne pouvaient

songer à rien tenter sans être en plein accord avec l'Italie, et le maintien des alliances était la règle absolue des Alliés.

Il y a plus. Si l'on suppose résolues les difficultés qui provenaient des réponses italiennes, il subsistait une difficulté plus grande encore : c'est que la paix avec une Autriche intacte était en contradiction complète avec la conception générale de la paix fixée par les Alliés. Au moment où est intervenue l'offre de paix séparée de l'empereur Charles, les Alliés s'étaient déjà prononcés sur l'avenir de l'Europe, et le sort en était jeté. Lorsque à la fin de l'année 1916 le président Wilson a demandé aux belligérants de dire quelles fins ils poursuivaient, ni l'Allemagne ni l'Autriche n'ont répondu. Mais les Alliés ont fait une réponse publique au début de janvier 1917, et cette réponse les engageait. Certes on peut imaginer une autre idée de paix, et une politique expérimentale aurait même consisté à ne pas déterminer par avance des dogmes aussi précis ; on peut concevoir un autre remaniement de l'Europe que celui qui a été accompli. On aurait pu assigner comme fin à la guerre et comme but principal de la victoire la destruction de la monarchie prussienne plutôt que celle de l'empire des Habsbourg. Le fait est que lorsque l'Autriche a pensé à une paix séparée, les gouvernements alliés s'étaient déjà prononcés pour la destruction de la monarchie autrichienne. Il y avait une théorie de la guerre et de la paix, basée sur le principe des nationalités. Comment dans ces conditions les Alliés auraient-ils pu s'inspirer d'une politique différente? L'historien si peu suspect qu'il soit de sévérité à l'égard de l'Autriche, ne peut s'étonner de l'échec de l'offre de paix séparée. Mais il doit rendre justice à la pensée de l'empereur Charles et au rôle du prince Sixte, qualifié par le télégramme que lui adressa, M. Clemenceau, le 14 avril 1918, pour reconnaître « le pur loyalisme de ses intentions envers la France ».

FELS

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

L'ÉCUYÈRE
par **Paul Bourget.**

Une aventure aussi simple que tragique, un fait divers presque banal, tel est, si on le réduit au fait lui-même, le sujet de ce roman sinon nouveau du moins renouvelé, de M. Paul Bourget. Mais l'auteur a su mettre dans le récit de cette histoire d'amour toutes ses puissantes qualités d'analyste minutieux, précis, attentif à suivre la vie du cœur dans ses manifestations les plus subtiles et les plus obscures. Un jeune homme, inconstant et léger par éducation et par hérédité, une jeune fille innocente mais capable d'une passion profonde, et d'une honnêteté qui ne soupçonne pas qu'on puisse transiger avec le devoir, tels sont les deux héros du roman. Leur situation sociale respective les éloigne encore l'un de l'autre. Une aventure romanesque les met face à face, ils s'aiment. Pour la jeune fille, cet amour doit fixer sa destinée ; pour le jeune homme, après un début ardent, ce n'est qu'une passionnette sans lendemain. Et quand la jeune fille découvre la vérité, elle souffre moins de son amour déçu que de voir l'homme qu'elle aimait assez faible pour lui préférer une fortune. Elle en souffre jusqu'à chercher la mort. Une si brève analyse est presque une trahison à l'égard d'un livre dont toute la magie du style, toute la finesse des descriptions, toute la richesse du sentiment illuminent chaque page.

DEVANT LA MER ET LES FEUX DU COUCHANT
par **A. des Garets.**

Dans cette petite plaquette, M. des Garets étudie l'influence que la mer a exercée sur le développement de l'humanité. Il explique le sens des grandes migrations, dont elle a favorisé le développement et constate une progression ininterrompue des peuples et des civilisations vers l'Ouest, coupée seulement de quelques brefs mouvements de reflux sans influence durable. A vrai dire l'auteur est plutôt poète qu'historien et l'on appréciera surtout la puissance de ses descriptions de tempêtes et de marées, écrites en un style sobre et soutenu.

LE REGISTRE DE GUERRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
par **Jules Truffier.**

Parmi les documents qui serviront, pour l'avenir, à l'Histoire de la Comédie-Française de 1914 à 1918, *le Registre de Guerre de Jules Truffier*, apparaîtra comme un des plus importants. Ces notes prises quotidiennement par le témoin de chaque jour, par le laborieux collaborateur de toutes les manifestations artistiques de la Comédie-Française, aux heures les plus pathétiques de la tourmente, ne visent point à l'effet littéraire ; elles font songer au fameux cahier de La Grange, le compagnon de Molière, si souvent et si utilement exploité par les historiens du théâtre.

UN FOYER, UN PAYS, UN CIEL
par **Henri de Noussanne.**

Un inventeur français, Morrard, se voit dérober par un machiavélique brasseur d'affaires allemand, Veber, une découverte susceptible de transformer les conditions de l'industrie moderne. C'est en vain que Morrard en appelle aux tribunaux. Le méchant Allemand triomphe du bon savant. Navré, écœuré, désespéré, Morrard se réfugie chez des amis à Senlis. Une dame polonaise s'intéresse au malheureux et le fait bénéficier de ses multiples connaissances philosophiques et culinaires. Morrard se laisse attendrir par tant d'attentions et reprend goût à la vie. Par surcroît, il éprouve une évidente attirance pour la bonne Polonaise. Aussi son âme est-elle remplie d'une généreuse indignation, lorsqu'il apprend que la fille de sa bienfaitrice, Missa, est sur le point d'épouser le neveu de Veber, le jeune Van Bergen. Il n'hésite pas à l'injurier dans la rue, pour le regretter bien vite, car Van Bergen, convaincu de la malhonnêteté de son oncle, indemnise Morrard. Survient la guerre. Multiples péripéties : Morrard tue Veber, Missa se fiance à Van Bergen. L'amour et la justice triomphent. Quant au pauvre Morrard, toujours malchanceux, il meurt empoisonné. On lui donne, par erreur, une drogue destructrice, au lieu d'une potion calmante. On lira avec facilité ces romanesques épisodes. Les dialogues ont de la souplesse et du naturel. Le style est alerte. Peut-être les personnages auraient-ils gagné à être un peu plus étudiés.

LA FIN D'UN BEAU JOUR
par **Edmond Jaloux.**

Le sujet de ce livre nous fait penser à la dernière aventure sentimentale de Gœthe, et à celle qui en fut l'héroïne, Bettina d'Arnim. Il s'agit, en effet, dans *la Fin d'un beau jour*, d'un écrivain illustre et vieillissant, aimant une jeune fille d'une tendresse qu'il croit paternelle et qui n'est que le déguisement d'un suprême amour. Il y a dans le personnage de Prémery beaucoup de noblesse et de pathétique, un grand charme dans celui d'Olivie, la tardive bien-aimée. L'ouvrage est abondant en idées et en trouvailles poétiques ; cela n'est point pour nous étonner, car, dans les romans de M. Edmond Jaloux, la part est toujours faite très large à la pensée et aux élégances littéraires.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

PARIS. — IMP. L. FOCHY.